

CAP-AUX-DIAMANTS

La revue d'histoire du Québec



COLLECTIONNEURS :

GARDIENS ET PASSEURS
DE MÉMOIRE



MONTREAL
AP 17
1849
CANADA

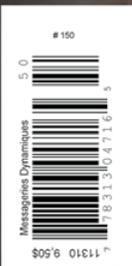
John D. Hughes Esq.

Banister

London

W. Cameron
M^t

Envoi de publication. N° de la convention 40069816. Port de retour garanti. C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8 N° 150 | ÉTÉ 2022 9,50 \$



Pli postal estampillé le 17 avril 1849

Alain Messier

Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838

Plus de 5000 patriotes répertoriés.

— Deuxième édition, revue et augmentée —

Le Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838, c'est l'histoire exceptionnelle de plusieurs Bas-Canadiens. C'est pour faire connaître les méconnus mais surtout les inconnus, ces patriotes oubliés issus de ce vaste mouvement populaire fondé sur des idéaux de liberté d'expression, de réformes sociales et de liberté d'assemblée, qu'existe ce dictionnaire.

Alain Messier

Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838



terre Dupuis
Charles Marchand
François Ranger
Louis Charette
Louis Prigent
Joseph-Ovide Roussel
Etienne Régnier
Eustache Lanthier
Jovis Patenaude
Joseph Senné
Siméon Marchessault
Louis Joseph Pap

Deuxième édition, revue et augmentée

Guérin



NOUVEAU
Maintenant offert en versions numériques

PDF



ePUB

Contactez-nous pour plus d'informations.
info@guerin-editeur.qc.ca

GUÉRIN

514-842-3481 • www.guerin-editeur.qc.ca

COLLECTIONNEURS : GARDIENS ET PASSEURS DE MÉMOIRE

N° 150 - ÉTÉ 2022

3

MOT DE PRÉSENTATION

par Sylvain Lumbroso et Fannie Dionne

4

« QUI NOUS DIRA CE QUE NOUS AVONS PERDU? » LA COLLECTION DE LIVRES ANCIENS DE L'ABBÉ HOSPICE-ANTHELME VERREAU

par Lyse Roy

9

L'ABBÉ LOUIS-ÉDOUARD BOIS COLLECTIONNEUR, ÉDITEUR, ÉRUDIT ET ROMANCIER

par Claude La Charité

15

LE CATALOGUE MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DU JUGE BABY TÉMOIN DE L'ŒUVRE D'UNE VIE

par Éric Bouchard

20

LA CULTURE MATÉRIELLE DES AUTOCHTONES DANS LES MUSÉES SOUS L'ŒIL DE JONATHAN LAINEY

par Marilou Pagé

25

DÉLITS EN SÉRIE COMMENT DES VOLEURS ONT NOURRI LA PASSION DES COLLECTIONNEURS

par Fannie Dionne

30

LES COMBATS DU LIBRAIRE BERNARD AMTMANN

par Philippe Rioux

35

LES COLLECTIONNEURS, UNE ESPÈCE EN VOIE DE DISPARITION?

par Sylvain Lumbroso

40 ANCÊTRES

Les Mercier

42 DE PRÈS ET DE LOIN : PARCOURS HISTORIQUES

Survol de la grippe dans
le Bas-Saint-Laurent
(Deuxième partie)

45 PATRIMOINE

Wolfe et Montcalm apprêtés
à toutes les sauces

47 MÉDAILLES

La médaille du lieutenant-
gouverneur Louis-Philippe
Brodeur

49 ARCHÉOLOGIE

Dans les profondeurs du
Richelieu : un vase perdu il y a
500 ans... (Première partie)

51 PLACE AUX LIVRES

60 LIVRES REÇUS

61 AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Le portrait officiel : M^{gr} Joseph-
Octave Plessis (Première partie)

63 MÉDIAS DE L'HISTOIRE

Renée Martel (1947-2021) :
une éternelle jeunesse

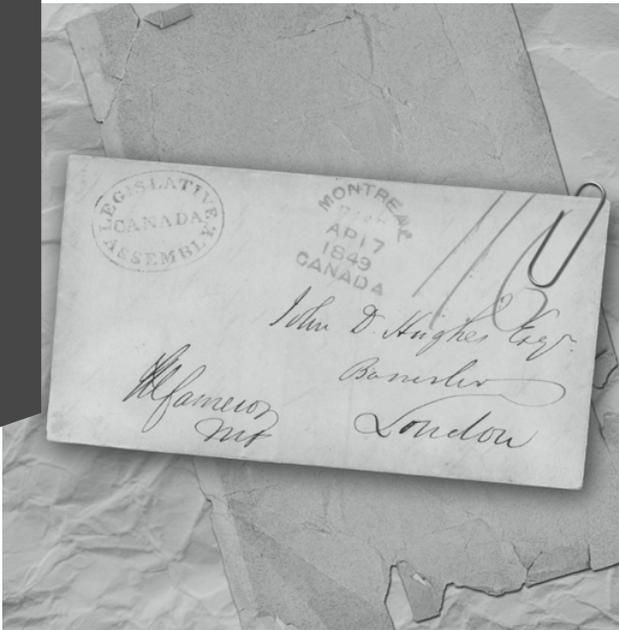
65 NOUVELLES

68 JE ME SOUVIENS

Le projet d'union du Bas-
Canada et du Haut-Canada
en 1822

70 À VOTRE AGENDA





Pli postal du 17 avril 1849 expédié du parlement de Montréal. (Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal).

La saga de la lettre présente sur la couverture commence avec la découverte d'un tampon postal en métal cuivreux, lors des fouilles récentes sur le site du parlement de Montréal (incendié en 1849). Cet artefact a incité l'équipe de Pointe-à-Callière à enquêter sur l'usage de cette pièce. Sur le web, Hendrik Van Gijseghe, archéologue au musée, a identifié une missive ancienne portant une étampe très similaire, mise en vente par un collectionneur.

Le document acquis par le musée a permis de constater, non sans une certaine émotion... que la lettre portait bien l'étampe du tampon encreur retrouvé dans les décombres! Détail encore plus saisissant, celle-ci était datée du 17 avril 1849, soit huit jours avant l'incendie du parlement.

Cette trouvaille illustre bien le rôle majeur des collectionneurs dans la préservation de notre histoire.

Texte écrit grâce à Louise Pothier et Éric Major.

Sylvain Lumbroso

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jacques Saint-Pierre, Brigitte Violette.

Directeur : Yves Beauregard.

Comité de rédaction : Yves Beauregard, Julie Bérubé, Marie-Michelle Dionne, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jacques Saint-Pierre, Alex Tremblay Lamarche, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-José des Rivières, Denis Gagnon[†], Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière[†], Michel Lessard[†], Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Elise Bachant-Lagacé.

Publicité et promotion : 418 656-5040.

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Conseiller juridique : Dave Tremblay.

Collaboratrices et collaborateurs : Yves Beauregard, Mario Béland, Éric Bouchard, Johannine Cantin, Jean-François Caron, Jean Nicolas De Surmont, Fannie Dionne, Marie-Michelle Dionne, François Droüin, Pascal Huot, Yves Laberge, Claude La Charité, Jean-François Leblanc, Sylvain Lumbroso, Marilou Pagé, Denis Racine, Philippe Rioux, Lyse Roy, Jacques Saint-Pierre, Sylvie Tremblay, John Willis.

Graphisme : Michaud design.

Impression : Imprimerie HLN Inc.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec et le Conseil des arts et des lettres du Québec pour leur soutien financier et matériel. Nous remercions l'appui [financier] du gouvernement du Canada.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983/978-2-924353-55-4 (PDF) ISBN 978-2-924353-56-1 (IMPRIMÉ). Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165. Port payé à Québec.

Date de parution : Juillet 2022.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, *Érudit.org*.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) www.sodep.qc.ca.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) GIR 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : www.capauxdiamants.org

Facebook : facebook.com/capauxdiamants

Distribution : Messageries Dynamiques (informations : 450 663-9000).

Abonnements : 1 an (35 \$), 1 an étudiant (25 \$), 2 ans (65 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (80 \$ US) États-Unis, 1 an (100 \$ CAN) étranger.



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec

ENTENTE
DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL



Canada



Les collectionneurs sont des chasseurs de livres et de documents. Visuellement, leurs proies sont parfois de petits objets, d'apparence anodine. Pour connaître leur portée, il faut étudier leur provenance et leur contexte. L'ouvrage de cette photo, à la reliure précaire, est le premier livre imprimé à Montréal en 1776. (Source : coll. SL).

Difficile d'écrire notre histoire sans accéder à des livres et des documents d'archives. C'est ce constat d'urgence auquel sont arrivés quelques personnages influents au Québec dès le XIX^e siècle. Sans pouvoir s'appuyer sur des institutions publiques, ces hommes, historiens par passion, ont ainsi commencé à acquérir des documents et des livres témoins du passé de l'Amérique française.

On compte de grands noms parmi ces collectionneurs, comme le juge Georges Baby, l'abbé Hospice-Anthelme Verreau ou encore le notaire Victor Morin. Des érudits moins célèbres comme l'abbé Louis-Édouard Bois viennent également se greffer à cet aréopage, toujours à l'affût d'une trouvaille originale ou d'un exemplaire unique. Ces arpenteurs du savoir étaient en contact, et même parfois en compétition, pour bonifier leurs bibliothèques. Ouverts aux chercheurs ou préparés pour la postérité, ces rayonnages de papier sont devenus de précieuses sources pour le roman national.

Dès le début du XX^e siècle, les collectionneurs, confortés dans leur rôle, ont cherché à constituer leurs propres musées. Ce mouvement était particulièrement en vogue chez les anglophones souhaitant forger l'identité du Canada, alors un jeune pays. Persuadés en outre que la culture des premiers occupants de l'Amérique était en train de disparaître, certains, comme David Ross McCord, ont souhaité accumuler des objets acquis auprès des communautés autochtones. Cette effervescence a attiré l'attention de malfrats en

DES COLLECTIONS POUR ÉCRIRE NOTRE HISTOIRE

quête de profits : les vols et autres extorsions ont parfois nui à la démarche de « sauvetage ». Une démarche qui a en outre dépossédé les communautés autochtones de plusieurs objets et documents précieux.

La pratique des collectionneurs change avec le temps. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le marché va se structurer, notamment grâce au libraire Bernard Amtmann, qui développera le goût du Canadiana auprès des Montréalais. L'homme à l'origine de nombreuses vocations de bibliophiles sera aussi responsable de tensions avec les institutions chargées de collecter et préserver les documents. Ces dernières sont en effet devenues incontournables et puissantes en agrégeant un grand nombre de pièces au fil du XX^e siècle, notamment celles des premiers collectionneurs.

La constitution de centres d'archives publiques n'a pas pour autant mis les collectionneurs à la retraite. Ces derniers, toujours réactifs et imaginatifs, trouvent en effet de nouveaux créneaux et méthodes les rendant toujours incontournables. Ce numéro de *Cap-aux-Diamants* est une occasion de retracer l'histoire de ces fouineurs invétérés sans qui une partie de notre mémoire serait aujourd'hui disloquée.

Sylvain Lumbroso et Fannie Dionne



Rév. H.-A. Verreau, Montréal, QC, 1862. William Notman (1826-1891).
(Montréal, Musée McCord).

« Le père Loranger [...] a été émerveillé de votre bibliothèque et de vos collections. »

Il n'en revient pas ». Alors qu'il était surintendant de l'instruction publique, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau a fait ce commentaire dans une lettre qu'il a adressée au bibliophile Hospice-Anthelme Verreau en 1878 pour le remercier du « magnifique livre d'amateur » que son ami venait de lui offrir. L'abbé Verreau était en effet un collectionneur d'envergure : il a rassemblé, avec assiduité, compétence et à grands frais, gravures, cartes géographiques, documents d'archives et surtout des livres.

Personnage marquant de l'histoire culturelle du Québec, Hospice-Anthelme Verreau (1828-1901) était un intellectuel insatiable. Natif de L'Islet, son éducation a été l'objet d'une grande attention de la part de son père qui était notaire et un homme très instruit. Il reçut sa formation au petit puis au

« QUI NOUS DIRA CE QUE NOUS AVONS PERDU? »

LA COLLECTION DE LIVRES ANCIENS DE L'ABBÉ HOSPICE-ANTHELME VERREAU

par Lyse Roy

grand séminaire de Québec où il se fit remarquer par l'abbé Stanislas Tassé qui lui obtint, sa formation achevée, un poste d'enseignement au petit séminaire de Sainte-Thérèse.

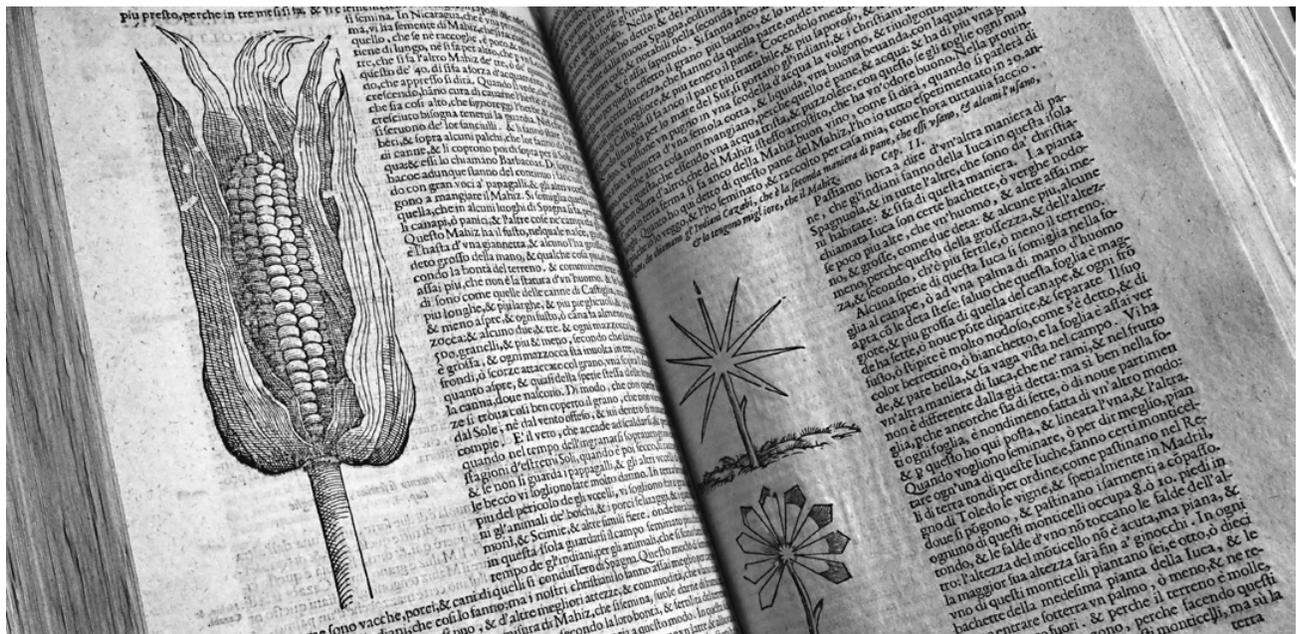
Il fut choisi en 1857 par Chauveau lui-même pour assumer, à l'âge de 29 ans, le poste de premier directeur de l'École normale Jacques-Cartier à Montréal qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il figurait parmi les membres fondateurs de la Société historique de Montréal (1858) et en fut le président durant 42 ans. En 1874, il entreprit un important voyage en Europe, mandaté par le gouvernement fédéral pour répertorier les archives concernant l'histoire du Canada, ce qui l'a amené à Londres, à Paris, à Bruxelles et à Rome. Il rédigea plusieurs études historiques dont une collection de mémoires annotés, en trois volumes, sur l'invasion des troupes américaines de 1775 ayant pour titre *Invasion du Canada* (1873) ainsi qu'une monographie sur *Les deux abbés de Fénelon* (1898) qui voulait régler une confusion historique entre le célèbre écrivain et théologien et son frère missionnaire au Canada. En 1887, il devint professeur d'histoire à l'université Laval.

Une grande partie des ouvrages de la bibliothèque de l'abbé Verreau, notamment les ouvrages

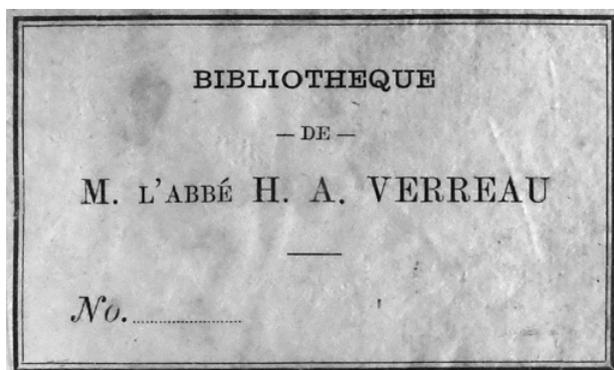
historiques, les récits de voyage, les traités de botanique, etc. étaient, pour lui, utiles au sens où ils servaient à la rédaction de ses études sur l'histoire du Canada. Pour un érudit tel que l'abbé Verreau, la collection de livres constituait pratiquement une obligation alors que les services de bibliothèques publiques à son époque étaient pratiquement inexistant. Toutefois, tous les lecteurs avertis ne développèrent pas son expertise en matière de livres anciens. L'abbé Verreau tirait en effet un grand plaisir à posséder des ouvrages anciens pour leurs qualités esthétiques et leur rareté.

SECRETS D'UNE BIBLIOTHÈQUE

Faute d'un catalogue complet, il est très difficile de circonscrire l'intégralité de la collection de livres de l'abbé Verreau. Un petit cahier bleu d'une vingtaine de pages, écrit d'une main qui n'est pas la sienne, a été conservé dans le Fonds Viger-Verreau : il recense 296 titres de livres anciens et modernes, essentiellement des ouvrages historiques des Amériques du Sud, centrale et du Nord ainsi que des récits de voyage. Par ailleurs, le fonds Verreau de la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales (BLRCS) de l'Université



Delle navigazioni et viaggi raccolte da M. Gio. Battista Ramusio : volume terzo nel quale si contiene le navigazioni al Mondo Nuovo, à gli Antichi incognito, fatta da Don Christoforo Colombo Genovese ... la navigazioni fatte dipoi alle dette Indie, poste nella parte verso Maestro Tramontana, dette hora la Nuova Francia, scoperte al Rè Christianissimo, la prima volta da' Bertoni & Normandi, et dipoi da Gio. da Verrazzano Fiorentino, & dal capitano Jacques Carthier, Venetia, Apresso Giunti, 1606. (Université du Québec à Montréal. Photo : Lyse Roy).



Ex-libris de l'abbé H.-A. Verreau. (Photo : Lyse Roy).

de Montréal rassemble plus de 300 titres, essentiellement des ouvrages de philosophie et de théologie, dont quatorze incunables (premiers livres imprimés entre 1450 et 1500). Finalement, le catalogue du Musée de la civilisation de Québec permet de retracer quelques 2 000 titres de livres, périodiques et documents d'archives ayant appartenu à l'abbé Verreau, dont plusieurs ouvrages de droit et un incunable, soit le *Speculum Historiale*. Cette fameuse encyclopédie médiévale de Vincent de Beauvais (†1264), en trois volumes, a été imprimée en 1474 par Anton Sorg à l'Abbaye Saint-Ulrich-et-Sainte-Afre d'Augsbourg. Il s'agit d'une édition magnifique dont certaines lettres ont été peintes à la main. Sa collection de livres révèle sa passion pour l'histoire et pour les ouvrages rares et précieux. En effet, l'abbé Verreau était un



Il Gazzettiere Americano Contente Un Distinto Ragguaglio Di Tutte Le Parti Del Nuovo Mondo : Dello Loro Situazione, Clima, Terreno, Prodotti, Stato Antico E Moderno, Mercè, Manifatture, E Commercio : Con una esatta descrizione delle Città, Piazze, Porti, Baje, Fiumi, Laghi, Montagne, Passi, e Fortificazioni: il tutto destinato ad esporre lo stato presente delle cose in quella parte di Globo, e le mire, e interessi delle diverse Potenze, che banno degli stabilimenti In America, Volume Primo, Marco Coltellini, Livourne, 1763. (Université du Québec à Montréal. Photo : Lyse Roy).

bibliophile avverti : il aimait les livres illustrés, il recherchait les éditions originales et les impressions rares des premiers imprimeurs allemands et italiens du XV^e siècle, ainsi que celles des grands imprimeurs européens de la période moderne comme les Giunti, Torrentino, Plantin, Cramoisy, Elzevir, etc.

Un texte de l'abbé Verreau, paru en 1868-69 dans le *Journal de l'instruction publique*, ayant pour titre « Livres et bibliothèques », montre ses compétences en matière de livres et ses connaissances du milieu : il parlait en expert des pratiques des amateurs, de la valeur des livres, de leur rareté; il comparait même les prix entre les marchés. Il a fréquenté régulièrement les ventes de livres aux enchères : il savait décoder la subtilité des gestes de l'encanteur et des acheteurs. Il a expérimenté les émotions liées à l'enchère et a ressenti le poids de la responsabilité financière après l'adjudication.

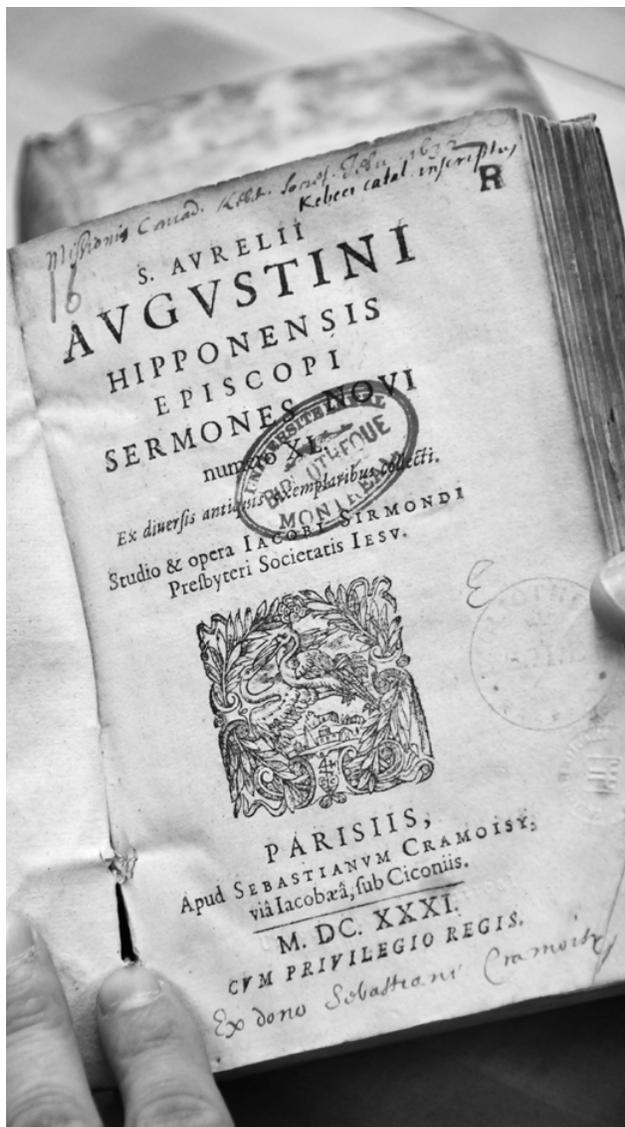
« Encore une vente de livres [...] Comme toujours, il n'y avait qu'un petit nombre d'acheteurs

[...] Pour ceux qui aiment les livres, ces ventes sont une espèce de combat en champ clos : on se compte, on s'observe; ordinairement, moins il y a d'acheteurs, plus la partie menace d'être serrée : ils ne viennent là évidemment que pour quelques ouvrages précieux, — ceux que vous désirez avoir. Alors vous affectez le calme, vous calculez si vous pouvez grossir la somme à dépenser; vous suivez tous les mouvements de l'encanteur : ce n'est que par signes, du coin de l'œil que se font les enchères. Le précieux bouquin est adjugé, vous respirez. Même quand il devient la propriété d'un heureux adversaire, c'est une espèce de cauchemar dont on vous débarrasse ».

AMIS BIBLIOPHILES

L'abbé Verreau partageait sa passion bibliophile avec d'autres collectionneurs, tel P.-J.-O. Chauveau qui lui demanda, entre autres, en octobre 1868, d'acheter des livres pour lui pour plus de 500 \$ (une somme considérable pour l'époque), à la vente publique de la bibliothèque du juge James Stuart. Il entretenait des liens privilégiés

avec Philéas Gagnon, le grand bibliophile de Québec, qui achetait pour lui livres et gravures et avec qui il aimait discuter de leur passion commune. Celle-ci était également partagée avec son ami de longue date, Charles-Honoré Laverdière, bibliothécaire du Séminaire de Québec, puis de l'Université Laval où il devint, en 1867, titulaire de la chaire d'histoire. Le réseau de l'abbé Verreau lui permettait de faire des acquisitions à l'étranger. Jean-Baptiste-Zacharie Bolduc, vicaire de Saint-Roch, commanda pour lui à Paris, en 1862,



Avrelii Augustini Hipponensis episcopi sermones novi numero XL : ex diuersis antiquis exemplaribus collecti, Parisiis : Apud Sebastianum Cramoisy..., 1631. [6], 479, [40] pages : illustrations; 17 cm. Cachet encre en page de titre : Bibliothèque du Séminaire des Missions Étrangères, Québec. Ex-dono : Révérend Père Jean-Joseph Casot, «ad usum Capellan., hosp. gen.» Ex-dono : Sebastiani Cramoisy. Ex-libris : H. A. Verreau en partie détaché. Ex-libris : Propriété des Religieuses de l'Hôpital Général de Québec, «à l'usage de M. leur Chapelain». Ex-libris ms. : Missions canadiennes de Québec, Société de Jésus, 1632. (Photo : Bibliothèque des livres rares et collections spéciales, Université de Montréal).

plusieurs récits de voyage anciens dont il précisa la pertinence : « Vous remarquerez que le Creusius vient de la Bibliothèque royale de Belgique et est de toute beauté. Thévenot est plus complet que celui de l'Université [Laval]. Je pense bien que vous êtes le seul qui possédez Du Tertre en entier. On n'a à Québec que les deux premiers volumes ». L'ouvrage latin du jésuite François du Creux (†1666) sur l'histoire du Canada, l'histoire des Antilles du botaniste dominicain Jean-Baptiste Dutertre (†1687) ainsi que l'anthologie de la littérature viatique compilée par le scientifique Melchisédec Thévenot (†1692) constituaient des ouvrages phares pour la bibliothèque d'un historien. On apprend également dans cette lettre que l'abbé Verreau était à la recherche d'un ouvrage très rare d'André Thevet, cosmographe et explorateur du XVI^e siècle. Le vicaire mentionne d'autres ouvrages acquis par Verreau : les versions latine et française du magnifique ouvrage du botaniste du XVII^e siècle Charles Plumier; les versions latine (1633) et française (1640) du récit de voyage de Jean de Laët et la version espagnole de l'histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne, par Hernán Cortés, publié à Madrid en 1632.

Verreau était également en contact avec des libraires parisiens auprès de qui il achetait des ouvrages ou encore recevait les annonces des ventes aux enchères de livres. En janvier 1869, Verreau charge le libraire Edwin Tross de faire l'acquisition d'ouvrages de la bibliothèque de l'empereur du Mexique, Maximilien I^{er}. Il fait également l'achat, grâce à Tross, d'un ouvrage du théologien du XV^e siècle, Nicolas de Cuse. Peut-être s'agit-il de *Opuscula theologica et mathematica*, un incunable imprimé vers 1500 chez Martin Flach à Strasbourg, conservé aujourd'hui à la BLRCS de l'Université de Montréal. L'abbé Verreau était aussi en lien avec le libraire Léopold Bossange dont la famille avait entretenu, depuis longtemps, des liens avec le Québec et qui connaissait bien ses champs d'intérêt. Bossange lui écrit en 1883 pour le prévenir de la vente des ouvrages de la bibliothèque du célèbre missionnaire et historien français, l'abbé Charles-Etienne Bresseur de Bourbourg (1814-1874) qui avait enseigné l'histoire au Séminaire de Québec, mais était davantage connu pour ses travaux sur le Mexique.

ÉMOTIONS INTENSES

Certains ouvrages suscitèrent chez le collectionneur des émotions intenses, dont les sermons

de saint Augustin, premier livre apporté en Nouvelle-France par les jésuites, imprimé en 1631 par Sébastien Cramoisy, l'imprimeur-libraire parisien le plus en vue de la première moitié du XVII^e siècle et éditeur des travaux des pères jésuites. Il rapporta dans le *Journal de l'instruction* (1868) cette expérience qui l'avait bouleversé :

« Que de souvenirs pourrait évoquer celui qui ferait le catalogue de ces restes précieux! Un de nos amis vient de nous montrer un volume qui porte cette inscription : Missionis Canad. Kebe. Societ. Jesu 1632 et au bas, mais d'une autre écriture, probablement celle du donateur : Ex dono Sebastiani Cramoisy. Ce sont les nouveaux sermons de St. Augustin, publiés par le célèbre P. Sirmond et que Cramoisy lui-même venait d'imprimer. Ce volume peut donc être regardé comme un des premiers de la bibliothèque. Que de mains vénérables consacrées par le martyr ont feuilleté ces pages! Le sermon de l'amour de Dieu et du mépris du monde, que j'ai sous les yeux, Brebeuf, De Noue, Jogues (sic) l'ont peut-être médité en se promenant dans les sentiers silencieux, que remplacent aujourd'hui les rues St. Louis et St. Jean ».

L'ami mentionné ici est sans doute C. H. Laverdière, bibliothécaire du Séminaire de Québec, bien placé pour lui permettre l'accès à cet ouvrage. La valeur historique du livre, sa transmission des mains des pères jésuites jusqu'aux siennes — d'autant que le livre avait conservé sa reliure d'époque, rendant le lien presque palpable —, ainsi que l'inscription manuscrite de l'ex-dono du grand libraire-imprimeur font du livre un objet unique, source de grandes émotions pour Verreau. Si bien qu'il en fit ultérieurement l'acquisition. L'ouvrage est aujourd'hui conservé à la BLRCS de l'Université de Montréal.

« Qui dira ce que nous avons perdu? » s'interrogea l'abbé Verreau à la fin de son article sur les « Livres et bibliothèques », question que l'on peut appliquer à sa propre collection. Celle-ci ne fut pas vendue aux enchères, mais a été léguée en partie au Séminaire de Québec. Une autre partie fut léguée au Séminaire de Sainte-Thérèse où il avait enseigné, mais qui ne put en assumer la charge et se trouva achetée par monseigneur Paul Bruchési. Une partie de ses livres fut également transférée à la bibliothèque de

l'École normale Jacques-Cartier. Certains de ses livres se retrouvèrent dans la bibliothèque du Collège Sainte-Marie. Si bien que la collection est aujourd'hui dispersée dans les fonds de plusieurs institutions québécoises, dont ceux du Musée de la civilisation de Québec (Archives du Séminaire de Québec), de l'Université de Montréal, de l'UQAM et de la BANQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec), et constitue un patrimoine livresque d'une richesse incommensurable pour la société québécoise.

Lyse Roy est professeure au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal

Pour en savoir plus :

Lettre de Chauveau à H.-A. Verreau, juin 1878. (Archives du Séminaire de Québec). Fonds Viger-Verreau, 96, n° 115.

Bibliothèque de M. H.-A. Verreau. (ASQ, Fonds Viger-Verreau, 65, n° 13).

Lettre de Philéas Gagnon à H.-A. Verreau, septembre 1887. (ASQ, Fonds Viger-Verreau 30, n° 90).

Lettre de Jean-Baptiste-Zacharie Bolduc à H.-A. Verreau, novembre, 1862. (ASQ, Fonds Viger-Verreau, 23, n° 147).

Lettre de Léopold Bossange à H.-A. Verreau, novembre 1883. (ASQ, Fonds Viger-Verreau, 37, n° 102).

Journal de l'instruction Publique, vol. 12, n° 12, 1868, p. 146-152 et vol. 13, n° 1, 1869, p. 1-4.

Armand Yon. *L'abbé H.-A. Verreau. Éducateur, polémiste, historien*. Montréal, Fides, 1946.

http://www.biographi.ca/fr/bio/verreau_hospice_anthelme_jean_baptiste_13F.html

https://www.academia.edu/2230437/Lun_des_premiers_livres_arriv%C3%A9s_en_Nouvelle_France_est_retrouv%C3%A9_%C3%A0_l'UdeM



Photographie de l'abbé Bois prise par Pierre-Alfred Papillon. Comme l'abbé est revêtu du rochet, vêtement réservé aux chanoines, la photographie a sans doute été prise peu après sa nomination au canonat en 1885. (Centre d'archives régionales du Séminaire de Nicolet, F002-O17-76).

L'abbé Louis-Édouard Bois a sans doute été l'un des plus grands « antiquaires » québécois du XIX^e siècle, dans le sens que le mot avait à l'époque, c'est-à-dire collectionneur de documents et d'archives.

Ce goût s'est manifesté très tôt chez lui, dès la vingtaine, et n'a jamais faibli jusqu'à sa disparition, malgré une carrière ecclésiastique qui lui laissait peu de temps pour le travail intellectuel. De cette riche collection, amassée au fil des ans, il

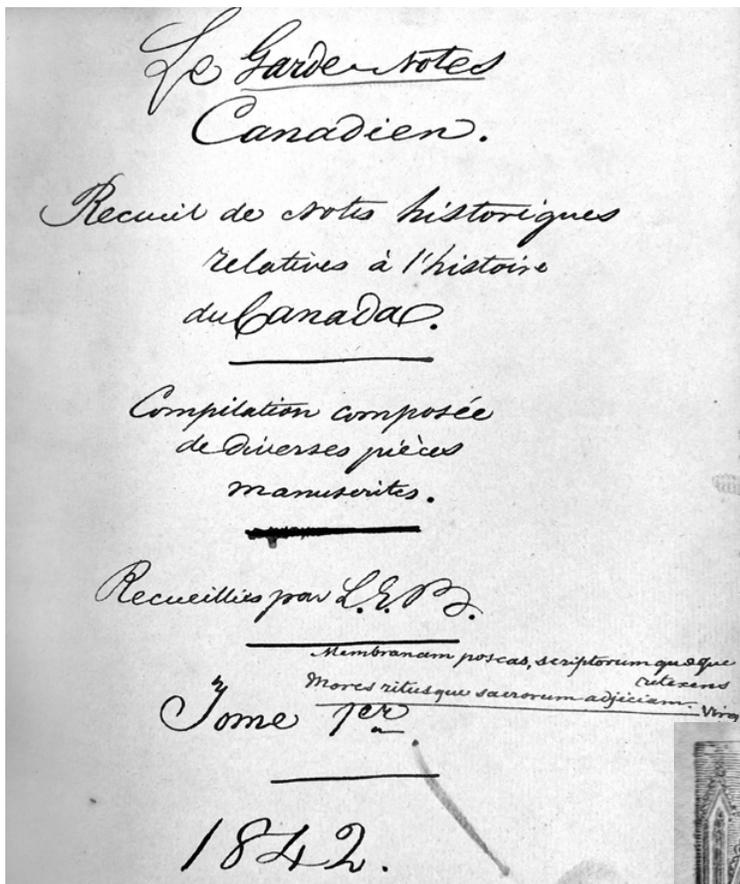
L'ABBÉ LOUIS-ÉDOUARD BOIS COLLECTIONNEUR, ÉDITEUR, ÉRUDIT ET ROMANCIER

par **Claude La Charité**

a tiré des travaux d'édition et d'érudition et même deux œuvres de fiction. Après avoir brièvement rappelé les grandes étapes de sa carrière, cet article présentera l'abbé comme collectionneur, éditeur, érudit et romancier.

UNE CARRIÈRE ECCLÉSIASTIQUE MARQUÉE PAR LE GOÛT DE LA COLLECTION

Né à Québec en 1813 et formé au Séminaire de Québec, puis au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Louis-Édouard Bois a été ordonné prêtre en 1837. Avant même de devenir ecclésiastique, il avait déjà développé son goût pour les documents rares et uniques, en recopiant à la main le manuscrit inédit des voyages de M^{gr} Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec, marquant ainsi le point de départ de sa collection. Vicaire à Louiseville et à Saint-Jean-Port-Joli, de 1837 à 1843, il a été curé de Saint-François de Beauce de 1843 à 1848, avant d'occuper la cure de Saint-Joseph de Maskinongé pendant 41 ans, jusqu'à sa mort en 1889. Dans



Page de titre du premier volume du *Garde-notes historiques*. En guise d'épigraphes, l'abbé Bois cite en latin les *Satires* d'Horace (II, 3, v. 2) « tu réclames du parchemin, défaisant toujours le tissu de tes écrits » et *L'Énéide* de Virgile (XII, v. 836-837) « je suivrai les coutumes et les rites sacrés ». La série complète compte 19 volumes rédigés entre 1842 et 1861. (Centre d'archives régionales du Séminaire de Nicolet, F003-N19-9-2).

cette trajectoire, le passage à Saint-Jean-Port-Joli a été déterminant. Il y développe son goût de l'histoire en général, et celle de la Nouvelle-France en particulier, auprès de Philippe Aubert de Gaspé, père, le futur auteur des *Anciens Canadiens* (1863), et commence à tenir son *Garde-notes ou recueil de notes diverses relatives à l'histoire du Canada*. Dans les années qui suivront, il copiera lui-même ou fera copier à ses frais, notamment en Europe, un nombre considérable de documents liés à l'histoire du Canada. Comme il l'écrit à son ami Jean-Baptiste Meilleur dans une lettre du 11 février 1859, il réunit tout ce qui lui tombe sous la main : plans de bâtisses ou de terrains remarquables, cartes, profils, portraits, autographes, cahiers inédits manuscrits, parmi bien d'autres choses. La reconnaissance ne viendra que tardivement, lorsqu'en 1882 il est élu parmi les membres fondateurs de la Société royale du Canada. En 1883, il obtient le titre honorifique de docteur ès lettres. Enfin, en 1885, M^{gr} Louis-François Laflèche, évêque de Trois-Rivières, le nomme

chanoine en récompense de ses recherches en histoire. Le regard que l'abbé porte sur lui-même, dans une lettre à Meilleur du 6 octobre 1858, résume bien l'ensemble de son parcours : « J'ai passé mes meilleures années à colliger, à transcrire, à exhumer des matériaux » destinés à servir à l'histoire de la Nouvelle-France et de son Église.

UNE COLLECTION AUX ALLURES DE CABINET DE CURIOSITÉS

Peu avant son décès, il avait donné son imposante bibliothèque au Séminaire de Nicolet. Comme par ailleurs l'institution était son légataire universel, le reste, notamment ses manuscrits et sa collection numismatique, a été réuni à ses livres après sa mort. Cette collection rassemblait



Étiquette d'ex-libris de l'abbé Bois dans son exemplaire des *Nuits* d'Edward Young, aujourd'hui conservé dans la Bibliothèque des Éditions Huit. La première partie de la devise latine *Prosunt et delectant* paraphrase le v. 333 de l'*Art poétique* d'Horace et signifie « Ils instruisent et ils plaisent ». La seconde partie *Lectum retinere nefas* signifie « Il est interdit d'empêcher de lire ».

des livres et des brochures, comptant plus de 5 000 titres, dont sept volumes de coupures de presse intitulés *L'œuvre de mes ciseaux* et 14 volumes de manuscrits recopiés ou originaux. Outre des documents privés relatifs à sa succession, on trouve notamment une correspondance que l'abbé a échangée avec de multiples destinataires, dont l'éditeur Augustin Côté, l'écrivain et avocat James MacPherson Le Moine ou le médecin Jean-Baptiste Meilleur. Le gros de la collection est constitué de notes historiques avec de très nombreux dossiers sur des personnages comme Jacques Cartier, Marie de l'Incarnation, Madame de Champlain (Hélène Boullé) ou les premiers évêques de Québec, sur des associations comme la Literary and Historical Society of Quebec et sur des textes comme les *Relations des Jésuites* ou une grammaire de la langue micmaque. On y trouve aussi des cahiers de coupures de presse appelés « Spicilèges », un dictionnaire des noms propres, des manuscrits historiques divers, des documents sur l'éducation, des mélanges inédits,

de même qu'une collection de seings, armoiries et portraits, des documents iconographiques et des photographies. En réalité, cette collection a des allures de cabinet de curiosités documentaires par son abondance et la variété des sujets qu'elle embrasse. L'abbé Bois semble du reste avoir procédé à un élagage avant d'offrir sa collection au Séminaire de Nicolet, en retirant de sa bibliothèque certains ouvrages plus profanes comme son exemplaire, aujourd'hui conservé dans une collection privée, des *Nuits* d'Edward Young, poème annonciateur du romantisme européen.

L'ÉDITEUR DISCRET DES SOURCES DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE ET NATIONALE

L'abbé Bois ne s'est pas contenté de constituer une collection monumentale. Il a cherché à la mettre à la disposition du plus grand nombre. L'historien



Photographie de 1886 de l'ancienne église et de l'ancien presbytère de Maskinongé tels qu'ils étaient du vivant de l'abbé. Surnommé « ermitage » par l'abbé, le presbytère est décrit par James MacPherson Le Moine, dans une lettre non datée (V, 1, 45), comme une « grotte d'antiquaire ». (Centre d'archives régionales du Séminaire de Nicolet, F085-P5993).



Ex-libris autographe de l'abbé Bois sur la page de titre des *Nuits* d'Edward Young, (Bibliothèque des Éditions Huit). L'œuvre en vers libres a inspiré entre autres *Les Nuits* d'Alfred de Musset, recueil rédigé entre 1835 et 1837.

LES NUITS D'YOUNG,

TRADUITES DE L'ANGLAIS,
PAR LE TOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION.

Sunt lacryma rerum et mentem mortalia tangunt.
VIRGILE.

TOME PREMIER.

Ed: Bois, Huit

PARIS.
DE PELAFOL, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 21.
1818.

américain Francis Parkman s'est, par exemple, rendu deux fois à Maskinongé pour mettre à profit les trésors documentaires conservés au presbytère. L'abbé Bois lui-même en a tiré parti dans une série de publications comme éditeur scientifique. Le nombre de ces éditions, tout comme la nature des interventions de l'abbé sont, dans bien des cas, difficiles à établir, parce qu'il a cultivé tout au long de sa carrière la discrétion, tantôt en recourant à des pseudonymes, tantôt en conservant l'anonymat. Ainsi, en 1857, l'abbé Bois fournit les « Notes sur Sa Grandeur Monseigneur de S. Vallier » insérées en tête de la réédition de *l'Etat présent de l'Église et de la colonie française dans la Nouvelle-France*, texte qui rend compte des premières impressions du deuxième évêque de Québec lors de son arrivée au Nouveau Monde et qui n'avait jamais été republié depuis sa parution en 1688. L'abbé Bois signe ses notes d'un nom crypté « X*** » (p. IX). Sa plus importante contribution

éditoriale reste toutefois la réédition en trois volumes des *Relations des Jésuites* en 1858. Son intervention est cette fois mentionnée aux côtés des abbés Charles Plante et Jean-Baptiste Ferland, l'avis de l'éditeur remerciant « M. l'abbé Bois, curé de Maskinongé, à l'obligeance et au dévouement duquel nous devons de posséder plusieurs manuscrits copiés par son ordre à l'étranger » (p. IV). L'avis omet cependant de mentionner que le collectionneur a été le véritable maître d'œuvre de cette entreprise colossale.

L'HISTORIEN DE L'OMBRE ET LE BIOGRAPHE DES PREMIERS ÉVÊQUES DE QUÉBEC

L'abbé Bois n'a pas seulement œuvré à l'édition de sources destinées à servir à l'histoire nationale et religieuse. Il a également mis à contribution sa



Pages de titre du *Coffret ou le trésor enfoui* de l'abbé Bois, publié en trois parties et deux volumes. Le pseudonyme est inspiré du nom du magicien dans le roman, Félix Trépo. Il existait par ailleurs un véritable Félix Poutré (1814-1885) qui prétendait être un ancien Patriote et s'était fait connaître avec la publication en 1862 d'un récit autobiographique *Échappé de la potence*, que Louis Fréchette adapta au théâtre. Il s'agissait en réalité d'un espion qui avait infiltré le Parti patriote pour le compte de la police. (Coll. de Claude La Charité).

vaste collection pour publier des monographies historiques sous forme de biographies. Là encore, l'étendue de sa contribution est difficile à évaluer avec certitude, car le seul livre qui porte explicitement son nom a été publié après sa mort en 1895, *L'île d'Orléans* : « œuvre posthume de M. l'abbé L.-E. Bois Ancien curé de Maskinongé, membre de la Société Historique de Québec, de la Société Royale du Canada, etc. » Il arrive que la présentation de certains ouvrages induise le lecteur en erreur quant au véritable auteur. Ainsi, en 1855, Louis-Édouard Bois publie anonymement une plaquette intitulée *Études et recherches biographiques sur le Chevalier Noël Brulart de Sillery*. Or, l'opuscule consacré à ce diplomate français (1577-1640), entré sur le tard dans les ordres et commanditaire d'une mission en Nouvelle-France, prend la forme d'une compilation, dont la dernière partie est la reprise d'un article publié par un collègue historien, tant et si bien que c'est le nom de ce confrère qui apparaît en clôture de l'ouvrage : « J. B. A. Ferland Ptre » (p. 28). L'*opus magnum* de l'abbé Bois reste l'histoire des douze premiers évêques de Québec, de François de Laval à Bernard-Claude Panet, un ensemble de

plus de 2 100 pages manuscrites dont la majeure partie est restée inédite et conservée dans le fonds Bois à Nicolet. Seul un extrait de la première partie, consacrée au premier évêque, avait été publié en 1845 sous le titre de *Esquisse de la vie et des travaux apostoliques de Sa Grandeur Mgr Fr. Xavier de Laval-Montmorency* sous le pseudonyme « De Vapeaume » (p. viii). L'ambition de l'abbé était de raconter les débuts du Canada français à partir du point de vue privilégié de l'épiscopat de Québec, seul diocèse canadien jusqu'en 1836. Le mauvais accueil réservé à la publication, notamment de la part du collectionneur rival Jacques Viger (1787-1858), qui estimait qu'il s'agissait d'« un mauvais livre de plus lancé dans la société » (lettre à Barthélemy Faribault, 8 février 1847), dissuada l'abbé Bois de publier la suite.

L'AUTEUR DE FICTIONS ÉDIFIANTES ET ÉRUDITES

Éditeur discret, historien de l'ombre, Louis-Édouard Bois était aussi un romancier masqué. La seule fiction à paraître de son vivant s'intitule *Le coffret ou*

Le trésor enfoui, publiée en 1872 à Montréal sous le pseudonyme de Félix Poutré. Il s'agit du roman de la recherche d'un trésor enfoui par le défunt Israël Serremaille dans la paroisse de Mask, double fictionnel transparent de Maskinongé. Le maire Creusot, qui a hérité de son père l'ancienne maison de Serremaille, fait appel à un magicien de Montréal, Félix Trépou, qui délègue un associé pour retrouver le coffret enterré. Au dénouement, le chercheur de trésor est trompé par un traquenard, faute d'avoir écouté les conseils du curé qui l'avait mis en garde contre les idées superstitieuses. On y trouve une érudition qui est bien celle de Louis-Édouard Bois, faisant appel au latin ecclésiastique lorsque l'associé du magicien arrive à Mask et se fait reconnaître par le mot de passe convenu : « *Pauperes spiritu, adsum* » (2^e partie, p. 18), c'est-à-dire « Pauvres d'esprit, me voici! ». Le plus intéressant est que le roman révèle ce qui manque à la collection de Nicolet, à savoir les lectures profanes de l'abbé, comme *L'influence d'un livre* (1837) de Philippe Aubert de Gaspé, fils. L'autre roman de l'abbé Bois, resté manuscrit, s'intitule *Toussaint Cartier ou l'ermite de l'île Saint-Barnabé*. Composé vers 1867, il met en scène un personnage historique qui a vécu seul sur l'île au large de Rimouski de 1728 à 1767. En raison de l'absence d'archives pour expliquer cette vocation singulière, l'abbé recourt à la fiction, en imaginant le solitaire en descendant de Jacques Cartier et en écrivain dont l'ambition est châtiée par Dieu. Seul survivant d'un naufrage au large de l'île, le rescapé décide de s'y retirer pour faire son salut. Outre ce que ce roman révèle de l'ambition littéraire de l'abbé, il est emblématique de la manière qu'il avait de mobiliser sa collection pour documenter sa fiction après coup. En effet, en 1868, l'abbé fera copier l'acte notarié qui donnait à l'ermite le droit d'habiter l'île, document qui permet de rectifier la date d'arrivée du solitaire à Rimouski : non pas 1735 comme dans le roman, mais bien 1728.

La contribution de Louis-Édouard Bois se place donc sous le triple signe de l'érudition, de la fiction et de la collection. Du strict point de vue quantitatif, sa collection était l'une des plus imposantes de l'époque, au point de susciter l'envie de certains antiquaires rivaux comme Jacques Viger qui, non seulement dénigrait ses travaux historiographiques, mais cherchait du reste à détourner les savants de l'abbé Bois. Dans une lettre du 6 octobre 1858, Meilleur écrit au curé de Maskinongé que Viger « veut que les étrangers

ne voient que lui parmi ceux qui pourraient prétendre à l'histoire et à la chronologie ». La même année, Maximilien Bibaud, en soulignant ce que l'ouvrage qu'il publie lui doit, estime que, en matière de collection et de travaux, l'abbé Bois surpasse clairement ses contemporains, y compris Viger l'« archéologue » (au sens de collectionneur de livres, de tableaux, de pièces de monnaie) : l'abbé Bois a « une collection plus variée, plus large et autrement importante que les fragments archéologiques mis à jour en Canada avant lui. Il aura le mérite d'avoir fourni beaucoup de données pour le *Panthéon canadien* » (p. 36-37).

Claude La Charité est romancier, nouvelliste, professeur à l'Université du Québec à Rimouski et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire et patrimoine imprimé.

Pour en savoir plus :

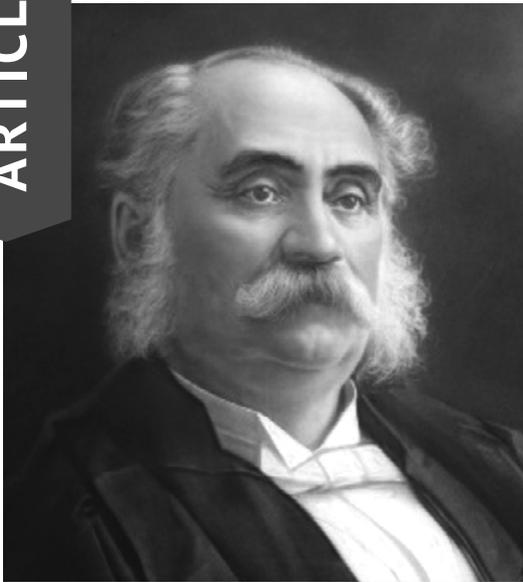
Aurélien Boivin. « *Le coffret, ou le trésor enfoui*, roman de Félix POUTRÉ (pseudonyme de Louis-Édouard Bois) », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I *Des origines à 1900*. Montréal, Fides, 1980, p. 129.

Thomas M. Charland. « L'œuvre historique de l'abbé Louis-É. Bois », *Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 1935-1936, p. 13-24.

Thomas M. Charland. « À qui devons-nous la réédition des *Relations des Jésuites*? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 3, n° 2, septembre 1949, p. 210-226.

Claude La Charité. « Louis-Édouard Bois et la construction de la mémoire de l'ermite Toussaint Cartier », *L'Estuaire*, n° 80, mai 2021, p. 11-19.

Nive Voisine. « Bois, Louis-Édouard », *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, t. XI, 1982, p. 95-97.



Alphonse Deguire : Portrait de Georges Baby. Le 13 mai 1906, au décès du juge Baby, une petite révolution s'opère à la bibliothèque de l'Université Laval à Montréal : pour la première fois un collectionneur de renom lègue une collection d'importance historique avec l'exigence de la préserver du feu et du temps. La vocation patrimoniale de la future Université de Montréal prend ainsi naissance. (détail, s.d. Photo : BLRCS).

LE CATALOGUE MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DU JUGE BABY TÉMOIN DE L'ŒUVRE D'UNE VIE

par **Éric Bouchard**

Parmi les grands collectionneurs de livres québécois, Louis-François-Georges Baby occupe une place à part.

Léguant sa collection à l'Université Laval à Montréal en 1906, Louis-François-Georges Baby amorce un processus devant donner naissance aux « Collections particulières » de l'Université de Montréal, connues aujourd'hui sous le nom de Bibliothèque des livres rares et collections spéciales (BLRCS). De la constitution de cette collection fondatrice, un catalogue manuscrit précieusement conservé et bientôt numérisé, nous permet ici de témoigner.

Louis-François-Georges Baby est un personnage qui ne cadre guère avec l'image que l'on garde de la société canadienne-française. Sa notice au *Dictionnaire biographique du Canada* et la biographie que lui consacrent Valérie E. Kirkman et Hervé Gagnon nous le présentent en effet comme un véritable bourgeois. Bien loin donc du colon

« porteur d'eau » enchaîné à la terre par atavisme ou par messianisme compensatoire, Baby est issu d'une famille française établie tôt en Nouvelle-France (avec le régiment de Carignan-Salières) et mêlée à la bourgeoisie de la fourrure, puis à celle des affaires. Elle est apparentée aux Guy, aux Tareu de Lanaudière et aux Lemoyne.

Après la naissance du petit Georges en 1832, la famille subit quelques revers de fortune. Il lui faudra donc gagner sa vie. Instruit à Montréal puis chez les Clercs de Saint-Viateur de Joliette, où son père avait une résidence d'été, il choisit le droit pour profession. Admis au barreau en 1857, il commence une carrière qui le mènera à la magistrature. Juge de la Cour du banc de la Reine en 1881, il prendra sa retraite en 1896.

Amené à s'installer à Joliette pour des raisons de santé en 1863, il s'y impliquera à titre de premier puis de maire, mais aussi comme député de la circonscription fédérale de Joliette de 1872 à 1880. Il sera ministre du Revenu de 1878 à 1880. Sur la scène provinciale, il sera envoyé à Rome en 1888 comme représentant pour défendre l'autonomie de la succursale de l'Université Laval à Montréal, question intimement liée à la fondation du Collège canadien à Rome.

Je donne et lègue à l'Université Laval à Montréal toute ma bibliothèque historique composée d'ouvrages Canadiens ou traitant sur le Canada en particulier ou sur l'Amérique en général. Comme cette collection de livres souvent très connue est d'un grand prix, J'impose à cette donation la construction d'un édifice à l'épreuve du feu pour recevoir ces livres;

Je donne aussi à la même institution pour être placée dans le même édifice à l'épreuve du feu, tous mes manuscrits et cartables qui se trouveront à mon domicile à Montréal, de quelque nature qu'ils soient, à la condition que mes neveux et arrière neveux pourront y avoir accès et les consulter en tout temps raisonnable.

Je leur donne aussi toutes mes gravures encadrées qui se trouvent dans mon dit domicile pourvu qu'elles soient d'une nature historique; je leur lègue aussi les portraits à l'huile du Baron de Longueuil (le 1er) d'Iberville, de mon bisaeuil Tarieu de Lanaudière, Charles Tarieu de Lanaudière, fils, et du Chevalier de Longueuil, Pierre Guay, le tout dans le salon et la salle à dîner de mon domicile actuel.

Extrait du testament de Louis-François-Georges Baby [copie], (BLRCS, UdeM).

Georges Baby saura conjuguer à sa vie professionnelle et à ses mandats politiques ou officiels, une activité intellectuelle soutenue. Jeune membre fondateur de la Société historique de Montréal en 1858, qu'il dirige de 1901 à 1906, il s'implique encore davantage au sein de la Société d'archéologie et de numismatique, qu'il préside de 1884 jusqu'à son décès.

LE PARCOURS D'UNE « BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE »

Fixé à Montréal en 1881, il se consacre davantage au développement d'une collection documentaire d'envergure nationale. Soucieux, comme plusieurs de ses contemporains, de conserver les traces matérielles de notre passé, il amasse des documents manuscrits et imprimés relatifs à l'histoire canadienne. Ce dessein dépasse l'inclination du bibliophile pour les pièces rares ou exceptionnelles. Il cherchera à étoffer un corpus documentaire canadien des plus larges, de l'imprimé ancien à la plus simple brochure, dans un but de partage avec les générations à venir. Pas moins de 20 000 pièces d'archives seront ainsi rassemblées de même qu'une collection de livres, connue depuis 2006 au Répertoire du patrimoine culturel du Québec sous le nom de Collection Louis-François-Georges-Baby.

Pour cerner cette collection majeure, le catalogue manuscrit de la bibliothèque historique de Louis-François-Georges Baby est un outil indispensable. Il décrit la partie imprimée de la collection. C'est d'ailleurs celle qui a aussi connu le plus de vicissitudes. Donnée à la condition d'être abritée dans un édifice à l'épreuve du feu, elle a

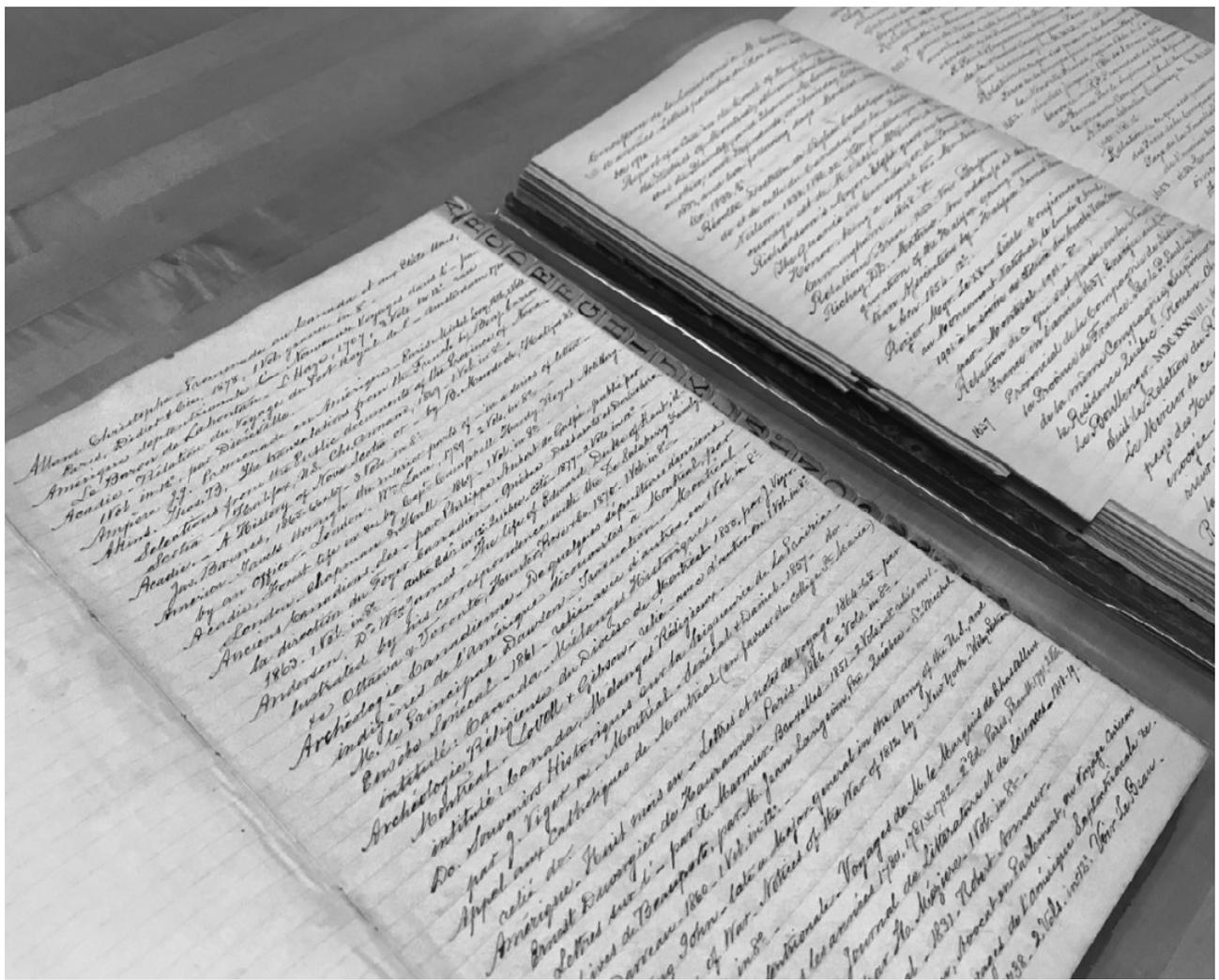
dû attendre l'ouverture de la Bibliothèque Saint-Sulpice en 1915 pour qu'elle puisse recevoir un premier traitement documentaire. Elle sera ainsi peu à peu mise à la disposition du public chercheur.

Un catalogue sur fiches cartonnées est alors dressé sans doute à l'initiative du conservateur de l'Université, Égидius Fauteux (1876-1941). Malheureusement, les problèmes financiers de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice viennent perturber les activités de la bibliothèque dès 1931, moment où semble s'in-

terrompre la constitution du fichier de la Collection Baby. Puis, on procède au déménagement de l'Université de Montréal vers le flanc nord du mont Royal, long mouvement qui ne se finalisera qu'en 1943.



La vénérable bibliothèque Saint-Sulpice où fut conservée la Collection Baby de 1915 à 1943. (Crédit : BAnQ numérique).



Les deux registres constituant le catalogue manuscrit. (Photo : BLRCS).

Ce fichier incomplet témoignera désormais seul du corpus documentaire légué par le juge, car la collection sera dans sa plus grande partie incorporée à la collection générale d'une nouvelle bibliothèque centrale. Fin des années 1960, cette collection générale est partagée dans l'ensemble du réseau des bibliothèques de l'Université de Montréal que nous connaissons aujourd'hui. L'éparpillement de la Collection Baby est alors quasi total.

Il faudra attendre la création du Service des collections particulières en 1971 et l'inauguration de la salle Baby en 1975 pour que les ouvrages qui demeuraient toujours identifiés comme étant rattachés à la bibliothèque du juge Baby soient de nouveau rassemblés. Cependant, on remarque bien vite que la collection ne correspond plus au catalogue sur fiches hérité de Saint-Sulpice. Sous la direction de madame Geneviève Bazin, chef du nouveau Service des collections spéciales créé en 1984, débute alors un travail minutieux

de rassemblement qui mène à la parution d'un nouveau catalogue des imprimés de la Collection Baby en 1989.

Geneviève Bazin décrit ainsi la collection du juge :

« Avec un flair infallible, il s'est procuré des ouvrages aujourd'hui très rares, comme ce magnifique exemplaire des Singularitez de la France antarctique de Thévet, dont les gravures ont maintes fois été décrites, et le Catéchisme du diocèse de Sens, imprimé à Québec, en 1765, considéré comme le premier livre imprimé au Canada. « Les incunables canadiens » sont précédés des captivants récits de l'exploration du Nouveau Monde : Les relations des Vespucci, Ramusio, Ulloa, puis les narrations des Lescarbot, Sagard, Hennepin, Weld et Vancouver, pour n'en citer que quelques-uns. [...] Peu de périodiques, mais surtout d'innombrables brochures imprimées

au Canada, feuillets, plaquettes, rarement conservés et partant d'une valeur inestimable pour les chercheurs, complètent ce fonds d'imprimés».

C'est la collection ainsi reconstituée qui fut classée en 2006. Pourtant, et Geneviève Bazin le précise déjà en 1989, on soupçonnait que d'autres ouvrages pouvaient s'y adjoindre.

LE CATALOGUE MANUSCRIT

Tout le travail de reconstitution s'était basé sur le fichier Baby de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Or une correspondance avec le catalogue manuscrit (collationnement des deux outils) n'avait encore pas été réalisée, car si le fichier de Saint-Sulpice avait jusqu'alors été utilisé pour identifier les titres du fonds documentaire légué en 1906, c'est justement parce que le catalogue manuscrit ne se prêtait pas si facilement à la consultation.

Constitué de deux registres, répertoires à onglets alphabétiques, similaires, mais de tailles différentes, le catalogue manuscrit consigne les ouvrages par ordre de titres ou d'auteurs, parfois aussi par sujet. Le juge Baby retranscrivait donc, titre après titre, auteur après auteur, les volumes de sa collection, un exploit d'une rigueur et d'une constance qui force l'admiration. Un même document se retrouve ainsi au moins deux fois au catalogue, sous son titre et sous son auteur. Il y a davantage d'entrées dans le cas des exemplaires multiples. Le premier registre est complet alors que le second reste inachevé. On constate avec une certaine émotion que les dernières entrées, datant de 1905, sont d'une main moins sûre.

D'après les années de publication des entrées en tête de registre, on estime à 1879 ou 1880 le début du catalogue, ce qui coïncide peu ou prou avec son installation à Montréal, et à 1890 le passage au second registre.

Autre difficulté à la consultation, lorsque, dans le premier registre, l'espace alloué à une lettre est rempli, Baby renvoie à de l'espace disponible sous d'autres onglets. S'ensuit la création d'un nombre assez important de renvois (par exemple « voir lettre Z ») qui force l'utilisateur à se transporter d'un onglet à l'autre s'il cherche un titre ou un auteur précis.

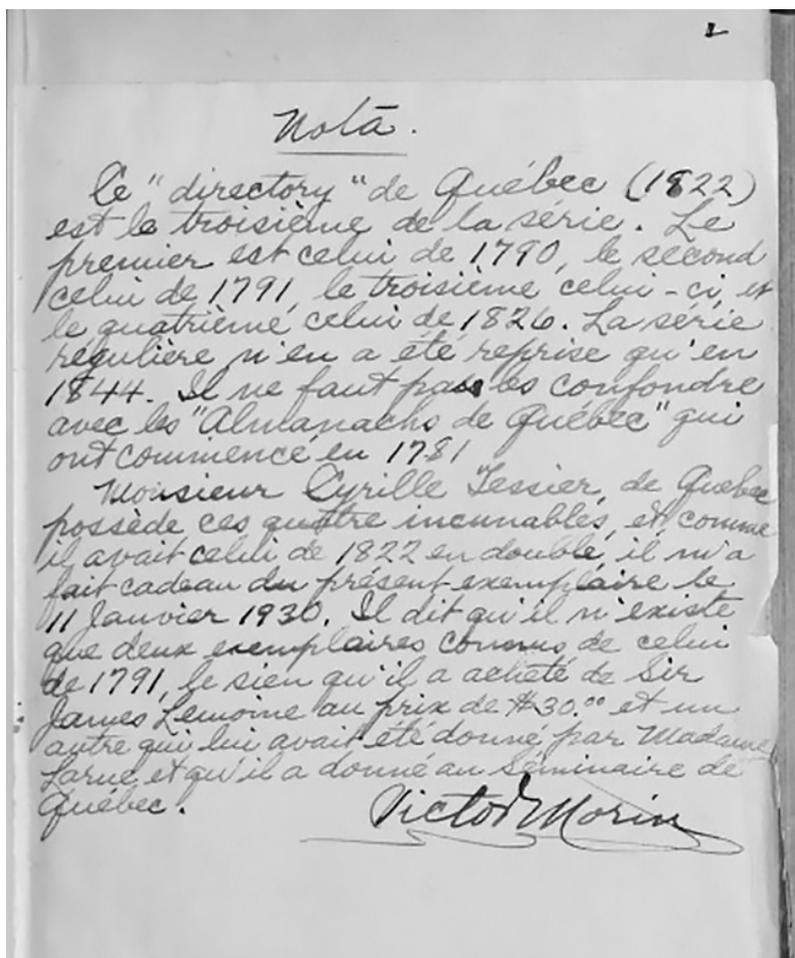
À défaut d'une numérisation des registres, maintenant en cours de réalisation, et d'une transcription complète, il fallait donc s'atteler à des relectures successives des registres afin de comparer ces entrées avec celles du fichier Saint-Sulpice ou celles du catalogue informatisé des bibliothèques de l'Université de Montréal.

PREMIERS CONSTATS

Si depuis 1989, la Collection Baby compte 3 252 titres, on estime aujourd'hui que le nombre de titres atteignait à l'origine plus de 4 500, soit 1 250 de plus que ceux répertoriés. Les entrées multiples empêchent de déterminer un nombre précis, mais, au moment d'écrire ces lignes, nous en avons déjà retrouvé 578.

Les ouvrages anciens nous sont le plus souvent parvenus, et on constate qu'ils se retrouvent pour la plupart inscrits au second registre. Prenant de l'âge, le juge Baby a pu ainsi consacrer une partie plus importante de ses revenus à sa collection. Que cette partie précieuse nous soit la mieux connue n'est guère surprenant, puisque face à la masse documentaire que devait représenter la collection en 1915, l'équipe de la Bibliothèque Saint-Sulpice a dû traiter en priorité ce qui était jugé le plus important. Néanmoins, certains titres semblent perdus, notamment des numéros du *Mercure galant* publiés dans les années 1690 et relatant les exploits de Pierre Le Moyne d'Iberville.

Des ouvrages ont pu être attribués à d'autres collections. Ainsi en est-il de *La vie de la Mère Catherine de Saint Augustin* de Paul Ragueneau pourtant daté de 1671, ou bien cette *Relation* jésuite de 1647 portant l'ex-libris de l'abbé Hospice-Anthelme Verreau, mais figurant pourtant au catalogue manuscrit. Cinq ouvrages présentent cette caractéristique qui laisse à penser que Verreau, contemporain et ami du juge Baby, en fit cadeau à ce dernier. Rassemblant trois numéros du *Montreal Almanack or Lower Canada Register*, un autre volume aura emprunté un chemin beaucoup plus tortueux. Arrivé dans nos collections à la suite de la cession de la Collection Victor-Morin en 1962, il porte néanmoins de nombreux cachets de l'Université Laval à Montréal, et un petit crochet à la plume commun à la plupart des volumes du juge. L'ouvrage reçu par Morin du collectionneur québécois Cyrille Tessier en 1930 aurait vraisemblablement été emprunté à la Collection Baby à



Annotation manuscrite de Victor Morin avec au coin supérieur le crochet propre aux livres de la Collection Baby. (Photo : BLRCS).

L'étude du catalogue manuscrit de la bibliothèque canadienne du juge Baby devra attendre une transcription prochaine, mais une première lecture nous montre déjà que l'ambition du collectionneur était beaucoup plus grande qu'on avait pu le soupçonner. Son dessein était de réunir la collection la plus exhaustive possible afin de la léguer à une institution capable de la préserver dans son intégrité, de l'enrichir et de la mettre, pour l'avenir, à la disposition de la recherche. L'histoire des collections patrimoniales québécoises témoigne du fait qu'il n'est pas toujours facile d'y parvenir. Néanmoins, la Bibliothèque des livres rares et collections spéciales (BLRCS) entend bientôt être en mesure de présenter une collection d'imprimés qui puisse rendre plus exactement justice au dessein bibliothéconomique du premier de ses insignes bienfaiteurs.

Éric Bouchard est bibliothécaire à la BLRCS, Université de Montréal.

un moment où, dans l'attente de la construction de la Bibliothèque Saint-Sulpice, celle-ci demeurait entreposée dans les sous-sols de l'église Saint-Jacques.

Au final, l'Université de Montréal semble avoir conservé la plupart des titres contenus dans le catalogue. Ils sont simplement non liés à la Collection. Et dans ce cas de figure se retrouvent nombre de brochures non reliées, des documents officiels et les périodiques canadiens qu'avait pu rassembler le juge Baby. Manquent aussi à la Collection les titres qui relèvent de la littérature canadienne, ainsi que de la littérature scientifique. On aurait malencontreusement réduit la Collection Baby à sa seule portion de nature spécifiquement historique. On le constate, Louis-François-Georges Baby avait une conception très large de sa bibliothèque historique ou canadienne, tendant à y faire entrer tout ce qui se publiait au pays comme source d'information utile.

Pour en savoir plus :

Geneviève Bazin, « Préface », dans *Catalogue des imprimés de la Collection Baby*, Services aux usagers, Collections spéciales et Services techniques, Montréal, 1989.

Michèle Brassard et Jean Hamelin, « BABY, LOUIS-FRANÇOIS-GEORGES », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 13. Université Laval/University of Toronto, 2003 -, consulté le 13 avril 2022, http://www.biographi.ca/fr/bio/baby_louis_francois_georges_13F.html

Marcel Lajeunesse, « La collection Baby : une collection phare des bibliothèques de l'Université de Montréal », *Argus*, vol. 44, n° 1 (2015), p. 39-43.



Jonathan Lainey, posant avec les wampums abénaki (haut) et wendat (bas), à la cathédrale de Chartres en 2021. Ces deux wampums sont préservés à la cathédrale depuis le XVII^e siècle. (Photographie gracieuseté de Jonathan Lainey).

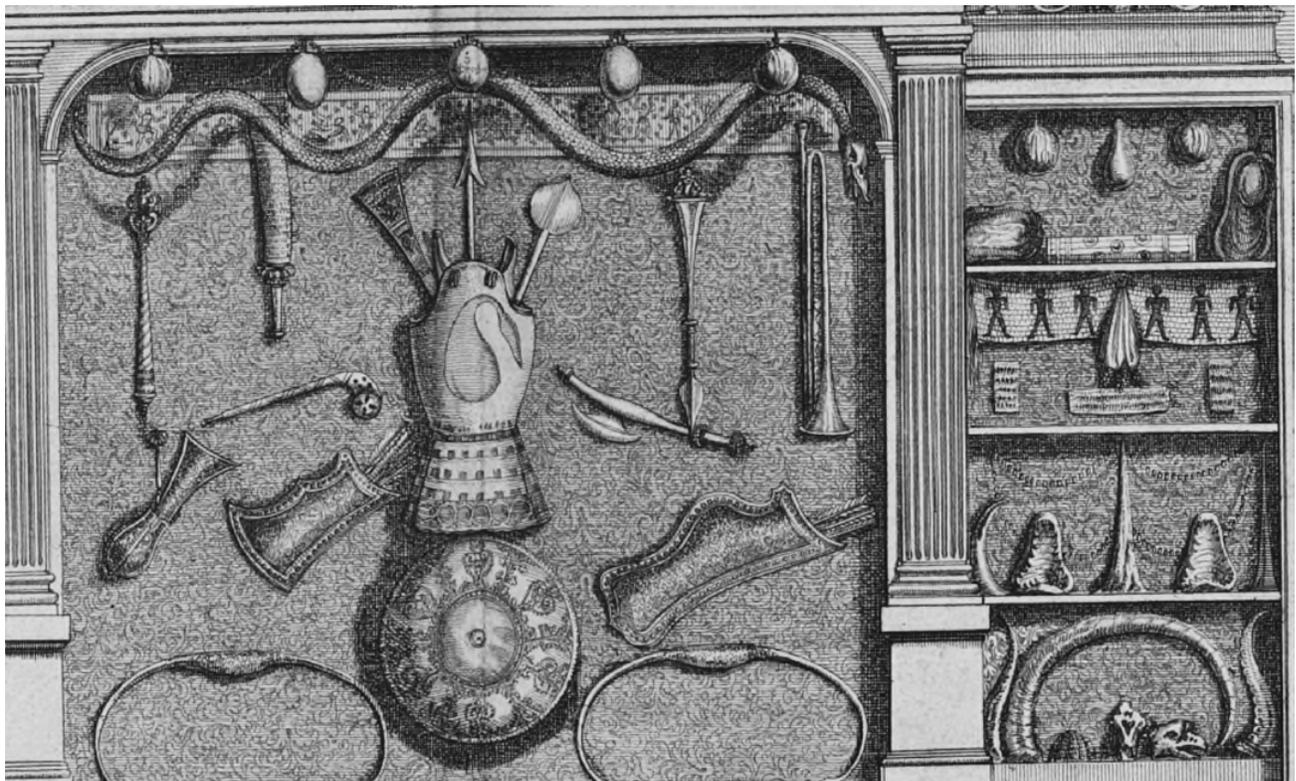
LA CULTURE MATÉRIELLE DES AUTOCHTONES DANS LES MUSÉES SOUS L'ŒIL DE JONATHAN LAINEY

par Marilou Pagé

Installé à Montréal depuis 1921, le Musée McCord est une institution initialement dédiée à l'histoire canadienne, dont la mission s'est considérablement diversifiée depuis.

Sa collection originale a été réunie par son fondateur David Ross McCord (1844-1930), un avocat de la bourgeoisie montréalaise, d'origine irlandaise. Son ambition était d'ouvrir un musée de l'histoire du Canada afin de participer à la construction de l'identité canadienne. McCord a ainsi constitué sa collection autour des trois peuples qu'il considérait comme fondateurs : les Autochtones, les Français et les Britanniques.

Le mouvement de décolonisation des musées a pris de l'ampleur ces dernières années, comme en témoignent régulièrement les médias. Cette tendance impliquant de nombreuses modifications dans la pratique des institutions n'épargne aucun établissement au Québec. Avec sa collection



Les objets de la culture matérielle des Autochtones d'Amérique du Nord sont collectionnés par les Européen·nes depuis les tout débuts de la colonisation. Dans ce détail d'une gravure de 1688 du cabinet de curiosités ethnographiques de la bibliothèque Sainte-Geneviève, on aperçoit à droite un wampum avec des personnages humains. À gauche du centre, on peut voir une massue ou « casse-tête ». Ces deux objets sont probablement d'origine iroquoise ou wendat. Image tirée de : *Le cabinet de la Bibliothèque de Sainte Geneviève : divisé en deux parties, contenant les antiquitez de la religion des Chrétiens, des Egyptiens, & des Romains : des tombeaux, des poids & des médailles : des monnoyes, des pierres antiques gravées, & des minéraux : des talismans, des lampes antiques, des animaux les plus rares & les plus singuliers, de coquilles les plus considérables, des fruits étrangers, & quelques plantes exquisés*, de Claude le Molinet, paru en 1692.

héritée du XIX^e siècle, le Musée McCord est directement affecté.

C'est dans ce contexte que nous avons rencontré Jonathan Lainey, son conservateur des collections autochtones. Historien wendat, il est spécialiste des wampums, qui sont des perles de coquillages, blanches et violettes, tissées en « bandes » ou colliers afin de créer des motifs. Dans le nord-est de l'Amérique, ces wampums étaient offerts lors des rencontres diplomatiques officielles pour rendre légitime le discours prononcé.

L'échange de wampums se réalisait selon des règles protocolaires que tous les acteurs en présence se devaient de respecter, Européens inclus. Son mémoire de maîtrise consacré au sujet a été publié en 2004 aux éditions du Septentrion sous le titre : *La « monnaie des Sauvages ». Les colliers de wampum d'hier à aujourd'hui*. Avant son arrivée au McCord, il était conservateur au Musée canadien de l'histoire, après un passage de plusieurs années en tant qu'archiviste à Bibliothèque et Archives Canada.

Marilou Pagé : Quel est votre avis sur la constitution de la collection d'objets autochtones du musée McCord?

Jonathan Lainey : La collection de base du musée est celle de David Ross McCord. Au cours des années, elle a été augmentée par des dons, comme le legs d'une partie de la collection de la *Montreal Natural History Society*. David McCord était un homme de son temps. Il a construit sa collection à la fin du XIX^e et début du XX^e siècle. Or à cette époque on croit que les Autochtones vont disparaître et que l'on doit « sauver » et préserver leurs cultures. C'est dans cet état d'esprit qu'il collectionne. Il semble toutefois qu'il avait un intérêt honnête envers les peuples autochtones. Il les considérait d'ailleurs comme un des peuples fondateurs du Canada, au même titre que les Français et les Anglais. Est-ce que sa pratique de collectionnement est empreinte du racisme ambiant de l'époque? Possiblement. Par contre, il faut souligner que McCord payait souvent les objets qu'il acquérait. On peut toutefois contester ces pratiques aujourd'hui puisque le contexte



Paire de mocassins fabriqués par des femmes wendat à la fin du XVIII^e siècle. Ils sont décorés par la technique typiquement wendat de la broderie en poil d'original teint et ont fort probablement été conçus pour la vente. Cette paire est conservée au Bata Shoe Museum de Toronto. (Photo : Marilou Pagé, 2021).

d'acquisition de ces objets était extrêmement défavorable aux Autochtones. C'est le moment de l'application active de la *Loi sur les Indiens* [loi instaurée par le Parlement canadien en 1876, afin de définir le pouvoir du gouvernement fédéral sur les Premières Nations au Canada. Cette loi est toujours en vigueur aujourd'hui, mais a subi plusieurs amendements depuis sa création]. Les communautés sont alors contrôlées par la police montée, les missionnaires et les politiques fédérales. Elles sont dépossédées de leurs territoires et appauvries. Cela génère des pressions énormes et dans certains cas, les individus se départissent des objets pour gagner un peu d'argent. Les riches collectionneurs comme McCord ont profité de ce contexte social et économique difficile afin de faire leurs acquisitions.

Marilou : Comment voyez-vous votre rôle en tant que conservateur autochtone ?

Jonathan : Un jour, quelqu'un m'a dit que j'effectuais un travail de facilitateur. Je ne me serais pas désigné ainsi, mais je trouve cela intéressant. Je pense que c'est l'approche que je veux adopter : je ne veux pas interpréter pour les autres cultures, cela ne m'appartient pas. Je viens de Wendake, de la nation huronne-wendat et je vais être très à l'aise pour documenter et interpréter la culture wendat, mais je ne peux pas prétendre être un spécialiste des Haïdas, des Cris des Plaines, etc. Mon rôle de facilitateur consiste à rendre accessible ce patrimoine matériel aux

différentes communautés autochtones, leur permettre d'étudier, ou de venir voir ces objets, leur permettre d'entrer en contact avec des éléments de leur culture, et ainsi faire parler ces objets. C'est cela que je veux faire finalement. Un autre rôle que je trouve important en tant qu'historien et en tant que Huron-Wendat (une nation qui est étudiée sous toutes ses coutures depuis 400 ans!), c'est celui d'historien public. C'est ma responsabilité de synthétiser les savoirs et de les rendre plus digestes pour le grand public. Je pense que je peux en quelque sorte injecter une perspective autochtone dans le récit historique. Je désire promouvoir l'agentivité autochtone, pour qu'elle ne soit pas seulement accessoire aux grands récits nationaux. Je veux montrer la part autochtone de cette histoire.

Marilou : Que pensez-vous de la classification des objets autochtones dans les musées dits « ethnographiques » ou même archéologiques ?

Jonathan : [rises] Premièrement, je dois dire que je n'aime pas les catégories. Je n'aime pas non plus qu'on me place dans ces catégories. Classifier des objets dans des catégories est donc pour moi un exercice délicat. Inévitablement, les éléments des collections ont été placés dans des catégories héritées de l'époque, c'est-à-dire des catégories exogènes, étrangères aux cultures d'où proviennent les objets. Cela peut créer toutes sortes d'incongruités. Par exemple, le musée de la Banque du Canada à Ottawa possède une superbe collection de wampums! On a longtemps pensé que ces objets diplomatiques étaient de la monnaie, la *monnaie des Sauvages*, expression dont je me suis servi pour le titre de mon mémoire de maîtrise. Je pense que cette dérive dans l'interprétation vient entre autres du fait que les numismates ont commencé à collectionner ces objets tout juste avant les anthropologues. Ils avaient en partie raison de le faire puisque les perles de wampum étaient utilisées comme monnaie dans les colonies anglaises et hollandaises au XVII^e siècle. Cependant, une fois que les perles sont tissées en colliers de wampum, elles ne sont plus de la monnaie. Ce qui m'embête aussi par rapport aux catégories, c'est le choix des mots. Par exemple, je n'utilise plus le mot « artéfact », qui a pour moi une connotation péjorative; je préfère parler d'objets tout simplement. Les anglophones quant à eux vont parler de *belongings*. Je trouve que ce mot rapproche l'objet de la culture vivante.

Marilou : Que pensez-vous du rapatriement des objets des musées vers les communautés autochtones?

Jonathan : C'est un sujet crucial, potentiellement litigieux, mais tout à fait inévitable. C'est d'actualité au niveau international et cela ne concerne pas seulement les communautés autochtones. Au Musée McCord, nous n'avons pas encore reçu de demandes officielles de rapatriement, mais soyons lucides, cela arrivera. J'ai l'impression que nos institutions sont ouvertes à ce sujet.

De façon générale je suis « pour » le rapatriement, mais pour certains objets. Par exemple, au Musée McCord, nous possédons des ossements humains. Ce n'est pas comme un panier de foin d'odeur : on est ailleurs. Ils devraient être traités avec le respect qu'ils méritent. C'est d'ailleurs ce que l'on entend faire et je travaille là-dessus en ce moment. En revanche, lorsque l'on parle de restes humains qui datent du XVI^e siècle ce n'est pas facile de savoir à qui ils appartiennent. Donner les ossements à la mauvaise nation, ce serait de vouloir réparer une erreur en en commettant une autre.

De plus, plusieurs objets autochtones dans les collections étaient à l'origine la propriété collective d'un groupe. Ces objets, pour diverses raisons, se sont retrouvés entre les mains d'individus. Dans les circonstances dont nous avons parlé plus tôt, où les communautés autochtones à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle vivent de grandes difficultés, ces individus ont, dans certains cas, décidé de vendre ces objets pour leur bénéfice personnel. Ces personnes n'avaient pas nécessairement l'autorisation de les vendre. Donc, si des représentant-es d'une nation approchent le musée en disant qu'une personne de leur nation a vendu un objet sans la permission du groupe, le musée doit se questionner sérieusement sur la légitimité de l'acquisition originale.

Cela étant dit, je me suis fait sévèrement insulter sur les réseaux sociaux parce que je ne suis pas d'avis que *tous* les objets autochtones des musées doivent être rapatriés. En effet, selon mes recherches, beaucoup de ces objets ont été vendus, de bonne foi par des Autochtones, en toute légitimité. Les Autochtones ont toujours été connectés à leur époque et sont ainsi en mesure de flairer une bonne affaire. Des milliers d'objets utilitaires ou décoratifs (que l'on appelle parfois en anglais *tourist art*) ont par exemple été vendus sur le



Lithographie d'après un tableau d'Edward Chatfield, 1825, représentant le grand chef wendat Nicolas Vincent Tsawenhohi lors de son passage à Londres. Il présente le wampum jadis échangé avec le roi George III lors de la Conquête, afin de faire valoir les revendications des Wendats auprès de la Couronne. Cette estampe et le wampum qui y est représenté sont tous deux conservés au musée McCord à Montréal. (Image gracieuseté du musée McCord).

marché. Dans ce contexte-là, je ne vois pas pourquoi ces objets devraient être rapatriés, s'ils ont été vendus de bon gré. Nous, à Wendake, nous avons dû produire plus de la moitié de toutes les raquettes à neige vendues dans le monde; on ne veut pas toutes les récupérer!

Il y a aussi les objets qui étaient des cadeaux diplomatiques. Je suis allé à Chartres récemment, où se trouvent deux wampums du XVII^e siècle, un abénakis et un wendat. Est-ce que l'on devrait les rapatrier? Selon moi, on ne peut pas reprendre ce que l'on a donné pour créer une relation. Pour certaines personnes autochtones par contre, il faudrait absolument tout rapatrier.

Marilou : Les colliers de wampum étant des objets puissants qui représentent parfois des ententes ou des alliances politiques. Quelle est, selon vous, leur place aujourd'hui?

Jonathan : Grande question! Lorsque je fais des conférences ou des présentations, c'est une question qui revient souvent. Les gens se demandent si c'est *correct* pour des artistes de se les réapproprier ou d'en inventer de nouveaux. En fait, ma réponse est oui, parce que ça nous [les Autochtones] appartient. D'une autre façon, si des nations comme les Wendats ou les Abénakis par exemple voulaient sceller une entente en utilisant le wampum, pourquoi pas! Ce serait vraiment beau. C'est à nous [les Autochtones] de concrétiser et de faire revivre ces traditions.

Une chercheuse, Jacinthe Ledoux, a relevé plus de 40 wampums qui ont été utilisés à la cour afin de soutenir des revendications autochtones. Ces objets très anciens peuvent renvoyer à des ententes faites il y a 300 ans. Je trouve que ce sont des gestes puissants. Bien que l'époque des échanges de wampums soit le XVII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle, ils sont tout de même demeurés pertinents jusqu'au présent. Un bel exemple est le voyage du grand chef wendat Nicolas Vincent Tsawenhohi en Angleterre. Il a apporté le wampum, non pas pour l'échanger, mais pour remémorer à la Couronne l'entente conclue avec George III à la suite de la Conquête britannique, pour faire valoir les droits des Wendats.

Marilou : Est-ce que vous pensez que c'est approprié de garder des wampums dans les musées, qui sont en général des institutions coloniales?

Jonathan : Oui et non. Au McCord, nous avons la plus grande collection publique de wampums au

Canada. Dans la collection du McCord, deux des colliers de wampum ont une origine bien connue et documentée. Un vient de Wendake et l'autre de Kanesatake. Wendake a son propre musée maintenant; pourquoi ils ne font pas une demande de restitution? Je ne sais pas. Mais en tant que Wendat et employé du musée, je ne peux pas faire cette demande. Je serais en conflit d'intérêts. Ce serait à la nation ou au musée huron-wendat d'en faire la demande. Certaines communautés semblent satisfaites de savoir que leurs objets sont en sécurité au musée, qu'elles y ont accès et de plus, qu'elles peuvent en contrôler l'accès. Ainsi, le *Two Dog Wampum* [wampum de Kanesatake conservé au McCord], ne sera jamais prêté par le musée sans l'autorisation de Kanesatake. Pour autant, je ne suis pas en train de dire que les communautés ne peuvent pas s'occuper de leurs objets. Une autre raison pour laquelle les wampums sont encore dans les musées, c'est que nous ne savons pas toujours d'où ils viennent. On ne peut pas les restituer si l'on ignore leur provenance. En attendant de mieux les connaître, nous les gardons au musée où ils demeurent accessibles aux communautés et aux chercheur-ses. Justement, ils feront partie d'une exposition au McCord l'année prochaine.

Marilou Pagé est candidate à la maîtrise en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal après avoir terminé ses études de premier cycle en histoire de l'art avec une concentration en études autochtones. Elle se spécialise dans les arts autochtones du Québec avant le XX^e siècle et s'intéresse aussi aux stéréotypes des représentations d'Autochtones dans l'histoire de l'art occidentale.




**LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE
DE QUÉBEC**




Fonds HG-A, Le Monastère des Augustines

DEVENEZ MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC ET PROFITEZ DE PLUSIEURS AVANTAGES :

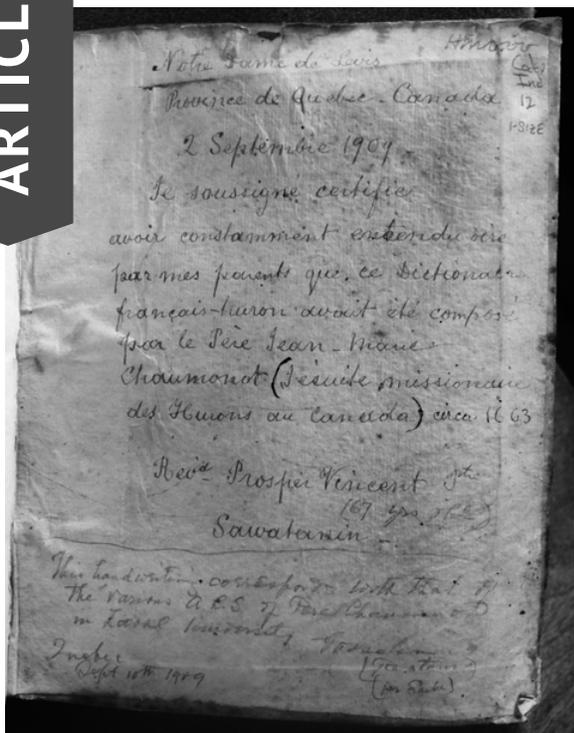
- des publications de grande qualité dont la revue *Québecensia* et notre calendrier annuel *Vues anciennes de Québec*;
- un abonnement optionnel à la revue *Cap-aux-Diamants* (option Privilège);
- l'accès gratuit à des conférences régulières spécialement conçues pour les passionnés d'histoire;
- diverses activités sur l'histoire de la ville de Québec.

De plus, profitez librement de notre centre de documentation et côtoyez des spécialistes de l'histoire de Québec.

COMMUNIQUEZ AVEC NOUS OU VISITEZ NOTRE SITE INTERNET

6, rue de la Vieille-Université, local 158
Québec (Québec) G1R 5X8
Téléphone : 418 694-1020 poste 1256

✉ info@societehistoriquedequebec.qc.ca
🌐 societehistoriquedequebec.qc.ca
📱 /Societe-historique-de-Québec



Note de Prosper Vincent Sawatanin confirmant que le père Pierre Chaumonot, jésuite, est l'auteur du manuscrit selon la tradition familiale. (John Carter Brown Library, Providence, Codex Ind 12).

DÉLITS EN SÉRIE COMMENT DES VOLEURS ONT NOURRI LA PASSION DES COLLECTIONNEURS

par Fannie Dionne

« Mon Dieu bénissez ce projet », écrivit le prêtre wendat Prosper Vincent Sawatanin dans son journal intime le 2 septembre 1909.

Il venait tout juste de prêter au Dr Miller, « archivist de New York » rencontré la veille, un dictionnaire manuscrit français-wendat rédigé par des jésuites au tournant du XVIII^e siècle afin que l'Américain puisse en faire une copie au dactylographe. Miller a donné à Vincent 50 \$ en gage pour cet emprunt.

Le prêtre portait un grand intérêt à la culture et la langue de sa nation : il était l'un des derniers locuteurs du wendat et allait d'ailleurs deux ans plus tard enregistrer sur rouleaux de cire des chants « hurons » pour l'ethnologue Marius Barbeau.

Miller semblait vouloir, en recopiant le contenu du dictionnaire manuscrit, préserver les mots wendat pour la postérité, d'où, probablement, le bon mot de Vincent dans son journal.

Les deux hommes se sont revus après cette rencontre, et plus tôt que prévu. « Le Dr Miller ne s'en tient pas à son contrat [la copie d'un seul manuscrit] », souligne d'ailleurs le prêtre dans son journal. En effet, Miller est revenu voir Vincent dès le 3 septembre, souhaitant emprunter deux autres livres et, quelques jours plus tard, des « portraits en peinture des 4 chefs qui sont allés en Angleterre » — probablement un portrait de Nicolas Vincent Tsa8enhohi, André Romain Tsohahissen, Stanislas Koska Aharathanha et Michel Tsiewei Téhatshendahé, qui ont rencontré George IV en 1825. L'archiviste américain demanda aussi des wampums et des médailles à Hermé-négilde, neveu de Prosper Vincent.

Le prêtre avait raison de souligner, quoique brièvement, les incessantes demandes de l'Américain : Samuel Millington Miller étant un homme sans scrupules plus intéressé par l'argent que la préservation de la culture autochtone, il n'allait



Abbé Prosper Vincent: prêtre wendat (1842-1915).
 © CMC/MCC, J-4097, Marius Barbeau fonds, circa 1900.
<https://www.historymuseum.ca/cmcc/exhibitions/tresors/barbeau/mb0654be.html>

jamais rendre le dictionnaire prêté par Vincent, préférant le revendre pour en tirer un bon prix. Le contexte de l'époque inspira et favorisa sans doute son entreprise. Utilisons donc le cas de Miller, et d'autres, afin de mieux comprendre la frénésie de collection, au tournant au XX^e siècle, pour des documents et des objets du patrimoine autochtones ou concernant la Nouvelle-France.

PATRIMOINE À VENDRE

À cette époque, Samuel Miller n'était pas le seul à cogner à la porte de personnes autochtones pour en tirer quelque objet. « Pour malheur les Hurons de Lorette ont vendu presque tous les objets précieux qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres [...] S'il m'est possible de vous trouver quelques souvenirs authentiques je me ferai un plaisir de vous les envoyer à votre adresse à Montréal », écrit en octobre 1909 Prosper Vincent à David Ross McCord. Ce dernier était en correspondance avec plusieurs personnes pour obtenir, en don ou contre paiement, des objets à exposer dans son nouveau musée de Montréal.

Au XIX^e siècle, plusieurs individus et institutions commencèrent en effet à s'intéresser au patrimoine

autochtone pour sa qualité « exotique » d'abord, puis pour des fins d'études et pour préserver les traces de cultures que l'on pensait alors vouées à disparaître. Les manuscrits écrits par des missionnaires en langue autochtone n'échappèrent pas à cet intérêt. Collectionnés entre autres par le Collège Sainte-Marie (fondé par les jésuites à Montréal), par le Séminaire de Québec/Université Laval ou encore par de riches collectionneurs, ces documents étaient mis en lumière pour un cercle restreint lors de certaines occasions.

Par exemple, plusieurs « manuscrits et des imprimés en langues sauvages, ainsi que des reliques indiennes » ont été exposés au XV^e Congrès international des américanistes en septembre 1906 à Québec. Parmi ces manuscrits, un *Dictionnaire huron* vendu quelques années auparavant par le notaire wendat Paul Picard Tsawenhohi — cousin de Prosper Vincent — au notaire et collectionneur de Québec Cyrille Tessier ainsi qu'un *Dictionnaire français-huron* donné par le même Picard en 1896 à l'Université Laval pour payer les frais de scolarité de son fils.

Notons que ni Vincent ni Picard ne souhaitaient se départir de leur patrimoine. Par exemple, le premier refusa de donner « une médaille venant du Grand chef Nicolas Vincent Tsawenhohi » à McCord. Picard quant à lui refusa net de vendre ses manuscrits en wendat à différents collectionneurs avant de devoir s'en départir, en dernier recours semble-t-il, à cause d'une situation financière difficile.

UN EXEMPLE : LE DICTIONNAIRE DE PROSPER VINCENT

C'est donc dans ce contexte particulier que Samuel Miller a flairé la bonne affaire au Québec. Il faut dire qu'il jouissait sûrement d'une mauvaise réputation sur la côte est américaine depuis qu'il avait tenté de vendre en 1905 en Caroline du Nord une copie contrefaite de la *Mecklenburg Declaration of Independence*. Ce document aurait été publié dans un journal en mai 1775, lorsque les résidents du comté de Mecklenburg se sont déclarés « peuple libre et indépendant », mais aucune copie originale n'a été sauvegardée. Si avérée, cette déclaration aurait précédé de plus d'un an la Déclaration d'indépendance des États-Unis. La véracité de la *Mecklenburg Declaration of Independence* a soulevé des débats au XIX^e siècle. Pour en

revenir au journal « retrouvé » par Miller, des experts ont découvert la supercherie après analyse du document et ils ont publié leurs résultats. C'est probablement la raison pour laquelle Miller s'est déplacé plus au nord pour continuer ses affaires.



M. le notaire Victor Morin. (Photo : J.-A. Dumas. BANQ, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2073542>).

Que l'Américain ait eu en tête de revendre le livre dès son « prêt » auprès de Vincent ne fait pas de doute. En effet, le 10 septembre 1909, à peine huit jours après avoir obtenu le dictionnaire, Miller fit authentifier l'auteur présumé du manuscrit (le père jésuite Pierre Chaumonot) à l'Université Laval, où étaient conservés d'autres documents en langues autochtones. Quelques mois plus tard, en février et avril 1910, on retrouve Miller et le dictionnaire de l'autre côté de l'Atlantique, à une vente aux enchères par Puttick & Simpson à Londres. Si Miller avait espéré que le voyage et les frais encourus en vaudraient la peine, il fut gravement déçu. En effet, les enchères ne montèrent pas beaucoup et il racheta son propre document – pour 190 puis seulement 60 livres sterling. En effet, il semble y avoir eu assez peu d'intérêt en Europe plus généralement pour des documents en langues autochtones.

Miller préféra alors revenir au Canada où l'intérêt pour ce type de document était plus grand. Profitant peut-être de la mort de Prosper Vincent en 1915, le seul ayant connaissance des termes de l'« emprunt » accordé à l'Américain, ce dernier

vendit le dictionnaire au notaire montréalais Victor Morin. Ancien président de la Société historique de Montréal et de la Société Saint-Jean-Baptiste, chercheur en histoire du Canada, Victor Morin possédait une bibliothèque de plus de dix mille volumes qui contenait (en plus de documents en langue autochtone) plusieurs livres sur l'histoire de la colonie, les jésuites, les gouverneurs, l'Acadie ainsi que des ouvrages anciens de Samuel de Champlain ou de Marc Lescarbot.

Miller lui raconta qu'il avait acheté le document à Lorette. Pour preuve d'authenticité (afin probablement de ne pas répéter l'erreur de la *Mecklenburg Declaration of Independence*) l'Américain pouvait présenter une note d'authentification signée par Prosper Vincent sur le troisième plat du dictionnaire. Morin fut un peu surpris que les Wendat aient vendu des objets à un Américain inconnu, mais ne s'en formalisa pas outre mesure. Selon le catalogue de la bibliothèque du notaire, le dictionnaire français-wendat valait 6 000 \$, probablement la somme qu'il a payée à Miller.

Morin, pour sa part, conserva son « glossaire français huron » quelques années avant de le vendre en 1931 aux enchères à New York, avec une partie de la bibliothèque, afin de faire face à la crise économique. C'est la John Carter Brown Library (au Rhode Island) qui s'en porta acquéreuse par un intermédiaire. Son bibliothécaire entreprit alors des recherches pour confirmer l'auteur du dictionnaire et comprendre un peu mieux comment Morin était entré en sa possession, mais jamais on ne soupçonna quoi que ce soit à propos de Miller. Ce dernier a donc bien réussi son larcin, qui lui a rapporté bien plus que les 50 \$ mis en gage auprès de Vincent.

FRAUDES ET VOLS EN SÉRIE

Ce vol d'un objet du patrimoine autochtone n'est pas unique. En Ontario, vers 1850, le juge James V. Campbell a acheté à un Autochtone (probablement Wyandot) une grammaire en wendat-wyandot rédigée par le père jésuite Pierre Potier un siècle plus tôt. Le juge a écrit à un ami, Richard Elliott, que cette grammaire valait son poids en or, soulignant encore une fois la valeur de ces manuscrits. Avant sa mort en 1890, Campbell aurait prêté son manuscrit à un copiste canadien, qui ne lui a jamais rendu. Selon Elliott, ce copiste serait un certain M. Prudhomme, de Sandwich, en Ontario. Ce dernier ne se cacha pas d'avoir la grammaire en

sa possession : il la prêta en effet à l'ethnologue américain James Pilling pour une entrée de sa *Bibliography of the Iroquoian languages* (1888). À la mort de Prudhomme, la grammaire n'a pas été retrouvée, et on ne sait comment elle a fini par intégrer les archives des jésuites à Montréal.

Les colliers de wampum étaient d'autres items autochtones prisés des collectionneurs. L'anthropologue Margaret M. Bruchac s'est par exemple plongée dans l'histoire d'un collier de wampum mis aux enchères par Sotheby's en 2009. Ce collier avait originellement été donné par les Cinq Nations Haudenosaunee à Kanasatake à la fin du XVII^e siècle. Depuis cette époque, un chef et gardien des wampums en avait toujours pris soin jusqu'à la mort de l'un d'entre eux en 1910. En attendant le choix d'un nouveau chef, les wampums ont été confiés à un proche... qui les a plutôt vendus à un antiquaire. Ce dernier les a à son tour vendus à l'anthropologue américain Frank Speck, qui les a reflés à son ami Edward Sapir du Victoria Museum. Alors que les wampums perdus étaient recherchés, les deux amis firent tout pour entraver leur rapatriement. Il faut dire que depuis la fin des années 1800, les musées et antiquaires avaient commencé à collectionner des colliers de wampums haudenosaunee, entraînant la disparition suspecte de plusieurs d'entre eux.

INTÉRÊT CANADIEN

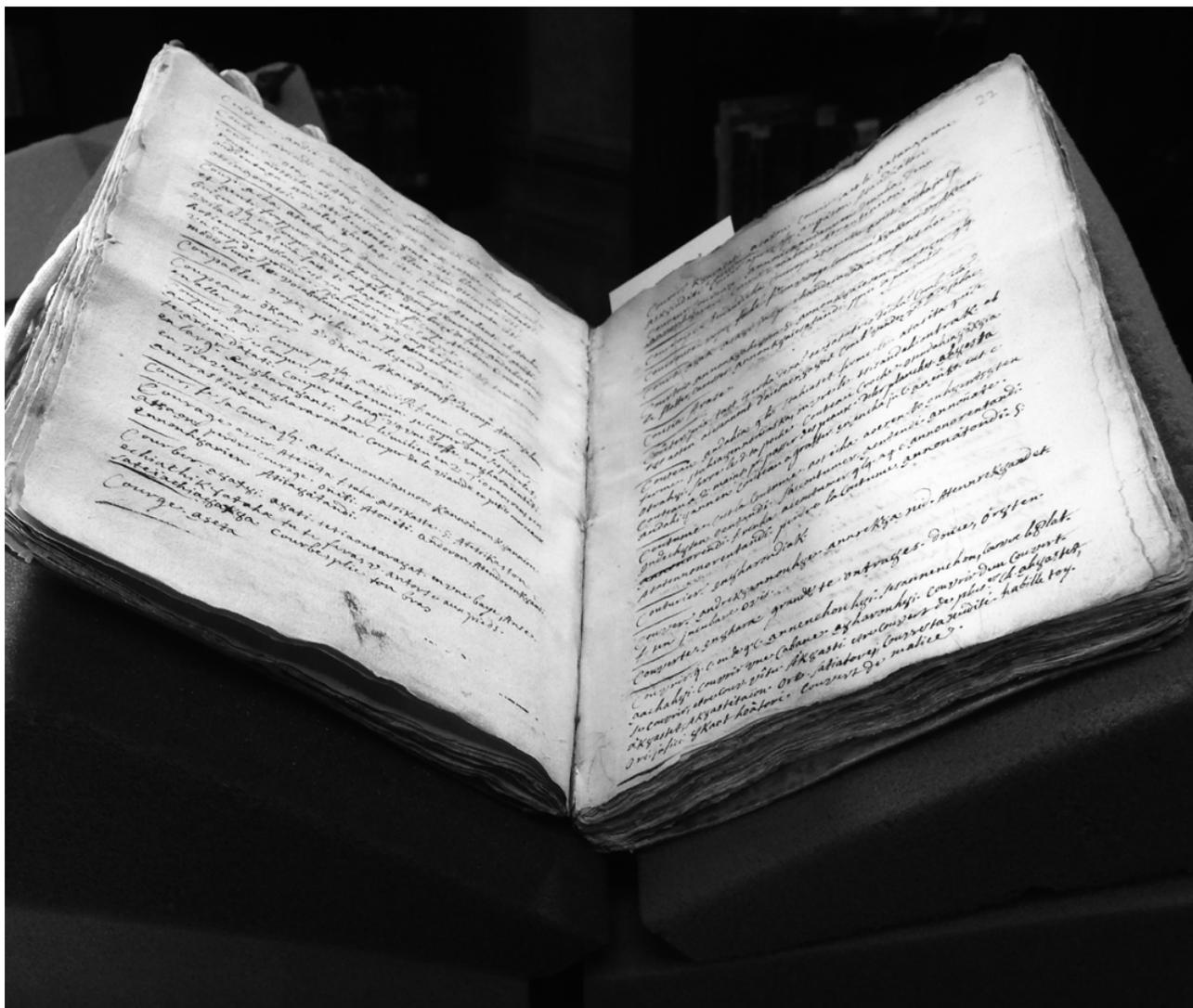
Cet intérêt pour le patrimoine autochtone aux XIX^e et XX^e siècles s'inscrivait plus largement dans l'attention des collectionneurs et bibliophiles — comme Victor Morin, Hospice-Anthelme Verreau, l'abbé Louis-Édouard Bois — pour l'histoire de la Nouvelle-France et du Canada. Là encore, répondant à cet intérêt, certaines personnes n'ont pas hésité à se procurer des documents intéressants de manière plus ou moins légale pour faire du profit. Dans une série d'articles, publiée dans *Le Devoir*, le journaliste Sylvain Lumbroso a ainsi mis en lumière le cas du parisien Léo Leymarie.



Étiquette ex-libris du notaire Victor Morin indiquant également le numéro du document que l'on peut retrouver dans son catalogue de bibliothèque. On retrouve à la mine des indications sur la vente aux enchères à Londres. L'étiquette de la John Carter Brown Library a été arrachée en bas. (John Carter Brown Library, Providence, Codex Ind 12).

En marge de ses recherches sur les insectes puis sur la Nouvelle-France, il commença à voler des documents d'archives. Se rendant chez des notaires français à des fins de consultation, il en profita pour subtiliser quelques documents, comme une procuration que Jeanne Mance, cofondatrice de Montréal, avait envoyée à sa sœur Marguerite pour présider à la destinée de ses biens français. Une fois en possession des précieux documents, Leymarie trouvait des collectionneurs intéressés par ces rares items. Le Français eut toutefois moins de chance que Miller : il fut accusé et condamné en 1932 à quatre mois de prison pour vol de documents.

Le contexte des XIX^e et XX^e siècles a contribué à la dispersion des objets du patrimoine autochtone, en plus d'être un terrain fertile pour la circulation de documents sur l'histoire du Canada. Il est souvent difficile de retracer leur provenance, même si les transactions étaient légales. Les voleurs pouvaient recourir à divers stratagèmes pour se procurer de quoi satisfaire les collectionneurs,



Dictionnaire français-huron (c. 1697). (John Carter Brown Library, Providence, Codex Ind 12).

qui, comme Morin, pouvaient se faire mentir sur la provenance réelle de leurs achats. Néanmoins, comme le montre par exemple l'entrevue de Marilou Pagé avec Jonathan Lainey, des procédures de rapatriement sont aujourd'hui possibles dans certains cas.

Fannie Dionne détient un doctorat en histoire de l'Université McGill, réalise des contrats en histoire pour plusieurs institutions et va commencer un stage postdoctoral à l'Université du Québec à Montréal. Elle se spécialise dans l'étude des manuscrits missionnaires en langues autochtones.

En savoir plus :

Caroline Montpetit. « Enquête sur un dictionnaire huron-wendat et français volé », *Le Devoir*, 11 août 2021, <https://www.ledevoir.com/culture/624114/rendez-vous-d-histoire-de-quebec-enquete-sur-un-dictionnaire-huron-wendat-et-francais-vole>.

Sylvain Lumbroso. « Un voleur ou un héros? », *Le Devoir*, 28 août 2018, <https://www.ledevoir.com/societe/535259/leo-leymarie>.

Jonathan Lainey. *La « monnaie des sauvages » : les colliers de wampum d'hier à aujourd'hui*. Sillery, Septentrion, 2004.

Margaret M. Bruchac. "Broken Chains of Custody: Possessing, Dispossessing, and Repossessing Lost Wampum", *Proceedings of the American Philosophical Society*, 62, 1, p. 56–105.



Bernard Amtmann est né en Autriche en 1907. Issu d'une famille juive, il doit fuir les Nazis qui annexent son pays. Il part précipitamment le 13 mars 1938. Sur cette photo datée du 15, 200 000 personnes acclament Adolphe Hitler à Vienne.

LES COMBATS DU LIBRAIRE BERNARD AMTMANN

par Philippe Rioux

Issu d'une famille juive habitant Vienne, Bernard Amtmann (1907-1979) arrive au livre rare canadien au bout d'un périple rocambolesque.

À douze ans, il fait un premier séjour en France, dans un pensionnat, en raison des difficultés financières que sa famille connaît après la Première Guerre mondiale. De retour en Autriche, il interrompt ses études secondaires et enchaîne les petits emplois en étant tour à tour messenger, apprenti dans une banque et employé dans une imprimerie. S'il ne termine pas sa scolarité, Amtmann acquiert par ces expériences de jeunesse une formation qui lui sera fort utile. Son aisance avec les chiffres, sa maîtrise du français et sa connaissance technique des imprimés constitueront d'importants atouts pour le futur libraire.

Amtmann s'occupe avec sa sœur Hansi d'une boutique de matériel photographique lorsque l'armée allemande arrive en Autriche le 12 mars 1938. Pressentant la menace qui pèse sur lui, il s'enfuit en France dès le lendemain. Sans papiers, il s'engage dans l'armée française pour éviter la déportation, à l'âge de 31 ans.

DES ARMES AUX LIVRES

Lorsque les forces nazies s'emparent de la France, en mai 1940, Amtmann se réfugie à Montauban, ville qui n'est pas occupée. Il s'engage dans la Résistance tout en étant serveur dans un hôtel fréquenté par des officiers allemands. Il agit à titre d'interprète auprès d'eux et glane au passage des renseignements militaires qui lui permettent de planifier des missions de sabotage. Ses exploits lui valent le grade de lieutenant de la Résistance, puis, après la Libération, celui de sergent.

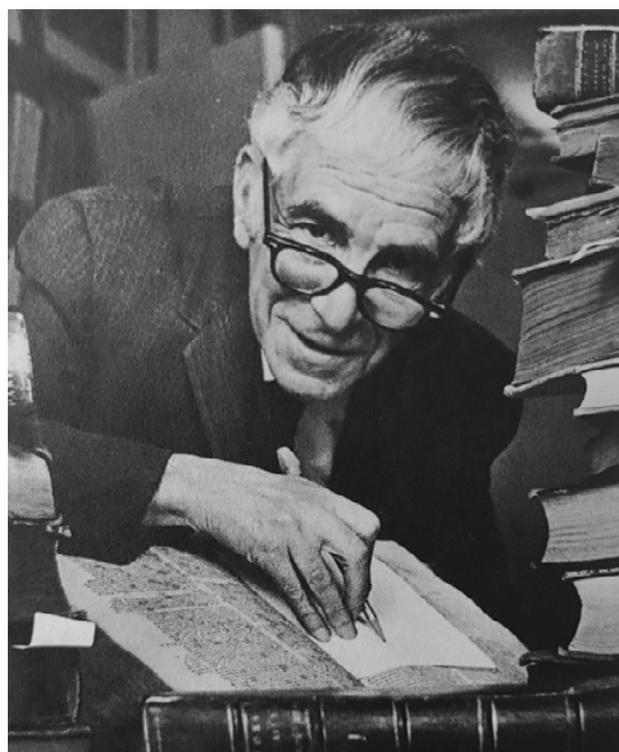
Son parcours dans l'immédiate après-guerre n'est pas bien documenté, mais on sait qu'il collectionne et vend des livres rares à petite échelle. Il s'agit sans doute, pour lors, d'un passe-temps auquel s'adonne Amtmann durant ses temps libres.

Son frère William, établi à Ottawa depuis 1940, le convainc de le rejoindre au Canada en 1947. Ils fondent ensemble une librairie et publient leur premier catalogue en 1948. William se dévouera finalement à sa première passion en devenant responsable de la musique instrumentale pour la Commission des écoles publiques d'Ottawa tandis que Bernard ira rejoindre sa sœur à Montréal, en 1950. Arrivé dans la métropole québécoise, il y retrouve quelque chose du vieux continent : un aspect cosmopolite qui s'accorde bien, d'ailleurs, avec son intérêt pour le livre ancien de langue française, qu'il a développé durant ses séjours en France. Il ouvre donc la librairie Amtmann, sur l'avenue Greene, en mai 1951, sans se douter à ce moment qu'il marquera l'histoire de la bibliographie, de la collection et de la librairie au Canada.

UN ENTREPRENEUR AU SERVICE DES CANADIENS

L'intérêt d'Amtmann pour le patrimoine canadien est insatiable. Autodidacte, il passe son temps libre à éplucher les ouvrages historiques et bibliographiques pour mieux connaître les moments marquants qui ont façonné son nouveau pays. Cela se reflète automatiquement sur l'inventaire

qu'il met en vente, qui sera toujours majoritairement composé de Canadianas. C'est qu'Amtmann poursuit une mission des plus romantiques : raviver la curiosité et l'engouement du peuple canadien pour son histoire, dont les imprimés anciens seraient parmi les plus précieux témoins. Aussi, fait-il le commerce de documents de nature variée, tous susceptibles, à ses yeux, de contribuer à la mémoire collective. Aux livres, qui bénéficient d'une place privilégiée dans son catalogue, se joignent de la correspondance ainsi que des dépliants, des feuilles volantes et autres ephemera. Signe de la réputation enviable qu'il se bâtit, il compte parmi ses clients réguliers des collectionneurs renommés comme William Maxwell Aitken lord Beaverbrook, philanthrope et chancelier de l'Université du Nouveau-Brunswick de 1947 à 1964, et Lawrence Lande, bibliophile et bibliographe dont l'importante collection se retrouve désormais à l'Université McGill.



Photographie de Bernard Amtmann. Reproduction tirée de John Mappin et John Archer. *Bernard Amtmann, 1907 - 1979. A Personal Memoir*, Toronto, The Amtmann Circle, 1987, 73 p.

Très tôt, Amtmann conçoit que l'activité à laquelle il s'adonne appelle des stratégies commerciales particulières. S'il est indéniablement un homme de lettres et de culture, il se définit également comme un entrepreneur. À ce titre, il fait preuve d'audace et saisit la moindre opportunité qui se présente à lui. Dès 1960, il diversifie ses activités

en fondant la filiale Laurie Hill Limited dédiée aux livres publiés hors Canada et aux premières éditions récentes. Administrée par Laurie Lerew, cette entreprise mettra en valeur, jusqu'à sa fermeture en 1975, les travaux d'écrivains canadiens-anglais contemporains tels Alden Nowlan et Mordecai Richler, tentant même à plusieurs occasions d'obtenir leurs manuscrits pour les mettre en vente.



Sceau de Bernard Amtmann. Reproduction en couverture de John Mappin et John Archer. *Bernard Amtmann, 1907-1979. A Personal Memoir*, Toronto, The Amtmann Circle, 1987, 73 p.

La scène sur laquelle Amtmann s'illustre avec le plus de retentissement demeure toutefois celle des encans de livres. En 1966, la Literary and Historical Society of Québec interpelle Amtmann parce qu'elle souhaite vendre ses collections pour compenser des difficultés financières. Le libraire choisit de les mettre aux enchères afin d'écouler le lot rapidement tout en en tirant le meilleur profit. Le succès de l'événement ne semble pas laisser Amtmann indifférent. L'année suivante, il met sur pied la compagnie Montreal Book Auctions, qui tiendra six encans de livres, d'avril 1967 à novembre 1968. Un partenariat avec la prestigieuse maison britannique Christie's, qui doit faciliter le retour au pays d'ouvrages canadiens expatriés, permettra à Amtmann d'organiser une vingtaine d'événements supplémentaires d'avril 1969 à septembre 1970.

Il faut dire que les encans, tout énergivores qu'ils soient, car ils nécessitent la confection et la diffusion de catalogues constamment mis à jour, présentent de nombreux avantages pour la firme montréalaise. La surenchère, évidemment, permet de vendre des documents à des prix qui auraient fait reculer la clientèle traditionnelle de la librairie Amtmann. Plus encore, elle force les décideurs publics à constater la valeur culturelle et financière des imprimés qu'ils avaient négligés. Fin renard, Amtmann constate en effet que, devant l'intérêt des collectionneurs étrangers, les institutions locales délient un peu plus facilement les cordons de leurs bourses. Ils n'ont d'autres choix s'ils veulent freiner la dispersion du patrimoine national. Des bibliothécaires et des archivistes qui se sentent ainsi coincés par le libraire ne manqueront pas de lui reprocher cette pratique qu'ils jugent déloyale.

UN POLÉMISTE REDOUTABLE

Ne reculant devant aucun combat, Amtmann s'engage dans de nombreuses querelles publiques à propos du traitement réservé à la culture imprimée. Il accuse régulièrement les archivistes de laisser filer des documents historiques importants hors du pays. Refusant d'entendre les arguments de l'archiviste du Dominion, Wilfred L. Smith., Amtmann signe le 3 février 1973 « Une lettre ouverte aux archivistes canadiens », afin de dénoncer leur incapacité à apprécier la valeur des manuscrits historiques. En fait, le libraire ne supporte pas que les archivistes considèrent les objets rares comme leur revenant de droit, en dépit des règles du marché. Il estime pour sa part que le travail érudit qu'il accomplit et l'extrême rareté des documents anciens justifient amplement les sommes exigées. C'est ce point de vue intéressé qui le pousse d'ailleurs à s'opposer, en juillet 1975, à la création de la *Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels*, laquelle vise à contrôler l'exportation des documents culturels de haute valeur. Malgré ses cris, la loi est adoptée en 1977.

Outre les considérations commerciales qui teintent évidemment le propos du libraire, ce qui le désole surtout, c'est l'incapacité des institutions canadiennes à s'emparer de leur patrimoine culturel. Pessimiste, il attribue leur inaction à de l'indifférence, voire à une véritable « conspiration contre l'identité canadienne ».



Lawrence Lande (1906-1998) a été un grand collectionneur montréalais. C'était un client régulier de Bernard Amtmann. On le voit ici à New York en train de présenter un de ses livres.

En définitive, Amtmann envisage l'écosystème-livre de manière très segmentée. Il voit les rôles de l'archiviste, de l'historien et du libraire comme étant séparés nettement : le premier est le « gardien » des documents, le second en détermine la valeur historique et intellectuelle, le troisième en fixe le prix. Chacun doit bien se garder d'outrepasser les frontières qui délimitent son territoire. Évidemment, la situation est en réalité beaucoup moins schématique. Toujours est-il que le libraire, exaspéré par la bureaucratie qui ralentit ou empêche les institutions fédérales et provinciales d'investir massivement dans leur patrimoine imprimé, se fait polémiste pour secouer des structures qu'il considère comme apathiques. Les réactions vives que ses positions campées suscitent justifieront sa démarche en attirant l'attention de la presse, du public, des spécialistes du livre, des collectionneurs locaux et des instances gouvernementales sur des documents qui, autrement, seraient passés aux mains d'acheteurs étrangers en toute discrétion.

LE LEGS DE BERNARD AMTMANN

Les prises de position endurcies d'Amtmann tout au long de la décennie 1970 sont peut-être une réaction aux difficultés professionnelles qu'il rencontre. Le partenariat avec Christie's ayant pris fin en 1970, le libraire doit mener seul les activités de la société Montreal Book Auctions. Endetté, il n'a d'autres choix que de se consacrer pleinement aux enchères, volet le plus rentable de son entreprise. Ses librairies en souffrent : Laurie Hill Ltd ferme ses portes en 1975, tandis que la librairie Bernard Amtmann peine à renouveler son stock, les livres les plus attirants étant mis aux enchères pour maximiser les profits.

C'est en partie pour renflouer ses coffres que le libraire cède ses archives administratives à l'Université de Montréal (1972-1973) et ses documents bibliographiques à la Bibliothèque nationale du Canada (1976). Il vend par ailleurs sa propriété, située à Westmount. Drastiques, ces actions s'avèrent efficaces et permettent à Amtmann de régler ses comptes.

La décennie 1970 est aussi marquée par une intensification des activités bibliographiques du libraire. De 1971 à 1979, Amtmann publie de nombreux catalogues minutieusement détaillés où sont colligés tous les titres qu'il a croisés et toutes les enchères qu'il a tenues depuis son arrivée au Canada. S'ils présentent des lacunes — Amtmann n'ayant jamais reçu de formation en bibliographie — ces travaux demeurent utiles parce qu'ils recensent des documents jusqu'alors inconnus : c'est le cas du tiers des 30 000 titres que comporte son plus important opus, le *Short-Title Catalogue*.

À travers les différents gestes commerciaux et intellectuels qu'il pose durant la dernière partie de sa vie, Amtmann, on le devine bien, prépare l'héritage qu'il lèguera à la société canadienne. Ses archives, dont il assure la conservation, et ses catalogues, fruits d'un travail zélé, apparaissent comme des fragments précieux du savoir qu'il a acquis durant sa longue carrière. Car si Amtmann a toujours défendu les intérêts de son métier, en présidant notamment l'Association de la librairie ancienne du Canada à partir de sa fondation, en 1966, il n'était pas moins conscient de son rôle privilégié et de son devoir en tant qu'agent culturel. Ses amis et collègues John Mappin, libraire de livre ancien, et John Archer, bibliothécaire, archiviste et professeur émérite à l'Université Regina, racontent, dans le mémoire qu'ils consacrent au libraire, quelques anecdotes qui en témoignent. Sollicité par l'Université Queen's, à Kingston, laquelle cherche à augmenter ses collections d'ouvrages du Canada français, Amtmann fait parvenir à l'établissement un lot de livres vendus à un prix unitaire, se privant ainsi d'importantes sommes d'argent. Il sera aussi approché par la Library of Congress au moment où l'importante institution américaine souhaite bâtir un catalogue de Canadianas. Il refusera toutefois cette offre rêvée, craignant de trahir ainsi son pays d'accueil en facilitant l'exode massif du patrimoine imprimé canadien.

Tout aussi loyal envers les rares amitiés qu'il cultive qu'envers son pays, Amtmann inspire et forme des bibliophiles qui marqueront à leur tour le milieu du livre. Pensons d'abord à sa sœur Hansi, qui devient libraire en l'assistant, ou à son frère William, dont les ouvrages *Music in Canada 1600-1800* et *La Musique au Québec 1600-1875* documentent un autre pan important de la culture nationale. Pensons ensuite à Laurie Lerew et à Alfred Van Peteghem, tous deux employés à la

Librairie Amtmann, qui s'établiront par la suite comme d'influents acteurs dans les domaines de la vente et de la collection de livres rares. Même les bibliothécaires et les archivistes, ses fidèles rivaux, reconnaîtront après la mort d'Amtmann que son intransigeance à leur égard a bel et bien servi la cause des Canadianas. Certains admettront même, en catimini, que nos plus remarquables bibliothèques lui doivent quelques rayons bien garnis...

Philippe Rioux détient un doctorat de l'Université de Sherbrooke en études françaises incluant un cheminement en histoire du livre et de l'édition. Sa thèse, qui porte sur le transfert du genre superhéroïque dans la bande dessinée québécoise, lui a valu le Prix de la meilleure thèse de l'Université de Sherbrooke (catégorie des lettres, sciences humaines et sociales). Il est présentement chercheur postdoctoral à l'Université Concordia, où il étudie les représentations de l'héroïsme dans la bande dessinée publiée au Québec et au Canada anglais.

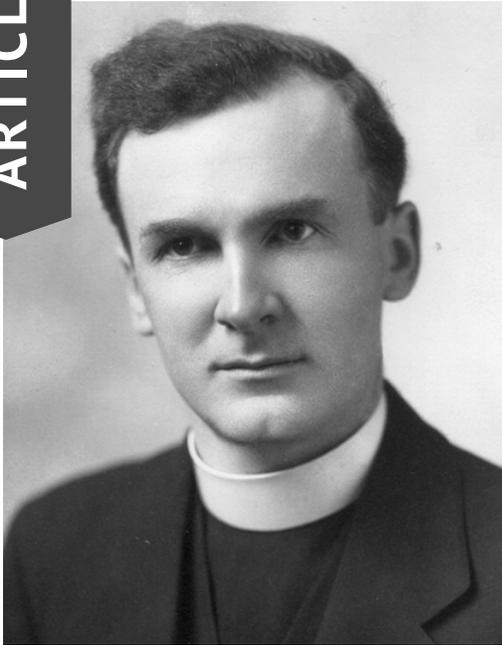
Philippe Rioux travaille aussi à titre de professionnel de recherche au Centre de recherche interuniversitaire sur le français en usage au Québec (Université de Sherbrooke), où il collabore au Fonds de données linguistiques du Québec.

Pour en savoir plus :

Bernard Amtmann. "An Open Letter to Canadian Archivists", *The Canadian Archivist*, vol. 2 no 4, 1973, p. 42-47.

Frédéric Brisson. « Figures du libraire au Québec », dans *Documentation & Bibliothèques*, dossier spécial sur les métiers du livre dirigé par É. Leroux, M.-P. Luneau et J. Vincent, vol.° 51, n° 2, avril-juin 2005, p. 129-138.

John Mappin et John Archer. *Bernard Amtmann, 1907-1979. A Personal Memoir*, Toronto, The Amtmann Circle, 1987, 73 p.



Le père René Baudry (1910-1972) a été délégué des Archives nationales du Canada à Paris. Il a occupé ce poste jusqu'en décembre 1971. Passionné par la Nouvelle-France et la culture acadienne, il n'a eu de cesse de collecter de précieux documents pour écrire notre histoire. (Source : Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson à Moncton, Nouveau-Brunswick).

LES COLLECTIONNEURS, UNE ESPÈCE EN VOIE DE DISPARITION?

par Sylvain Lumbroso

Le 20 janvier 1959, René Baudry tape frénétiquement sur sa machine à écrire.

Ce prêtre, délégué des Archives nationales du Canada à Paris, alerte sa hiérarchie à Ottawa. Une collection majeure de documents concernant la Nouvelle-France est en vente dans la capitale française et Bernard Amtmann, le fameux libraire montréalais, a envoyé des émissaires pour l'acquérir à tout prix. René Baudry veut saisir cette opportunité : « Je prends le risque d'acheter le tout, à mes frais et périls, en faisant un versement initial assez important, persuadé qu'il sera possible de financer cette transaction en offrant les meilleurs morceaux à Ottawa ou à Montréal, ou encore à quelque autre institution, bibliothèque ou archives. » René Baudry souhaite ardemment récupérer ces livres et documents manuscrits retraçant l'histoire de la colonie française pour éviter la dispersion auprès de collectionneurs privés. Le prêtre sait que Bernard Amtmann découpera le fonds en morceaux

pour réaliser des plus-values substantielles. Cette lettre laisse percevoir la tension existant au début des années 1960 entre les institutions chargées de préserver le patrimoine documentaire du Canada et les marchands avides d'abreuver leurs clients collectionneurs.

René Baudry obtiendra gain de cause grâce à sa lettre — le fonds Léo Leymarie est conservé aujourd'hui chez Bibliothèque et Archives Canada — mais d'autres corpus ne connaîtront pas le même sort. Ainsi, une partie importante de la collection réunie grâce à la fortune du montréalais Lawrence Lande franchira la frontière du Québec pour rejoindre les étals de marchands américains à la fin des années 1990. Cette accumulation unique de manuscrits datant de la Nouvelle-France a ainsi échappé aux chercheurs traquant les chaînons manquants de notre histoire. La *Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels* est censée protéger le Canada de ces pertes mémorielles : les pièces d'archives textuelles sont soumises à des autorisations pour quitter le pays depuis 1977. Des fuites se produisent néanmoins et il est très difficile de rapatrier les pièces vendues ailleurs. Le manque de budget public et les complexités géopolitiques handicapent les institutions.



Denis St-Martin a noué un partenariat fructueux avec le musée Pointe-à-Callière. Sur cette photo, le collectionneur de Sorel-Tracy est en train de consulter un document qu'il a cédé à l'institution spécialisée dans l'histoire et l'archéologie de Montréal. (Source : Photo Sylvain Lumbroso).

LES COLLECTIONNEURS À LA RESCOURSE

Toutefois, des collectionneurs modernes permettent de rassembler à nouveau, dans la province, des ensembles documentaires éparpillés. Denis St-Martin est de ceux-là. Quand en 2001, il découvre de précieux manuscrits dans un salon du livre rare à New York, il réalise des acquisitions à la chaîne pour que des lettres de Marie Morin (première religieuse canadienne, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Montréal) ou des actes de Paul de Chomedey (cofondateur de Montréal) ne tombent pas dans l'oubli. Il ramènera ainsi au Québec une partie de la collection dispersée de Lawrence Lande. À la suite d'Hospice-Anthelme Verreau ou du juge Louis-François-Georges Baby, Denis St-Martin investit son patrimoine pour agréger des livres et des documents pour écrire notre histoire. Contrairement à ces deux personnages emblématiques, il n'a pas bénéficié d'une

éducation très poussée. « Je n'ai pas poursuivi mes études pendant très longtemps. C'est grâce à ma collection que j'ai rattrapé mon retard de connaissances. Comme je ne peux pas acheter à profusion, j'étudie longuement chaque manuscrit que j'acquiers », nous explique Denis St-Martin.

Ce collectionneur, qui a par exemple accumulé des centaines de pièces concernant la guerre de Sept Ans, cherche à établir un lien entre ses trouvailles à travers des catalogues qu'il diffuse largement. « Réunir les objets et les mettre en connexion, c'est important! Je fabrique le mortier entre les briques », détaille-t-il. Ainsi, dans son catalogue, une lettre annonçant la prise du fort Fort William Henry par Louis-Joseph de Montcalm en 1757 s'affiche aux côtés de boulets de canon tirés par les Anglais. Denis St-Martin et ses pairs veulent faire mentir le jugement de John George Lambton, lord Durham, politicien britannique venu enquêter au Canada suite aux rébellions de 1837-1838. Ce dernier déclarait en effet en 1839 que les Canadiens français étaient un peuple sans histoire et littérature. Démontrer le contraire est devenu un élément de motivation pour des nouveaux entrants sur le marché des documents.

« Avec mon frère, nous avons commencé il y a deux ans à acheter de nombreuses pièces concernant les Patriotes », se réjouit un Montréalais souhaitant garder l'anonymat. « Je ne veux pas dévoiler mon nom, car cela pourrait faire grimper les prix. Nous sommes prêts à investir de belles sommes pour rapatrier tous les objets en lien avec les Patriotes », nous éclaire-t-il. Voyageant en Ontario ou aux États-Unis, la fratrie ne recule devant rien pour collecter, par exemple, les bons de marchand imprimés par Louis Perrault à Montréal pendant cette période de soulèvement. « C'est une suite de découvertes enthousiasmantes que nous souhaitons partager, notamment à travers des expositions! », se réjouit le passionné.

LE PRESTIGE DES EXPOSITIONS

Dévoiler ses trésors est en effet une des motivations du collectionneur contemporain. « Mes pièces se sont retrouvées mises en lumière au Musée de la civilisation à Québec. J'ai aussi été sollicité récemment pour une grande exposition sur l'Amérique française qui aura lieu à Troyes, en France, en 2025. Des pièces que je possède sur les Champenois ayant bâti la colonie au XVII^e siècle vont séjourner dans la région natale de la pionnière de l'éducation

Marguerite Bourgeoys et de l'intendant Jean Talon! » s'exclame Denis St-Martin. L'homme n'est jamais avare de prêts et de collaboration. Il a d'ailleurs contribué récemment avec André Côté, un autre collectionneur, à l'exposition *Le voyageur, le coureur des bois, ou la circulation pelletière* à la Maison des gouverneurs à Sorel-Tracy.

C'est justement au cours d'une de ces expositions dans le cadre des fêtes du 375^e anniversaire que Denis St-Martin a rencontré une institution muséale capable d'acheter une partie de sa collection. « Certaines de mes pièces sur la fondation de Montréal ont été exposées dans le hall d'honneur de l'Hôtel de Ville : des actes signés du pionnier Lambert Closse ou des lettres du sulpicien Dollier de Casson par exemple! Ces papiers de grande valeur ont attiré l'attention d'Éric Major, responsable de la médiathèque de Pointe-à-Callière » se réjouit Denis St-Martin. Le musée chargé de préserver l'histoire de la

ville est une jeune organisation : sa fondation date de 1992. Sa médiathèque doit combler ses rayonnages : « Nous collaborons de près avec les collectionneurs privés en récupérant certaines pièces », souligne Éric Major, « ils sont souvent très efficaces, bien coordonnés entre eux et capables d'acheter n'importe où sur la planète en un clin d'œil. Bénéficier de leurs trouvailles nous permet par la suite de bâtir de belles expositions. Sans compter que certains documents nous serviront de monnaies d'échange avec les musées les plus prestigieux. » L'affrontement qui prévalait dans la deuxième moitié du XX^e siècle s'apparente à un lointain souvenir.

« Parmi les collectionneurs contemporains, certains agissent en véritables mécènes qui font des dons aux institutions. Ce sont souvent des hommes d'affaires fortunés. » détaille Éric Major. Charles Parent, vice-président de la Banque Nationale, se range dans cette catégorie. « Son père l'a poussé

je done et confedes a pierre Leduque une terre
de trois arpents de front sur vin de profondes
joignant d'un. Cote a. Des parant qui. et de. L'aux tre
Cote a pierre pade vint. a resont. d'un demis minot
de bles fro mant. et un cha. pont. vi les par cha.
que et pant. pai ables a la. saint. mar. tuit poro chain
par cha que a ne. aux. mes me. cer vi tu. des des
aux. tre. an. aux. tre. trois arpant. quil. a. a. cis. ses
de pierre. pade vint. son voi. saint. aux. mes me.
Char. ges. et. ar. vi. tu. de. je. pris. m. ro. si. mon. est. e.
de. lui. a. pa. ce. un. Pon. tras. suis. vant. La. Coppis
fait. a. li. le. parat. ce. 23. de. fevrie. 1742
A. Cuillerie. des. il. se. ou. ite

À chaque document son mystère. Cette pièce datée de 1742 a été achetée par Denis St-Martin, qui l'a ensuite vendue au Musée Pointe-à-Callière. Numérisée et référencée par la médiathèque, cette promesse de Françoise Cuillerier s'avère très utile pour l'étude des seigneures en Nouvelle-France. (Source : Pointe-à-Callière, Cité d'histoire et d'archéologie de Montréal).

vers la finance, mais il n'a jamais perdu de vue sa passion pour l'histoire. Charles a mis ce feu sacré et son argent au service de sa collection. Il s'intéresse à la diaspora francophone en Amérique du Nord et fait bénéficier Pointe-à-Callière de sa générosité. Charles a même rejoint notre comité d'acquisition », souligne Éric Major. D'autres collectionneurs sont portés par un projet intellectuel. Simon Langlois, professeur émérite au Département de sociologie de l'Université Laval, cherche par exemple à documenter l'évolution matérielle et culturelle de l'histoire coloniale. « Il nous donne des livres qui permettent d'ajouter des connaissances à notre institution. Nous avons appris beaucoup de choses grâce à lui sur Louis-Hector de Callière, gouverneur de Montréal puis de la Nouvelle-France », détaille le responsable de la médiathèque de Pointe-à-Callière.

DES TRANSMISSIONS COMPLIQUÉES

Au XX^e siècle, les collectionneurs rêvaient de bâtir un musée pour protéger et exposer leurs objets. L'avocat montréalais David Ross McCord a fondé le musée éponyme en 1921 pour initier ses contemporains à l'histoire du Canada. De

son côté, David M. Stewart, héritier de la compagnie de tabac familiale, a créé son institution en 1955 sur l'île Saint-Hélène à Montréal. Le muséologue Guy Vadeboncoeur a toujours travaillé au sein de cette organisation. Il témoigne : « David M. Stewart s'est passionné au départ pour les ouvrages rares sur les explorateurs européens comme Samuel de Champlain. Cette collection a servi de point de départ pour le musée qui est devenu un lieu majeur pour l'histoire. David M. Stewart a toujours voulu partager avec la collectivité. Il ne voulait pas être le seul à contempler ses objets. C'était essentiel pour lui d'avoir un musée. » À sa mort, son épouse Liliane poursuivra les acquisitions, surtout dans le domaine scientifique. Ainsi, elle n'hésitera pas à dépenser une somme importante pour acheter un cadran solaire de poche ayant servi pendant la guerre Sept Ans aux officiers de Montcalm.

Le musée Stewart n'a hélas pas survécu à l'épisode pandémique qui a entraîné l'arrêt des visites publiques. Il a fermé ses portes en février 2021, sans mettre en danger ses collections déjà transférées au Musée McCord avec lequel il avait fusionné. Guy Vadeboncoeur alerte sur le problème de la sauvegarde physique d'une



Photo de David Ross McCord (1844-1930) dans sa bibliothèque à Montréal, en 1916 environ. Cet homme a consacré une grande partie de sa vie à l'établissement d'un musée d'histoire. (Source : Musée McCord).

collection : « C'est très coûteux, surtout quand on parle de livres anciens et de documents! » Cette problématique économique incite les collectionneurs contemporains à collaborer à long terme avec les institutions, sans créer leur propre musée. D'autant que la passion pour les manuscrits est un virus difficile à transmettre à ses descendants. Denis St-Martin en convient parfaitement : « J'ai choisi dans ma tête les cinq documents que je veux avoir le plaisir de léguer à mes enfants. Le reste finira sa trajectoire dans un musée ».

UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE COLLECTIONNEURS

Il faut dire que la thématique Nouvelle-France ne fait plus recette chez les jeunes collectionneurs et ce n'est pas le libraire François Côté qui va le démentir. Basé à Montréal depuis 1987, ce spécialiste des ouvrages anciens est assez pessimiste sur ce domaine : « Le Canadana n'est plus en vogue et même les incunables canadiens ne sont plus trop recherchés. » Seuls les grands classiques comme *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* de François-Xavier de Charlevoix suscitent encore l'engouement. Le prix d'une édition originale des trois volumes dépasse ainsi les 20 000 dollars. « J'observe un net déplacement vers d'autres thématiques », abonde François Côté, « Les Patriotes ou le FLQ ont par exemple le vent en poupe chez les moins de cinquante ans. » Les livres contenant des annotations ou des dédicaces de Louis-Joseph Papineau s'arrachent pendant les ventes aux enchères pour plusieurs milliers de dollars. Guy de Grosbois, un autre libraire important à Montréal, se veut rassurant : « Je pense qu'il y a un renouvellement des bibliophiles. Au Salon du livre ancien de l'Université Concordia, près de la moitié des visiteurs sont des jeunes. » Guy de Grosbois aime accompagner les collectionneurs dans la durée, en les conseillant et en cherchant des pièces rares pour leur compte. « Un collectionneur se définit par ce qui lui manque... » s'amuse le libraire, « c'est notre rôle de débusquer des pièces, y compris dans des domaines inattendus. »

Anthony Plagnes Payá fait partie des clients dont Guy de Grosbois alimente la collection. La passion de ce responsable de la communication d'Héritage Montréal consiste à réunir tous les documents imprimés à l'occasion d'Expo 67. Trop

jeune pour avoir visité l'événement, il savoure les moments passés à lire les brochures éditées par chaque pays. Ces instruments sont autant d'occasions de se promener virtuellement dans les pavillons et de se replonger dans la mentalité de l'époque. « J'ai démarré pendant la pandémie. Comme j'avais du temps, j'ai commencé à tout numériser pour éditer un site internet qui rend ma collection visible par tous », nous explique Anthony Plagnes Payá. Sur le site expo67.museum, les internautes parcourent ainsi des documents en haute définition. Cela tombe bien, car les enjeux de conservation ont bien changé depuis l'avènement du numérique. Dans *Le Devoir*, en avril 2016, Véronique Marino, alors directrice du programme Médias interactifs de l'Institut national de l'image et du son (INIS), déclarait : « Le paradoxe, c'est que nous sommes dans une période ultramoderne, qui va être sauvée par les collectionneurs. » Ces derniers ont, selon l'article, endossé un nouveau rôle en apportant un soin particulier aux fichiers digitaux qui stockeront, demain, des pans entiers de notre mémoire. Ainsi, aux côtés des institutions, les collectionneurs d'aujourd'hui participent efficacement à la préservation de notre histoire.

Sylvain Lumbroso est journaliste, spécialisé dans l'histoire des sciences et de la Nouvelle-France. Il reconstitue régulièrement les parcours de manuscrits et cherche à mettre en valeur des histoires de collections. Il est également vice-président de la Société historique de Montréal.

Pour en savoir plus :

Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson.
Fonds René-Baudry — Campus de Moncton,

Ouvrage collectif. *Quand les archives racontent Montréal : 100 pièces d'exception*. Québec, Les publications du Québec, 2013.

Collection Denis St-Martin. *La Guerre de Sept Ans et l'Amérique, catalogue d'exposition*. Sorel-Tracy, Société historique Pierre-de-Saurel, 2011.

Sylvain Lumbroso. *Le cas Léo Leymarie*. Montréal, *Le Devoir*, 2018.

Sylvain Lumbroso. *L'obsession de Lawrence Lande*. Montréal, *Le Devoir*, 2019.



Honoré Mercier, vers 1880. (Photo Jules-Ernest Livernois.)
(BAnQ, Montréal.)

Tout comme plusieurs autres organismes, l'Association des Mercier de l'Amérique du Nord (www.famillesmercier.org) fondée en 1985 a dû suspendre ses rassemblements et activités en raison de la pandémie de Covid-19 au cours des deux dernières années. Le prochain rassemblement tant attendu des Mercier aura donc lieu les 20 et 21 août 2022 à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Plusieurs femmes et hommes portant le nom de Mercier sont venus en Nouvelle-France; ils sont originaires de différentes régions de la France, ne semblent pas être apparentés entre eux et leur statut d'immigrant est varié. Sans faire une liste exhaustive, en voici quelques-uns. J'ai tout d'abord retrouvé quatre soldats.

Charles Mercier dit Montigny est baptisé le 9 décembre 1714 à Montigny-sur-Loing en Seine-et-Marne. Arrivé au pays en 1736 comme soldat des troupes de la Marine, il est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec en septembre 1738. Il épouse Marguerite Audet le 25 mai 1741 à Québec; deux fils sont baptisés en 1742 et 1743 à Québec, mais ils meurent avant d'avoir atteint l'âge d'un an. Par la suite, on perd la trace de ce couple. Le deuxième, Roland Mercier dit Belhumeur, est né le 25 septembre 1722 à Blain en Loire-Atlantique. Il s'engage en 1754 comme soldat dans le régiment Royal-Roussillon; il est décédé à Montréal le 24 décembre 1756.

Joseph Mercier dit Laviolette est baptisé le 11 janvier 1725 à Clermont-Ferrand. En 1750, il est une recrue des troupes de la Marine. Deux ans plus tard, le 1^{er} mai 1752, il épouse à Québec Marie-Louise Proteau, veuve de Charles Gauthier. Le couple a deux filles décédées en bas

LES MERCIER

âge. Marie-Louise Proteau est décédée le 10 février 1809 et Joseph Mercier, le 17 mars 1810, tous les deux à Varennes. Le quatrième et dernier soldat est Charles Mercier dit Lajoie, né le 16 février 1735 à Removille dans les Vosges. Soldat du régiment de Berry, il épouse Marie-Anne Lahaise le 22 juin 1761 à L'Assomption. Il est inhumé le 18 septembre 1817 à Repentigny.

D'autres Mercier sont venus comme civils en Nouvelle-France. Il y a Martin Mercier, né en 1646 aux Sables-d'Olonne qui signe un contrat d'engagement le 30 juin 1667 devant le notaire Pierre Teuleron de La Rochelle. Le 5 février 1674, il épouse Mathurine Leroux à Sainte-Famille de l'île d'Orléans. Aucun de leurs quatre enfants n'a vécu plus d'un an. Martin est inhumé le 25 juillet 1699 à Neuville.

Mentionnons aussi Pierre Mercier, né vers 1647 en Normandie qui épouse Andrée Martin le 24 avril 1679 à Beau-Bassin, en Acadie. On retrouve ses quatre enfants dans le comté de Montmagny au début du XVIII^e siècle. Un autre Pierre Mercier, poitevin celui-là, est né vers 1653 et est inhumé aussi à Neuville le 17 novembre 1712. Il prend Marguerite Lamain pour épouse le 8 janvier 1685 à Neuville. Finalement, Pierre-Simon Mercier, né vers 1693 à Paris et décédé le 28 mai 1740 à Verchères se marie avec Marie-Renée Pineau le 30 juillet 1725 à Verchères.

Quant aux femmes, j'en dénombre trois. Il y a d'abord Jeanne, née vers 1626 dans la ville d'Olonne. Par son mariage avec Claude Poulin le 8 août 1639 à Québec, elle est l'ancêtre féminine de la famille Poulin; elle meurt le 14 décembre 1687 à Sainte-Anne-de-Beaupré. Catherine épouse Jean Boudard le 2 novembre 1642 à La Rochelle et fait la traversée avec son mari. Après avoir donné naissance à une fille au mois d'août 1649, elle meurt au mois de mai 1651. Finalement, une autre Jeanne née vers 1640 est l'épouse de Michel Maillou. Ils se sont mariés en 1659 et ont fait la traversée avec deux enfants. Ils s'établissent dans le comté de Bellechasse où Jeanne est décédée entre les mois de novembre 1699 et septembre 1702.

Mais l'ancêtre le plus prolifique pour le nombre de descendants est sans nul doute Julien Mercier. Il voit le jour à Tourouvre, province du Perche; il y est baptisé le 27 février 1621, dernier des sept enfants de François Mercier et de Roberte Cornilleau. Son grand-père, Marin Mercier, avait épousé Jeanne Brisson, toujours à Tourouvre, en décembre 1571, et son arrière-grand-père, prénommé Jean, était l'époux d'Étiennette Leblond. Au cours du mois de janvier 1627, François Mercier et Roberte Cornilleau meurent; les orphelins sont pris en charge par l'aîné de la famille, Jean Mercier, qui continue l'exploitation de la ferme connue sous le nom de « La Grandinière ».

Le 25 février 1647, Julien Mercier signe un contrat d'engagement envers Noël Juchereau en tant que manœuvre pour la Nouvelle-France; il recevra des gages de 75 livres par année, une paire de souliers et sera nourri et logé. Au cours de l'été 1647, Julien Mercier fait la traversée de l'Atlantique, en compagnie de plusieurs compatriotes, dont probablement Pierre Tremblay, sur le navire « La Marguerite » affrété par Pierre Legardeur et Noël Juchereau qui arrive à Québec au début du mois d'août 1647. Durant les quatre années suivantes, Julien Mercier travaille pour Juchereau, mais aussi pour divers habitants comme homme à tout faire et défricheur.

Le 15 octobre 1651, Olivier Letardif concède à Julien Mercier une terre de cinq arpents de front à Sainte-Anne-de-Beaupré. Toute sa vie, Julien Mercier va cultiver cette propriété. Suite à son décès survenu le 16 octobre 1676, ses biens sont inventoriés. Il possède alors quatre bœufs, quatre vaches, un veau, huit cochons et 150 minots de blé dans la grange. On estime les bâtiments et la terre à 2 000 livres, somme très considérable pour l'époque.

Le 7 octobre 1652 devant le notaire Claude Aubert, Julien Mercier et Marie Poulin signent un contrat de mariage. La fiancée est la fille de Claude Poulin et de Jeanne Mercier, une famille des premières heures de la Nouvelle-France. Par pur hasard, sa future belle-mère porte le même patronyme! Marie a été baptisée le premier janvier 1641 à Trois-Rivières. En raison du jeune âge de la fiancée (11 ans), le mariage religieux n'a lieu que le 18 janvier 1654 dans la maison de Robert Giguère; Marie Poulin vient d'avoir 13 ans. De cette union, dix enfants voient le jour dont

cinq fils qui vont perpétuer le nom de Mercier. Le premier enfant, un fils prénommé Pascal, naît en mars 1656. Au moment du décès de son époux, Marie est enceinte de jumelles baptisées Marie-Angélique et Marguerite le premier février 1677. Elle se remarie en secondes noces le 10 novembre 1682 avec Charles Montminy, un maître armurier fort réputé qui élève les enfants Mercier comme les siens. Marie Poulin est inhumée le 17 juillet 1716 à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Honoré Mercier (1840-1894), premier ministre du Québec est un descendant de Julien Mercier et Marie Poulin, à la sixième génération. Il épouse Léopoldine Boivin le 29 mai 1866 à Saint-Hyacinthe. Leur fille, Éliza (1866-1911) se marie en 1888 avec Lomer Gouin (1861-1929), lui aussi premier ministre du Québec. Suite au décès de Léopoldine en septembre 1869, Honoré Mercier épouse en secondes noces Virginie Saint-Denis le 9 mai 1871. Leur fille Héva (1873-1932) est la mère de Gaspard Fauteux, lieutenant-gouverneur, et de Gérald Fauteux, juge. Le fils aîné, Honoré (1875-1937) est ministre des Terres et Forêts de 1919 à 1936. Quant à Paul-Émile Mercier (1877-1926), le fils cadet, il est ingénieur et contribue au développement du système de transport au Yukon au début du XX^e siècle. L'an dernier un nouvel établissement scolaire à Whitehorse a été nommé en son honneur. Le politicien Thomas Mulcair est l'arrière-petit-fils de Paul-Émile Mercier.

Ascendance d'Honoré Mercier

Julien Mercier et Marie Poulin, 18 janvier 1654, Sainte-Anne-de-Beaupré

Jean Mercier et Barbe Demommainer, 25 février 1691, Sainte-Anne-de-Beaupré

Julien Mercier et Agnès Meunier, 30 mai 1718, Sainte-Anne-de-Beaupré

Jean-François Mercier et Françoise Mercier, 7 novembre 1757, Berthier-sur-Mer

Jean-François Mercier et Thérèse Bonneau, 29 octobre 1782, Saint-François de Montmagny

Jean-Baptiste Mercier et Catherine Quimeneur dit Laflamme, 2 février 1824, La Patrie

Honoré Mercier

Sylvie Tremblay, maître généalogiste agréé



CP 7646. Intercolonial Railway Station Rivière-du-Loup Québec. Montréal and Toronto, Valentine and sons publishing co. Ltd. (BAnQ, Montréal.)

SURVOL DE LA GRIPPE DANS LE BAS-SAINT-LAURENT (DEUXIÈME PARTIE)

La grippe se manifeste d'abord aux ports de Québec et de Montréal à l'arrivée des navires bondés de troupes de retour de l'Europe dans la première moitié de juillet. On déplore le premier décès à Québec le 25 septembre. Pendant ce temps l'armée doit ordonner la mise en quarantaine de la base militaire de Saint-Jean sur Richelieu qui, vers le 26 septembre, compte 355 cas. Quelques jours plus tard, 580 soldats sont atteints, rapporte *Le Soleil* (1^{er} octobre). On envoie les plus malades à Montréal, la métropole dispose de plusieurs établissements de santé, ce qui attire les gens craignant la grippe. La grippe frappe aussi la population civile. Le 23 septembre suite à une éclosion qui sévit depuis 8 jours (plus de 400 cas) on ferme le Collège de Victoriaville. Les étudiants sont

renvoyés chez eux, emportant sans doute la grippe dans leurs bagages. Selon l'étude de Francis Dubois, d'autres foyers d'éclosion se manifestent d'abord dans la région des Bois-Francs, aux collèges d'Arthabaska et de Nicolet. Ensuite c'est au tour du Séminaire de Trois-Rivières. À Sherbrooke, les premiers cas sont signalés fin septembre au Collège de la ville. La grippe circule avec une facilité déconcertante partout où on trouve des rassemblements comme dans les collèges et les casernes.

Sans surprise, les collégiens se trouvent parmi les victimes de la grippe dans le Bas-du-Fleuve. À Saint-Georges-de-Cacouna, le fils de Joseph Bélanger, hôtelier, âgé de 14 ans est mort au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière

peu avant le 18 octobre. On peut supposer qu'il est tué par la grippe espagnole. Trois cercueils contenant les corps de victimes décédées de la grippe à Québec sont débarqués de la Ocean Limited du chemin de fer Intercolonial sur le quai de la gare de Fraserville, vers la mi-octobre. Parmi eux se trouve le jeune Drapeau mort au Collège de Lévis. Le registre de la paroisse ouvrière de Saint-François-Xavier-de-Fraserville rapporte la sépulture d'un jeune homme (collégien?) de Victoriaville le 26 septembre. Il avait 16 ans. Le curé de la même paroisse signale formellement le premier décès causé par la grippe dans sa paroisse deux semaines et demie plus tard, le 13 octobre. Son vis-à-vis de Saint-Alexandre-de-Kamouraska en fait autant le 19 octobre. Deux jours auparavant, le premier cas est signalé à Rimouski (le 17 octobre). Il s'agit de Conrad Ringuet, médecin qui aurait contracté la maladie auprès de ses patients. Ringuet aurait eu droit au sacrement de la pénitence et ceux de l'Eucharistie et l'Extrême Onction avant sa mort. On peut douter que le clergé eût le temps d'en faire autant pour toutes les victimes de la grippe. Il y en avait trop. À Trois-Pistoles, un autre médecin, et une infirmière vont mourir de la maladie après avoir soigné des patients souffrant du virus. *Le Saint-Laurent* rapporte le décès d'au moins 5 employés de la Compagnie Brown (compagnie forestière) à Trois-Pistoles le 24 octobre. La grippe frappe fort et se répand comme une traînée de poudre, de proche en proche.

Nous avons examiné les registres de 12 paroisses s'étendant de Kamouraska à Rimouski pour l'année 1918. Ce ne sont pas tous les curés qui enregistrent la cause du décès. En fait, seulement deux d'entre eux le font : les prêtres de Saint-Alexandre et de Saint-François-Xavier. Néanmoins on constate une hausse importante de la mortalité en octobre et novembre de cette année un peu partout. Le nombre de sépultures à Saint-Patrice-de-Fraserville passe de 8 en septembre à 38 en octobre; celui de Saint-François passe de 4 à 26. Pour la seule communauté de Saint-Patrice, nous observons une séquence de 14 morts, impliquant des personnes âgées de 13 à 44 ans entre le 3 et le 23 octobre 1918. Cela suggère que la grippe, était bien arrivée en ville, la tranche d'âge des 20 à 35 ans étant, selon Dubois, la cible de prédilection de cette maladie. La grippe n'épargne pas la petite population anglophone de la ville, Samuel Derbyson est mort et enterré

chez les anglicans la même journée, soit le 31 octobre. Il n'y avait pas de temps à perdre. Ailleurs dans les paroisses rurales le nombre de décès se multiplie par 5 (Saint-Antonin), 7 à Saint-Alexandre et de 15 à Saint-Pascal. La courbe de croissance est plutôt mitigée pour les paroisses riveraines et agricoles de Saint-Louis-de-Kamouraska et Notre-Dame-du-Portage. Exceptionnellement, Saint-Germain (Rimouski) connaît une hausse des sépultures la plus prolongée dans le temps : 6 décès en septembre, 10 en octobre, 30 en novembre, 19 en décembre. Le journal local remarque la recrudescence de la grippe à Rimouski vers le 30 novembre, d'où l'importance des chiffres durant les deux derniers mois de l'année.

À Rimouski, on explique le retour de la grippe par la décision d'ouvrir prématurément aux fidèles les portes de la cathédrale, les lieux de cultes par ordre des autorités ayant été fermés depuis plusieurs jours. On allègue que les travaux de désinfection de certains lieux, dont le bureau de poste, furent mal réalisés. À ce chapitre on exige que le vestibule de ce même bureau soit équipé de crachoirs avec du désinfectant. Nos ancêtres avaient pour habitude de cracher un peu partout. D'autres explications : les enfants seraient particulièrement vulnérables à la maladie; on permet la circulation de billets de banque infectés. Bref, on cherche désespérément à comprendre.

Il n'existe pas d'explication simple pour la progression de la grippe dans le Bas-Saint-Laurent comme ailleurs. Nous savons, selon Francis Dubois, que la transmission se fait par les sécrétions des mucus nasaux : une personne éternue, l'autre tout près l'attrape. Rappelons les circonstances de promiscuité dans lesquelles les gens vivaient dès le début du XX^e siècle et sans doute bien avant. Hier comme aujourd'hui, on vit en société, les uns près des autres. Quand on n'est pas près, on s'arrange pour l'être. Les moyens ne manquent pas. À l'automne de 1918, il y a quatre trains de la Témiscouata Railway rentrant et sortant en gare de Fraserville par jour. Ce chemin de fer à caractère régional fait le lien avec le Nouveau-Brunswick, via Edmunston et Connors. Les trains de l'Intercolonial, la propriété du gouvernement fédéral (ils deviendront bientôt le CN), passent par Fraserville pour au moins huit fois par jour. Le chemin de fer permet à

quantité de gens de rendre visite à Québec et Montréal. Tout cela est annoncé dans les pages du *Saint-Laurent*. Le voyage des demoiselles Dion et Bouchard devait durer huit jours à Québec. (12 septembre) Celui de M. et Mme Aurèle Bélanger de Saint-Antonin va durer deux semaines. Ces derniers veulent assister à l'exposition agricole. (5 septembre) D'autres font le pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré tout près de Québec. D'autres encore séjournent à Montréal pendant deux semaines comme c'est le cas pour Mlle Desrosiers de Fraserville. (19 septembre)

Les trains charroient passagers, frets, et microbes entre le Bas-Saint-Laurent et les grandes villes. Il vient aussi, en région, de la visite des États-Unis, chose peu surprenante compte tenu de l'ampleur de l'émigration canadienne-française au sud de la frontière. On rapporte dans le *Saint-Laurent* (21 novembre) la visite de deux nouveaux Américains, Jean et Thomas Boucher chez leur parenté de Saint-Philippe-de-Néri. Deux sœurs de Nashua, New Hampshire rendent visite à leur frère Thomas Anctil qui lui aussi habite Saint-Philippe. Il n'est pas sûr que ces visites aient causé la séquence de 9 décès entre les 28 octobre et le 15 novembre dans les registres de la paroisse. Mais ce n'est pas impossible.

À bord de trains et des bateaux à vapeur, on se déplace sur de courtes et de longues distances, car il y a toujours quelque chose à faire ailleurs. Un exemple parmi d'autres : Les 24 et 25 septembre (1918) a lieu à Saint-Pascal l'exposition horticole et agricole du comté de Kamouraska. Le village est desservi par une gare depuis des décennies. Seront présents avec leurs offrandes les Dames religieuses de l'école ménagère de Saint-Pascal, le personnel de la station expérimentale et le Collège agricole de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ainsi que, nous présumons, plusieurs exposants-cultivateurs. Des représentants de la compagnie P.T. Légaré, spécialisée dans la vente d'outils et machines agricoles, sont sur place, tout comme le fabricant de poêles Bélanger et la compagnie laitière de Montmagny. Parmi les invités, on compte l'honorable J-Edouard Caron, ministre de l'Agriculture de la province de Québec. Le ministre est l'hôte d'un banquet comprenant 15-20 notables (et combien de serveurs?). Au total, plus de 4 000 personnes parcourent les lieux durant les deux jours de l'événement. De nos jours de pandémie de la Covid, on appellerait cela un événement de contamination à grande échelle qui peut favoriser la progression de la pandémie.

John Willis, historien



**REVUES
CULTURELLES
QUÉBÉCOISES**

ARTS VISUELS
LITTÉRATURE
CRÉATION LITTÉRAIRE
CULTURE ET SOCIÉTÉ
HISTOIRE ET PATRIMOINE
CINÉMA, THÉÂTRE ET MUSIQUE
THÉORIES ET ANALYSES

sodep
revues culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA



Assiettes-souvenirs des célébrations du troisième centenaire de la ville de Québec de 1908, de l'événement « Retour à Montréal/Back to Montreal » de 1909 et du Congrès eucharistique de Montréal de 1910. (Coll. de l'auteur.)

WOLFE ET MONTCALM APPRÊTÉS À TOUTES LES SAUCES

Le 13 septembre 1759, les Français et les Britanniques s'affrontent sur les plaines d'Abraham. Les deux généraux ennemis y laissent leur vie, comme des centaines de leurs hommes. En 1832, le gouverneur général de l'Amérique de Nord Matthew Witworth-Aylmer, baron Aylmer fait élever une colonne tronquée à l'endroit où est décédé le général britannique. En 1849, ce monument est remplacé par une colonne surmontée d'un casque et d'une épée. Elle est entourée d'une clôture de fer. L'ensemble est reconstruit à l'identique en 1913. Cinquante ans

plus tard, des sympathisants du Front de libération du Québec jettent au sol ce symbole de la Conquête britannique. Elle est néanmoins reconstruite.

En 1908, la ville de Québec commémore le troisième centenaire de sa fondation par Samuel de Champlain en 1608. Comme on le sait, de grandes fêtes sont organisées pour célébrer l'événement. Les plaines d'Abraham deviennent la scène d'une reconstitution historique, un grand *pageant* comme on disait à l'époque,

composée de plusieurs tableaux mettant en valeur certains moments charnières de l'histoire de la ville et du Canada. Elle culmine (huitième *pageant*) par une grande parade d'honneur où James Wolfe, Louis-Joseph de Montcalm, François-Gaston de Lévis, James Murray, Guy Carleton et Michel de Salaberry défilent à la tête de leurs troupes.

Au cours des deux semaines de festivités, du 19 au 31 juillet, on commémore la naissance de la ville de Québec et, par ricochet, du Canada. Toutefois, pour plusieurs, le Canada semblait avoir commencé avec la chute de Québec le 13 septembre 1759. Champlain devait être au cœur de la fête, mais plusieurs ont plutôt fêté Wolfe et Montcalm.

Il fallait se souvenir de ce grand événement. C'est donc à cette occasion qu'on crée la Commission des champs de bataille nationaux qui rappellera davantage Wolfe et Montcalm que Champlain. On frappe également une médaille où Champlain trône sur l'avvers et deux figures allégoriques représentant la France et l'Angleterre sur le revers. Enfin, on met en marché de nombreux produits dérivés : des programmes officiels, des timbres-poste, des cartes postales, une collection de stéréogrammes mettant en valeur la ville et les fêtes, des affiches, des brochures, des médailles et des épinglettes, des assiettes et des babioles de toutes sortes.

Une assiette attire particulièrement l'attention. Alors qu'on commémorait la fondation de la ville de Québec, elle présente le monument de Wolfe flanqué de deux médaillons aux effigies de Wolfe et de Montcalm. Sous le monument se trouve l'inscription : «Here died Wolfe victorious» | Ter Centenary | 1759 Quebec 1908. Enfin, l'assiette est bordée d'une guirlande formée des armoiries canadiennes, du drapeau britannique et des armoiries des neuf provinces et du territoire de l'époque. Aucune mention à Champlain ou à l'année de fondation de Québec n'apparaît. Cette assiette de porcelaine de 19 cm de diamètre avait été produite par la compagnie Buffalo Pottery et elle était en vente au coût de « .50 ¢ ».

À la suite des festivités, il semble qu'il soit demeuré une importante réserve de cette assiette qu'il faudrait bien écouler. On décide donc de la recycler en faisant dériver davantage

ce produit dérivé. On lui redonnera non pas une deuxième vie, mais bien une troisième et même une quatrième.

Probablement envieux du succès de participation obtenu à Québec en 1908, on organise à Montréal, du 13 au 20 septembre 1909, de grandes retrouvailles pour tous les anciens Montréalais exilés au fil du temps pour toutes sortes de raisons. Il s'agit du « Retour à Montréal/ Back to Montreal ». On met alors en vente des souvenirs parmi lesquels on retrouve notre assiette de Wolfe et Montcalm commémorant le tricentenaire de « 1759-1908 », une vente de liquidation en quelque sorte. C'est ainsi qu'on transforme l'assiette 1908 pour en produire deux nouvelles. On ajoute sur l'une, en belles lettres dorées, les mots Back to Montreal au-dessus des médaillons de Wolfe et de Montcalm, ainsi que le millésime 1909 sous le monument. Sur la seconde assiette apparaîtront les mots Souvenir Montreal, mais sans millésime cette fois-ci.

Malgré le succès de l'événement montréalais, la réserve des assiettes Wolfe et Montcalm de 1908 ne semble pas avoir été totalement liquidée. En 1910, on récidive avec un nouveau recyclage à l'occasion du 21^e Congrès eucharistique international tenu à Montréal du 6 au 11 septembre, le premier à être organisé en Amérique. Cette fois-ci, ce sont les mots Eucharistic Congress qui surplombent les médaillons. Quant à l'assiette Souvenir Montreal de l'année précédente, elle faisait toujours l'affaire.

En plus de la marque Buffalo Pottery, le revers de ces quatre assiettes-souvenirs portait également le millésime 1908. Il est clair que les événements montréalais de 1909 et de 1910 n'avaient aucun lien avec la célébration du tricentenaire de Québec de 1908 ni avec la bataille des plaines d'Abraham de 1759. Ces événements s'étant tenus autour du 13 septembre, date de la célèbre bataille, les anglophones royalistes du Québec auraient-ils voulu en profiter pour rappeler le jour de la naissance de « leur » Canada? L'histoire ne le dit pas, mais la présence des deux protagonistes de 1759 sur ces assiettes a dû étonner Samuel de Champlain, le véritable père de la Nouvelle-France... et du Canada.

Jean-François Caron, historien



Avers de la médaille de 1972 (Coll. de l'auteur.)

LA MÉDAILLE DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR LOUIS-PHILIPPE BRODEUR

Natif de Saint-Mathieu de Belœil en 1862, Louis-Philippe Brodeur fait ses études au Séminaire de Saint-Hyacinthe et à l'université Laval à Montréal. Il est admis au Barreau en 1884.

Il exerce sa profession avec le premier ministre Honoré Mercier et collabore aux journaux *La Patrie* et *l'Électeur*.

Il est élu député libéral fédéral de Rouville en 1891. Son mandat est reconduit par les électeurs en 1896, 1900, 1904 et 1908. Il a occupé la fonction d'Orateur de la Chambre des communes de 1901 à 1904, puis de ministre d'abord du Revenu de l'intérieur de 1904 à 1906, de la Marine et des Pêcheries de 1906 à 1911 et enfin, du Service naval de 1910 à 1911 après avoir rédigé le controversé projet de loi

créant la Marine canadienne en 1910. Brodeur étant indisposé par la maladie, c'est Wilfrid Laurier lui-même qui le défend en Chambre. Cette loi contribuera à la défaite de son gouvernement en 1911.

Ses problèmes de santé l'obligent à présenter sa démission. On lui offre un siège à la Cour suprême du Canada. De 1911 à 1923, il acquiert une réputation de « *juriste prudent et travailleur* ». Cependant, côté santé, les choses ne s'améliorent pas. Il démissionne de sa charge de juge le 9 octobre 1923. Aussitôt, le premier ministre William-Lyon MacKenzie King le presse pour la succession de Charles Fitzpatrick, une charge moins lourde. Il est assermenté comme lieutenant-gouverneur du Québec le 31 octobre 1923.



Revers de la médaille de 1972 (Coll. de l'auteur).

Il ne demeure en fonction que trois mois, car, victime d'hémorragies provoquées par ses ulcères d'estomac, il décède le 2 janvier 1924.

Docteur *honoris causa* de l'université Laval à Montréal, il a été fait officier de la Légion d'honneur par la République française en 1908.

Alfred Laliberté réalise la médaille à son effigie qui apparaît du côté gauche, mais tourné aux trois quarts. Autour du buste, apparaissent les mots « L.-P. BRODEUR LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE LA PROVINCE DE QUÉBEC 1923 ». Contrairement à son prédécesseur, Brodeur revient à la mention « Province de Québec ». L'artiste signe son œuvre au-dessus de son épaule.

Au revers, pour la première fois, sont gravées les armoiries du lieutenant-gouverneur. Une guirlande de feuilles d'érable et de laurier naît du cartouche de la partie inférieure de la médaille.

La médaille, d'un diamètre de 50 millimètres, est frappée en argent et en bronze.

Nous référons le lecteur concernant Alfred Laliberté à nos notes biographiques qui accompagnent les médailles du 275^e anniversaire de

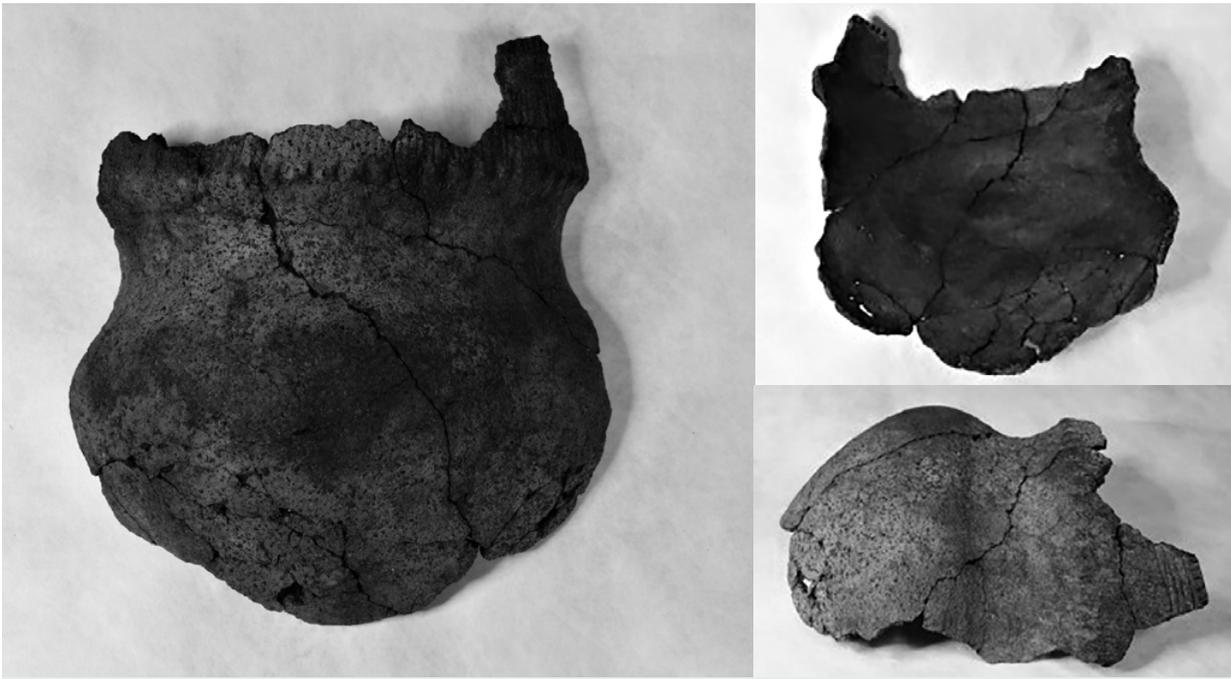
Montréal et du lieutenant-gouverneur Fitzpatrick.

DENIS RACINE, AIG

Les armoiries de Louis-Philippe Brodeur se blasonnent : Écartelé; au 1^{er}, d'or à une grappe de raisins de sable, feuillée d'argent; au 2^e, d'azur à un senestochère mouvant du flanc de l'écu et tenant une branche d'olivier le tout d'argent; au 3^e, d'azur à une galère d'or habillée d'argent voguant sur une mer du même; au 4^e, de sinople à une gerbe de blé d'or; au chef d'hermine. Devise : « Soutien à faible ». Sur la médaille, l'artiste a interprété de manière très libre et naturelle les armes du lieutenant-gouverneur, particulièrement dans le 3^e quartier où la galère vogue sur une mer déchainée.

Sur le plan symbolique, la grappe de raisin rappelle le premier ancêtre canadien, Jean Le Brodeur, sieur de la Vigne. Le senestochère du second quartier et l'hermine du chef, rappelle sa carrière de juriste et qu'il fut juge puiné à la Cour Suprême du Canada. La galère rappelle qu'il fut ministre de la Marine et des Pêcheries ainsi que ministre des Services maritimes.

MARC BEAUDOIN, AIH



Vase en céramique de type autochtone (n° 6G99A1-29Q) © Parcs Canada. (Photo : Marie-Michelle Dionne 2022).

DANS LES PROFONDEURS DU RICHELIEU : UN VASE PERDU IL Y A 500 ANS... (PREMIÈRE PARTIE)

En 1986, des plongeurs du Collège militaire de Saint-Jean découvrent un impressionnant vase en céramique de fabrication autochtone au fond de la rivière Richelieu, dans le secteur qui fait face au fort Saint-Jean.

Une expertise sommaire permet d'associer le vase à la période du Sylvicole supérieur, soit entre 1 450 et 1 500 de notre ère, et même d'en attribuer la confection aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Au moment de la découverte, le vase est complet. Malheureusement, il se fragmente au cours des manœuvres pratiquées pour le remonter à la surface. Les fragments récupérés sont recollés afin de reconstituer l'objet, ce qui permet d'en étudier la forme et le décor. Quant aux fragments manquants, ils reposent toujours au fond de la rivière.

Le vase, d'une hauteur de 27 cm pour 29 cm de diamètre, est constitué d'une panse et d'un col

qui ont été lissés lors de sa mise en forme, complété d'un parement à crestellations. Le parement est décoré d'empreintes dentelées quadrangulaires disposées de manière à former un motif géométrique surmonté d'une ligne. L'angle formé par la jonction du parement et du col est marqué d'une succession d'encoches rapprochées. Des altérations observables sur la paroi intérieure du vase, des traces noirâtres et rougeâtres, pourraient avoir été causées par de la combustion et donc, indiquer l'utilisation du récipient pour la cuisson.

Du point de vue de l'archéologue, un artefact est une source d'informations privilégiée pour accéder aux modes d'établissement et de subsistance, à la variabilité des choix humains, à l'évolution technologique et à l'expression artistique ou identitaire... Tous ces éléments sont rassemblés et constituent les « histoires » du passé. Que nous raconte donc ce magnifique vase?

L'HISTOIRE D'UNE ROUTE FLUVIALE EFFICACE ET CONVOITÉE

Tout d'abord, il nous raconte des parcours au sein d'un mode de vie rythmé par les cycles saisonniers, la nécessité des échanges ainsi que des épisodes de conflits territoriaux. De par sa position et sa configuration particulière, la rivière Richelieu est depuis très longtemps une voie de circulation importante ayant servi à parcourir le territoire du nord au sud et vice-versa, à développer le commerce et la colonisation, ainsi qu'à naviguer pour exploiter le riche écosystème de la vallée du Richelieu, ou encore pour le plaisir d'apprécier le magnifique paysage... Elle relie le lac Champlain (au sud) au lac Saint-Pierre (au nord) sur près de 130 km, en plus d'être située au cœur d'un immense bassin hydrographique de 20 km de largeur. Cette portion de la plaine du Saint-Laurent est devenue habitable il y a environ 6 000 ans, à la suite de la dernière glaciation et du retrait de la mer de Champlain.

La rivière Richelieu fait partie d'un immense circuit fluvial qui s'étend de la côte atlantique à la vallée du Saint-Laurent. Ainsi, son axe principal s'amorce à l'embouchure de la rivière Hudson, pour ensuite traverser le lac Champlain et enfin aboutir dans le fleuve Saint-Laurent. Il s'agit donc d'une voie de circulation nord-sud efficace pour les nations autochtones, au cours de la période paléohistorique, qu'il s'agisse de parcourir le territoire pour chasser, commercer ou guerroyer. Fréquenté dès la période dite « Archaique » (entre 6000 et 3000 ans AA).

Entre le milieu du XVII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, les Français, puis les Anglais s'empresseront d'assurer le contrôle de la « rivière des Iroquois » par l'installation d'une série de forts militaires le long de son parcours. C'est ainsi qu'en 1666, cinq forts sont répartis le long de la rivière, afin de permettre le transit, le ravitaillement ou la retraite des troupes françaises dans le cadre d'une ambitieuse campagne visant à neutraliser la menace que représentent les cinq nations iroquoises du Sud : le fort Richelieu, le fort Chambly, le fort Sainte-Thérèse, le fort Sainte-Anne et le fort Saint-Jean. Or, c'est devant ce dernier que le vase fut retrouvé.

Plusieurs sites archéologiques témoignent du passage des groupes autochtones sur les berges et les îlots de la rivière, tels les sites de l'Île aux Noix (fort Lennox), du fort Sainte-Thérèse, du fort Chambly, du fort Saint-Jean ainsi que le site situé sur l'île Fryer. Notons que la découverte de témoins matériels d'une présence autochtone en ces lieux également choisis par les Eurocanadiens pour y ériger leurs forts pourrait évoquer une certaine convergence dans les choix des lieux propices à l'occupation des uns et des autres. Des lieux tels un portage obligé par la présence de rapides, un secteur où se croisent de petits affluents, un promontoire ou une pointe offrant un poste d'observation idéal ou une terrasse à l'abri du vent dont le sol est bien drainé.

Fait intéressant, les W8banakiak (Abénakis) la nomment *Masesoliantegw*, ce qui signifie « rivière de [avec] beaucoup d'argent ».

Marie-Michelle Dionne Ph.D.
Archéologue, Parcs Canada

Remerciements : Michel Plourde (archéologue, Parcs Canada) et Charles Dagneau (archéologue subaquatique, Parcs Canada)

Pour en savoir plus :

Archéologie subaquatique à Parcs Canada : <https://www.pc.gc.ca/fr/culture/arch/mer-sea>

P. Cloutier et M. Bernier. 2015. « Fortifier la vallée du Richelieu ». *Cap-aux-Diamants* n° 122, 2015, p. 21-23

J.P. Hart Shafie T, Birch J, Dermarkar S, Williamson RF. 2016. *Nation Building and Social Signaling in Southern Ontario: A.D. 1350–1650*. PLoS ONE 11(5): 24 pages. <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC4880188/> (consulté le 2022-04-01).

Gisèle Piédalue. *L'archéologie dans la vallée du Richelieu : une vingtaine d'années d'activités*. Rapport inédit, Parcs Canada, 1985.

« Rivière Richelieu ». Commission de toponymie du Québec : https://toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/Fiche.aspx?no_seq=53253 (consulté le 2022-03-25).

R. Tremblay. *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*. Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal. Montréal, Les Éditions de l'homme, 2005.



Normand Chouinard.
L'aviation commerciale au Québec de 1950 à aujourd'hui. Une histoire remplie de défis.
Québec, Les Éditions GID, 2021, 129 p.

L'auteur de cette histoire de l'aviation commerciale québécoise a fait carrière au sein de diverses institutions spécialisées dans

le financement d'entreprises. Il a laissé sa marque au Fonds de solidarité de la FTQ, dont il était le premier vice-président aux investissements au moment de sa retraite.

Son livre s'appuie sur des témoignages et des documents provenant de certains acteurs de l'histoire de l'aviation commerciale, dont des pilotes et des employés de compagnies aériennes. Ce sont des sources de première main, auxquelles s'ajoutent des articles de journaux. L'auteur n'a pas la prétention d'avoir épuisé le sujet, car plusieurs compagnies régionales ont vu le jour après la Seconde Guerre mondiale. Il a retenu celles pour lesquelles l'information était accessible, en s'attardant un peu plus aux grands transporteurs nationaux Québecair et Air Transat.

L'étendue du territoire québécois et l'absence ou la déficience des infrastructures routières dans les régions périphériques ont constitué un enjeu important pour le développement des ressources naturelles (forêt, mines, énergie hydroélectrique) du Nord-du-Québec. C'est le transport aérien régional qui a permis de relier les régions-ressources aux grands centres urbains à compter des années 1950. En ce sens, les petites et moyennes entreprises mises sur pied par d'audacieux entrepreneurs, qui étaient passionnés d'aviation, ont joué un rôle significatif dans le développement des régions éloignées. Comme l'affirme Normand Chouinard : « L'histoire économique du Québec ne peut donc pas être dissociée de celle du transport aérien. »

L'époque héroïque des aviateurs Jacques de Lesseps ou Roméo Vachon, qui se produisaient dans des spectacles aériens, transportaient du courrier, détectaient des incendies de forêt ou effectuaient des relevés photographiques du terrain est révolue quand une autre génération de valeureux pilotes prend le relais après la Seconde Guerre mondiale. Moins connus que ces pionniers, les Michel Pouliot (Air Gaspé), le couple Gerard Burnett et Elsepth Russell (Matane Air Services) et Jean-Roland Samson (Les Ailes du Nord à Sept-Îles), pour n'en mentionner que quelques-uns, ont établi les premières liaisons aériennes régionales régulières. Pilotes de brousse — certains ont même appris leur métier durant la Guerre —, ils transportent des arpenteurs-géomètres, des ingénieurs, des prospecteurs, des travailleurs miniers ou forestiers sur leur lieu de travail ou encore assurent le ravitaillement de communautés éloignées. Ils desservent aussi la clientèle de chasseurs et de pêcheurs sportifs.

Ces petits transporteurs régionaux seront rachetés par une autre compagnie, basée à Rimouski, pour former Québecair. Cette société sera, en 1957, le premier transporteur régional canadien à utiliser des avions turbopropulsés. L'homme d'affaires Jules-A. Brillant en devient l'actionnaire majoritaire en 1959 et la dirigera jusqu'en 1969, renouvelant la flotte et inaugurant les vols nolisés vers le Sud en hiver. La famille Brillant cède le contrôle de Québecair à l'Imperial Trust, qui l'exploite avec profit durant une dizaine d'années, notamment grâce au contrat de transport des ouvriers du chantier de la Baie-James, obtenu en 1976. Mais ce fleuron québécois connaît ensuite des difficultés financières qui forcent le gouvernement à intervenir pour assurer son sauvetage. La société passe sous le contrôle de ce dernier en 1981, mais l'injection de fonds publics ne suffira pas à redresser les finances de l'entreprise, qui sera privatisée en 1986.

De nouveaux joueurs émergent à la suite des difficultés de Québecair et de la déréglementation du transport aérien : Nationair fondée par Robert Obadia, un ancien vice-président de Québecair, et Royal Aviation mise sur pied par Michel Leblanc, après la liquidation

des actifs de Québécois (qu'il avait acquise lors de la privatisation). Mais ces sociétés connaissent l'échec. Par contre, à l'initiative d'un groupe de pilotes de Québécois, qui s'associent à un grossiste en voyages dirigé par Jean-Marc Eustache, un nouveau transporteur voit le jour : Air Transat. L'actuel premier ministre du Québec, François Legault, est invité à participer à la mise sur pied de la nouvelle entreprise, qui sera financée grâce à un appel public à l'épargne dans le cadre du Régime d'épargne-actions (REA).

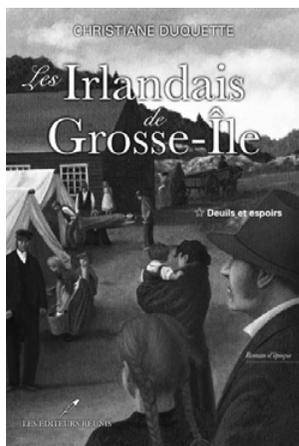
L'intégration d'un voyageur à un transporteur, puis à un réceptionniste assure le succès de l'entreprise, qui bénéficiera d'une injection de capitaux du Fonds de solidarité de la FTQ, en 1989, lui permettant de faire face à des pertes liées à une guerre de prix. De nouvelles émissions publiques d'actions en 1993 et en 1997 assureront l'expansion, sous la gouverne de François Legault, président-directeur général jusqu'en 1997. Air Transat devient ainsi un acteur majeur de l'industrie du tourisme international, et son chiffre d'affaires atteint les 3 milliards de dollars en 2017. À la suite de la pandémie, l'avenir de la compagnie demeure toutefois incertain.

Les deux derniers chapitres du livre, beaucoup plus brefs que les autres, portent sur la présence d'Air Canada au Québec et les défis actuels du transport aérien régional dans la province.

Cette histoire de l'aviation commerciale au Québec représente une contribution intéressante à la connaissance d'un aspect peu connu de l'histoire économique du Québec. Le sujet avait été abordé dans le cadre d'études régionales, mais il manquait une vue d'ensemble.

Les passionnés d'aviation y trouveront aussi leur compte avec des descriptions des appareils (type de propulsion, capacité de passagers, etc.), le plus souvent accompagné de photographies. L'auteur s'attarde également aux catastrophes aériennes qui ont marqué l'histoire de l'aviation commerciale québécoise. Enfin, il en souligne les exploits, dont le plus connu reste celui du commandant Robert Piché, qui réussit à sauver la vie à 293 passagers et 13 membres d'équipage en posant d'urgence aux Açores un Airbus A330 d'Air Transat, privé de ses moteurs à la suite d'une fuite de carburant.

Jacques Saint-Pierre



Christiane Duquette. *Les Irlandais de Grosse-Île*, tomes 1 à 3. Saint-Jean-sur-Richelieu, Les Éditions réunies, 2019 à 2020.

J'ai lu ce récit historique presque d'une traite. Dès le début, je savais que je passerais un très bon moment. J'ai vraiment aimé

me replonger dans l'histoire des Irlandais et de leur passage sur l'île des quarantaines.

L'histoire débute à Waterford en Irlande, en 1847 alors qu'un drame terrible frappe la noble famille McDoughan. Le patriarche, député catholique au parlement britannique,

est assassiné. L'aîné de la fratrie et médecin s'exile alors au Bas-Canada avec son épouse, ses trois fillettes et son domestique dans l'espoir de fuir la famine qui sévit en Irlande. De son côté, Matthew, le frère cadet, choisit de s'enrôler dans le parti révolutionnaire de l'Irlande.

À bord du bateau, les conditions de traversée sont difficiles et le typhus sévit, faisant de nombreuses victimes. Arrivés enfin à destination, les survivants sont mis en quarantaine sur une île du Saint-Laurent, dans l'espoir de contenir la propagation de la terrible maladie. Cette étape sera cependant parsemée d'épreuves. pour les McDoughan.

Chacun des trois tomes qui composent cette série m'a plu. L'auteure a parfaitement

réussi à boucler la boucle en explorant les histoires de chacun des personnages principaux et en laissant également une grande place aux événements qui se sont déroulés sur cette île mythique. Plusieurs années après avoir quitté l'île, un pèlerinage à Grosse-Île se révélera l'occasion parfaite pour les descendants de lever le voile sur certains mystères du passé.

Christiane Duquette fait découvrir l'arrivée difficile de milliers de gens d'abord éprouvés par la vie dans un pays en lambeaux, puis mis à l'épreuve par une périlleuse traversée vers une vie nouvelle. C'est lors d'une visite de l'île que l'auteure s'est laissée porter par l'atmosphère mystérieuse qui régnait sur place, sans doute due à son lourd passé. L'envie de raconter cette histoire s'est alors imposée à elle.

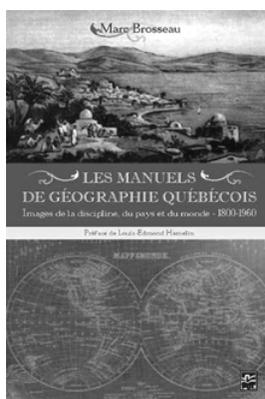
L'année 1847 a été particulièrement marquante pour l'histoire de Grosse-Île. C'est

à ce moment que le typhus a fait des milliers de victimes. Il est toujours possible de voir des traces de cette période sur l'île puisque des messages gravés au couteau sur les murs de certains bâtiments sont encore visibles.

La recherche historique derrière la rédaction de cette série fictive est absolument renversante. L'auteure avait le souci du détail et de la vérité et cela transparait dans chacun des trois tomes.

Encore une fois, le roman historique permet de mettre en lumière des moments du passé qui méritent d'être connus de tous. L'histoire des Irlandais de Grosse-Île en est une de celles-là. Si vous êtes passionnés d'histoire ou que vous souhaitez simplement vous plonger dans une magnifique saga, cette série est pour vous.

Johannie Cantin



Marc Brosseau, en collaboration avec Vincent Berdoulay. *Les manuels de géographie québécois. Images de la discipline, du pays et du monde 1800-1960*. Préface de Louis-Edmond Hamelin. Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, xviii+170 p.

Les inoubliables manuels de géographie des Frères maristes qui nous servaient de référence dans nos écoles primaires durant les années 1960 constituaient déjà des vecteurs identitaires marquants pour les élèves québécois que nous étions, en bonne partie parce que ceux-ci étaient conçus ici, et non ailleurs. Le professeur Marc Brosseau a étudié quelques-uns des 300 manuels de géographie publiés au Québec à partir de 1800, ce qui en soi constitue une première. Mais *Les manuels de géographie québécois* n'est ni un manuel, ni une anthologie; il s'agit plutôt d'une étude comparative et historique sur l'ancrage québécois d'un type de manuel

scolaire au fil des générations. Ce vaste corpus offrait une multitude de représentations du pays et du monde, mais aussi de ce que nous étions collectivement.

Dans sa préface généreuse et inspirée, Louis-Edmond Hamelin (1923-2020) vante l'originalité de cette approche centrée sur la reconnaissance des apports des manuels de géographie dans la construction d'un Québec spécifiquement défini et valorisé : « Les manuels de géographie ont aussi contribué à la culture française. Tout autant que la littérature du terroir et l'enseignement, ils ont été des instruments majeurs dans une certaine *québécoisisation* des mentalités » (p. xvi).

Neuf sous-groupes ou sous-catégories de producteurs de manuels sont identifiés. Le chapitre d'ouverture — coécrit avec Vincent Berdoulay — propose de décrire le manuel de géographie comme étant « un révélateur de certains enjeux scientifiques ou idéologiques qui ont présidé à l'évolution de la pensée

géographique » (p. 9). La deuxième section touche différents rôles de la géographie québécoise, qui a contribué à nommer le pays, nos particularités, en empruntant des néologismes comme la « nordicité ». Le dernier tiers analyse le nationalisme au Québec, à partir d'une réflexion sur les contours des régions, prolongeant géographiquement le *Bilan du nationalisme au Québec* (d'abord paru chez L'Hexagone, puis VLB éditeur), du professeur Louis Balthasar. Constamment, Marc Brosseau insiste sur l'importance des identités régionales, qui permettent de mettre en évidence les particularités agricoles, économiques, historiques, culturelles et géologiques de Lanaudière, de l'Outaouais, des Laurentides, de l'Estrie, de la Gaspésie, etc.

Marc Brosseau a réussi une synthèse remarquable qui dépasse les limites habituelles de l'enseignement de la géographie et des études territoriales; on pourrait classer ce livre en histoire de la

géographie, en Univers social, en Études québécoises, en éducation à la citoyenneté ou tout aussi bien en éducation à l'environnement. On reprocherait cependant à l'éditeur le trop petit format de ce livre et, de ce fait, de certaines des précieuses cartes anciennes qui sont reproduites en un format beaucoup trop petit, rendant presque impossible la lecture des indications et des subdivisions anciennes (pp. 92, 101, 136, 141). Il aurait fallu doubler les dimensions des pages de ce livre afin de bien mettre en valeur les illustrations, pertinentes et rares. Cet ouvrage important conviendra aux historiens et aux géographes, aux éducateurs en général, mais aussi aux utilisateurs de nos beaux manuels de géographie d'autrefois. Compte tenu du contexte, quel serait le bilan de ces deux siècles d'enseignement de la géographie au Québec? Somme toute, ce bilan serait très positif.

Yves Laberge



Marcel Faulkner. *FLQ, histoire d'un engagement*. Montréal, Fides, 2020, 220 p.

L'auteur, ex-felquiste, sociologue prolifique, a raison d'affirmer que les felquistes se livrent peu à la publication d'un récit de leur actions. Gabriel Hudon (1977), François Schirm (1982), et Pierre

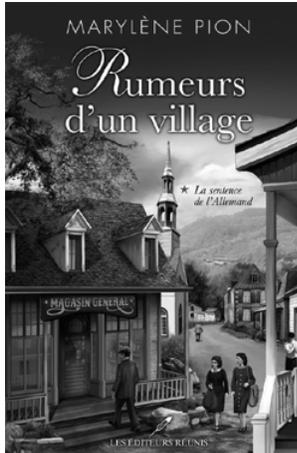
Schneider (2002) font partie de ceux qu'ils nomment auxquels noms il aurait pu ajouter : Pierre Vallières, Robert Comeau, Carole De Vault et Francis Simard. Le moins que l'on puisse dire c'est que le récit de l'ex-felquiste, maintenant sociologue, Marcel Faulkner est sûrement celui qui est le plus appuyé par un appareil théorique explicatif. Dans les deuxième et troisième chapitres, l'auteur complète l'analyse du contexte sociopolitique des années 1960 présenté au premier chapitre. Par ces faits mention-

nons l'importance, qu'a eu au Québec et dans son parcours personnel, l'instauration d'un régime de prêts et bourses afin d'accroître la scolarisation des Québécois. Puis l'auteur montre aussi le lien entre certains souvenirs de son enfance et ses activités de militantisme syndical et le lien entre ces expériences et celles qui lui ont fait côtoyer les Charles Gagnon et Pierre Vallières. Le quatrième chapitre aborde de façon plus explicite la question de l'action radicale. Le sixième chapitre est consacré au groupe Vallières-Gagnon. En toute transparence il évoque au chapitre 7 son arrestation. Au chapitre suivant, il évoque quelques souvenirs de prison et ses rencontres avec les membres de la Commission des libérations conditionnelles du Canada qui ont refusé de le libérer à deux reprises pour des raisons politiques. C'est néanmoins surtout sa rencontre avec une stagiaire qui deviendra déterminante dans son parcours de vie puisqu'il aura trois enfants avec elle. Dans le neuvième chapitre, l'auteur s'intéresse à son retour à la vie normale et au dernier

enfin il revient sur la notion d'engagement. Il est indiscutable que la réflexion de Faulkner sur certains aspects de la microhistoire des années 1960 est d'une valeur certaine. Il rend ainsi compte, par exemple, de l'histoire de certaines revues de contestation comme *Révolution québécoise* et *La Cognée*. Il mentionne aussi avoir fait partie de *L'Avant-garde* dans laquelle sont publiés les écrits de Pierre Vallières et Charles Gagnon en 1966. Faulkner cite les écrits révolutionnaires de Vallières, l'un des seuls au Québec à avoir eu cette intelligence stratégique globale typique de l'époque du Che Guevara et de Régis Debray qui sont restés des classiques dans le genre. Il fait aussi l'historique des partis réputés de gauche comme le RIN, le PRQ (Parti républicain du Québec), le moins connu Parti socialiste du Québec, etc. La perspective de l'auteur ne diverge pas tant de l'historiographie de la version officielle toute forgée sur les déclarations parfois contradictoires

des felquistes eu égard notamment au mode opératoire de l'assassinat de Pierre Laporte et au caractère prémédité de l'acte. Bien entendu, de résumer l'histoire du FLQ à la Crise d'octobre serait réducteur et nous pouvons sans conteste voir une relation causale entre les tensions et le renouveau social des années 1960. À juste raison néanmoins l'auteur est conscient que le recul de cinquante ans paraît être suffisant pour parler des faits de manière neutre. Néanmoins l'auteur déclare ne pas souhaiter être objectif, complet ou impartial, conscient qu'il rédige avant tout un essai. La période concernée par l'ouvrage dans ce qui touche à la mouvance felquiste est celle qui court de 1962 à 1966, mais si, pour d'autres aspects de l'histoire sociale et politique elle déborde de cette courte période.

Jean Nicolas De Surmont



Marylène Pion. *Rumeurs d'un village*, tomes 1 et 2. Saint-Jean-sur-Richelieu, Les Éditeurs réunis, 2019.

Élise Berger tient fort le magasin général de Grande-Ligne pendant que son père, Ignace, est aux prises avec des

ennuis de santé. Nous sommes en 1943. Philippe Berger, son frère, est fait prisonnier en Europe et tant Élise que son père espèrent sa libération rapidement pour le voir revenir au pays sain et sauf.

Friedrich Schreiber est un soldat allemand interné au camp de prisonniers de Grande-Ligne. Par un concours de circonstances, ce dernier se retrouvera employé au magasin général, mais cela ne fera pas l'affaire de tous. Surtout pour Charles-Henri Cormier, ancien soldat blessé et rapatrié au Canada.

En plus d'être le meilleur ami de Philippe, il est également le fiancé d'Élise. L'arrivée du prisonnier est loin de le rassurer et il aura tôt fait de le faire savoir au principal intéressé.

Friedrich subira une attaque au camp ce qui aura pour conséquence qu'Ignace et sa fille obtiendront la permission de l'héberger dans leur logis. Cela n'est rien pour faire taire les commères du village et alimentera d'autant plus la crainte de l'inconnu.

Marlène Pion se passionne pour l'histoire et cela transparaît dans sa façon d'écrire et dans les thèmes qu'elle choisit d'aborder. Son style d'écriture est formidable. Le lecteur se laisse doucement bercer par le récit et, au final, il découvre qu'il vient de lire sur un pan de l'histoire qu'il connaissait très mal.

La recherche historique est évidente et il y a un bel équilibre entre le réel et la fiction

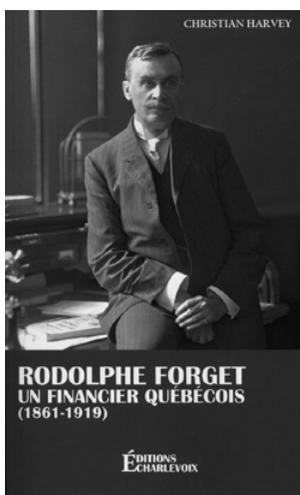
tout au long de la saga. J'ai d'ailleurs bien aimé que les histoires commencent en parallèle l'une de l'autre pour ensuite se rejoindre et n'en faire qu'une seule.

J'avoue que je ne m'y connaissais pas du tout sur le sujet des camps de prisonniers au Québec durant la Seconde Guerre mondiale avant de commencer cette lecture. Ma connaissance se limitant aux camps de concentration allemands qu'on nous avait

maintes fois présentés dans mes cours d'histoire.

J'ai donc ouvert mon esprit à quelque chose de totalement nouveau en m'adonnant à ma passion pour la lecture de romans historiques et je remercie Marlène Pion pour cette belle introduction à un pan de l'histoire totalement nouveau pour moi.

Johannie Cantin



Christian Harvey.
Rodolphe Forget. Un financier québécois (1861-1919). La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2021, 267 p.

De nos jours, le nom de Rodolphe Forget (1861-1919) est habituellement associé au Domaine Forget, à Saint-Irénée dans Charlevoix, hôte d'un Festival international de musique et d'une Académie internationale de musique et de danse. Pourtant, à son époque, l'homme surnommé le « roi de la bourse » ou le « petit Napoléon de la rue Saint-François-Xavier » (p. 121) est un personnage majeur du développement économique de la province. Si l'histoire n'a retenu que quelques faits anecdotiques, le laissant lentement sombrer dans un oubli, Christian Harvey nous en rappelle ici la grandeur.

L'historien a dépouillé et croisé de nombreuses sources pour dévoiler un portrait biographique chronologique complet. « Que de chemin parcouru pour ce fils d'avocat qui a connu bien des difficultés et s'est élevé au haut de l'échelle sociale grâce à un travail incessant » (p. 158). De ses origines familiales et sa naissance à Terrebonne, on le suit à travers un parcours académique

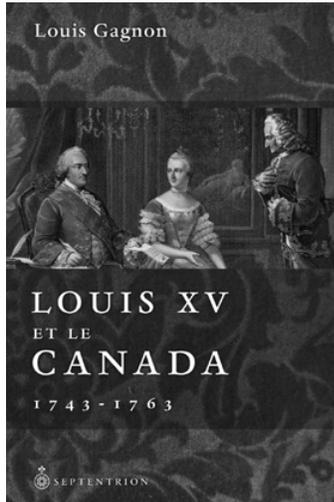
atypique qui amène Rodolphe Forget à seconder son oncle Louis-Joseph Forget (1853-1911) dans la maison de courtage L.J. Forget et Cie à Montréal avant d'y être promu à titre d'associé. L'auteur prend soin de décortiquer et d'expliquer les méandres, ficelles et vocabulaires usuels de la bourse, de la consolidation d'entreprises et du mouillage de capital, permettant au non-initié de comprendre les enjeux et défis qui en découlent. Chemin faisant, on assiste à la création de la *Montreal Light, Heat and Power* et à son passage du milieu des affaires vers l'univers politique. Il est élu au gouvernement fédéral sous la bannière conservatrice dans Charlevoix de 1904 à 1917 avec son projet qualifié de « chemin de fer dans la lune » (p. 143). Cette promesse électorale de construire une ligne de chemin de fer privée reliant Québec à La Malbaie s'avère un gouffre financier qui le plonge dans une tourmente.

À cause du manque d'information et de l'absence de tout témoignage personnel préservé, aucune monographie sérieuse ne s'était jusqu'ici attardée sur ce personnage de notre histoire. Le travail de Christian Harvey vient donc redonner sa place à Rodolphe Forget dans notre histoire économique et politique, lui qui « a joué un rôle central dans le développement du secteur financier au Canada et de la Bourse

de Montréal, ce qui lui a permis, dès 1907, de rejoindre le cercle restreint des millionnaires » (p. 9-10). Le tout constitue une œuvre biographique remarquable sur un homme singulier, permettant de revivre

une époque mal connue du monde québécois des finances.

Pascal Huot



Louis Gagnon. *Louis XV et de Canada 1743-1763*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 2014, 181 p.

Situé entre Louis XIV (« Le roi Soleil ») et Louis XVI (le « roi-martyr »),

le règne apparemment discret de Louis XV (1710-1774) reste pour nous douloureusement marqué par la perte de l'Acadie et, ultimement, par la disparition de la Nouvelle-France. Passionné par cette période, Louis Gagnon avait déjà consacré un premier ouvrage à Louis XIV; il était logique de maintenir cet éclairage transatlantique selon le même point de vue nord-américain. Rédigé comme un récit vivant, *Louis XV et de Canada 1743-1763* permet de mieux comprendre la vision de ce roi qui a d'abord connu la régence (il avait cinq ans au moment de monter sur le trône) avant de prendre son royaume en main (p. 18); or, on dit que « le pouvoir l'ennuie » (p. 12) et par ailleurs, « il se sent à l'aise à la chasse, ou avec ses favorites, en particulier Madame de Pompadour, ses deux obsessions » (p. 12). Dans le contexte belliqueux du XVIII^e siècle, ce roi réputé pour être timide est pacifiste, sensible aux conseils des philosophes comme Voltaire (François-Marie Arouet), mais aussi (Charles-Louis de Secondat baron de) Montesquieu — l'auteur de *L'Esprit des lois* — (p. 77), et « tout entier voué à la paix par éducation et par inclination » (p. 152). Après le Traité de Paris de 1763,

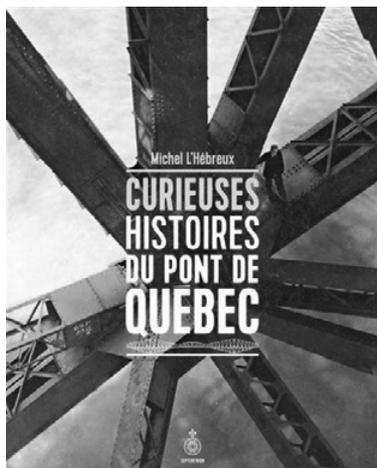
le roi de France réalise (un peu trop tard) la grande perte attribuable à sa négligence : « Louis XV prépare la guerre sans la faire, orchestre une revanche qui ne vint jamais » (p. 152). Comment expliquer ce désintérêt de la France pour sa colonie américaine, pourtant si prometteuse? Au départ, « si Louis XV consent à défendre et à garder cette colonie que l'on affirme être un rempart contre l'expansionnisme britannique, cette acception a pourtant ses limites : le peuplement du Canada ne peut se faire au détriment de la France, quand même on lui ferait miroiter qu'un mouvement migratoire important compenserait pour une marine déficiente » (p. 153).

Dans un style clair et concis, Louis Gagnon livre un portrait nuancé de Louis XV, dont les décisions mal éclairées et l'inaction ont entraîné des conséquences énormes sur notre histoire commune, des deux côtés de l'Atlantique. Les dirigeants qui lui succéderont (jusqu'à Charles de Gaulle) feront souvent référence aux mauvaises décisions prises durant son long règne. Se basant sur une documentation variée (dont plusieurs ouvrages parus aux Éditions du Septentrion), Louis Gagnon fournit des pistes et des explications plausibles afin de mieux saisir pourquoi ce roi craignait tant de voir la France affaiblie et dépeuplée en voulant coloniser la Nouvelle-France (p. 77). En ce sens, *Louis XV et de Canada 1743-1763* est un livre instructif, car il réunit un grand nombre de réponses. Mais surtout, l'auteur se centre

sur la dimension « canadienne » du règne de ce monarque, alors que tant d'autres études ont négligé cette dimension pourtant essentielle afin de bien comprendre

les causes de l'effritement du royaume français.

Yves Laberge



Michel L'Hébreux.
Curieuses histoires du pont de Québec.
Québec, Septentrion, 2020, 256 p.

sement de l'auteur dans différents projets pour mettre en valeur le pont de Québec, on peut percevoir les efforts pour s'assurer que celui-ci reste un puissant symbole patrimonial pour la région de Québec.

Ce livre de Michel L'Hébreux est ponctué d'une multitude d'anecdotes, d'histoires, et d'images toutes plus intéressantes les unes que les autres concernant le pont de Québec. Il nous amène à redécouvrir cette structure avec un regard différent. Le lecteur peut se laisser guider d'une histoire à l'autre au gré de ses envies et de sa curiosité. Cette perspective permet d'aborder des sujets complexes d'une manière agréable et digeste. L'histoire du pont de Québec est souvent réduite à sa construction et à ses deux catastrophes, mais nous avons ici une perspective plus étendue. Une large place est donnée aux personnages et aux événements qui sont délaissés par l'historiographie classique. La parole est souvent donnée à des témoins directs ou des personnes les ayant connus et l'auteur se laisse même aller à raconter quelques anecdotes personnelles en lien avec le pont.

En effet, c'est aussi un récit personnel qui nous permet de voir toute la dévotion et l'attachement de l'auteur pour cet emblème de la ville de Québec. Au travers des différents récits, il nous amène à voir comment son intérêt pour le pont lui a permis d'avoir accès à des documents et des témoignages inédits qui sont venus à leur tour nourrir sa passion. À travers l'investis-

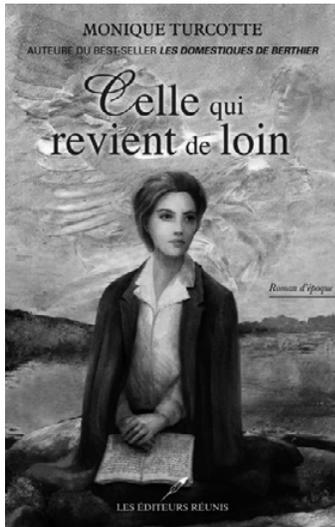
Le livre permet aussi d'approfondir le contexte historique du pont selon les époques qu'il a traversé et non seulement au moment de sa construction. Il ne se concentre pas uniquement sur la place prépondérante que la structure occupe dans le paysage urbain de la ville de Québec, mais s'attarde aussi sur la place qu'elle occupe sur les plans régional, national et même mondial. L'utilisation de ces différentes échelles d'analyse permet de mieux mettre en perspective son importance.

L'Hébreux analyse aussi le pont sous différents angles. Il met à profit l'histoire technique pour nous raconter la construction en elle-même; l'histoire politique, non seulement pour la mise en place du projet, mais aussi dans sa préservation et dans la réutilisation du symbole; l'histoire économique autant pour les coûts de construction et d'entretien que pour les retombées qu'il a engendrées; l'histoire scientifique en expliquant notamment les processus physiques, les types de métaux utilisés et les causes des catastrophes; l'histoire sociale en présentant ses usages au fil du temps et même l'histoire culturelle avec les différentes utilisations des vestiges, de ses apparitions au cinéma et la production de produits dérivés.

Bref, l'auteur réussit bien son pari d'attiser notre curiosité avec une histoire totale et différente. Il est difficile de s'arrêter une fois le livre commencé puisqu'il nous amène de surprise en surprise. Il rend le sujet acces-

sible et intéressant pour tous et les images à elles seules valent l'achat du livre.

Jean-François LeBlanc



Monique Turcotte. *Celle qui revient de loin*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Les Éditions réunies, 2020, 362 p.

On dit de Madeleine Genest qu'elle est patiente, débrouillard, courageuse, vaillante et optimiste. Avec de tels traits de caractère, il était très peu probable que je n'aime pas ma lecture. Le contexte d'après-guerre et le fait que l'histoire se déroule dans la ville qui m'a vu grandir n'ont été que des facteurs de plus qui ont contribué à mon appréciation si grande de cette lecture.

Portée par une pulsion inexplicable, Madeleine Genest affectueusement surnommée Mado se porte volontaire comme infirmière sur les champs de bataille pendant la Seconde Guerre mondiale.

Une fois en Europe, elle fait la connaissance de Greg O'Donnelley. Ils tombent rapidement sous le charme l'un de l'autre et bien vite ils se marient. Tentant de «chercher la beauté dans la laideur absolue de cette guerre meurtrière», Mado se retrouve enceinte alors que son mari est porté disparu.

En 1945, de retour chez elle à Sherbrooke dans les Cantons-de-l'Est, Madeleine

cherche à reprendre le contrôle de sa vie, bien loin de ce qu'elle a vécu durant les cinq années de guerre qu'elle vient de traverser. L'adaptation à la vie normale et sa condition de nouvelle maman demanderont cependant un certain temps.

À travers les bribes de ses journaux intimes, le lecteur revivra les souvenirs tendres et déchirants que Mado avait pris soin de consigner précieusement.

Je ne peux m'empêcher de me rappeler à quel point les récits des témoins de l'histoire sont des sources primordiales d'informations pour les historiens. Un exutoire pour celles et ceux qui vivaient ces événements tragiques en temps réel et un outil précieux pour les générations à venir pour l'étude et la compréhension de cette époque.

Il s'agit d'une œuvre de fiction, mais elle ne doit pas être bien loin de la réalité de certains hommes et certaines femmes.

Une belle lecture tout en lumière et en douceur. Exactement ce dont nous avons tant besoin par les temps qui courent. Une lecture porteuse d'espoir et de reconstruction.

Johannie Cantin

Beaudoin, Raymonde. *Il était une fois des draveurs*. Québec, Septentrion, 2022, 123 p.

Blouin, Jacques. *Il se passe des choses étranges à Saint-Jean-Vianney*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 521 p.

Dussault, Éric. *Paris. Moments phares et symboles*. Québec, Septentrion, 2022, 204 p.

Escojido, André et Charles Henri Audet. *Visitemboirs (Objets insolites). Collection André Escojido*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 328 p.

Fournier, Marcel. *Ouvriers, artisans et dirigeants des Forges du Saint-Maurice en Nouvelle-France*. Québec, Septentrion, 2022, 192 p.

Fournier, Marcel. *Les premières familles anglo-normandes au Québec 1700-1860*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 352 p.

Gagnon, Pierre. *Fernand Gagnon reporter et rédacteur en chef du quotidien Le Nouvelliste de Trois-Rivières...* Québec, Les Éditions Gid, 2022, 425 p.

Gendron, Yannick; Alain Gervais; Pierre Lahoud. *Curiosités de Trois-Rivières*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 223 p. (Coll. Curiosités, 12)

Harvey, Fernand. *Histoire des politiques culturelles au Québec 1855-1976*. Québec, Septentrion, 2002, 437 p.

Lavoie, Gilbert. *Dans la cour des grands et des gérants d'estrade*. Québec, Septentrion, 2022, 201 p.

Le Bihan, Loing. *Le Pigeon de Mario Monicelli*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2022, 155 p. (Coll. Le vif du sujet)

LeBlanc, Stéphan (dir.); Richard Aubry; Pierre-Olivier Lair; Gyslain Raza; Daniel Robert. *Histoire du 12^e Régiment blindé du Canada. L'héritage militaire de Trois-Rivières*. Québec, Septentrion, 2022, 398 p.

Linteau, Paul-André. *Une histoire de Montréal*, Édition revue et corrigée. Montréal, Boréal, 2022, 384 p. (Coll. Boréal Compact, 332)

Marcil, Eileen Reid. *Le Royal William de Québec. Le véritable premier bateau à vapeur transatlantique*. Québec, Septentrion, 2022, 122 p.

Michaud, Gaston. *Le mémoire contagieuse*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 209 p.

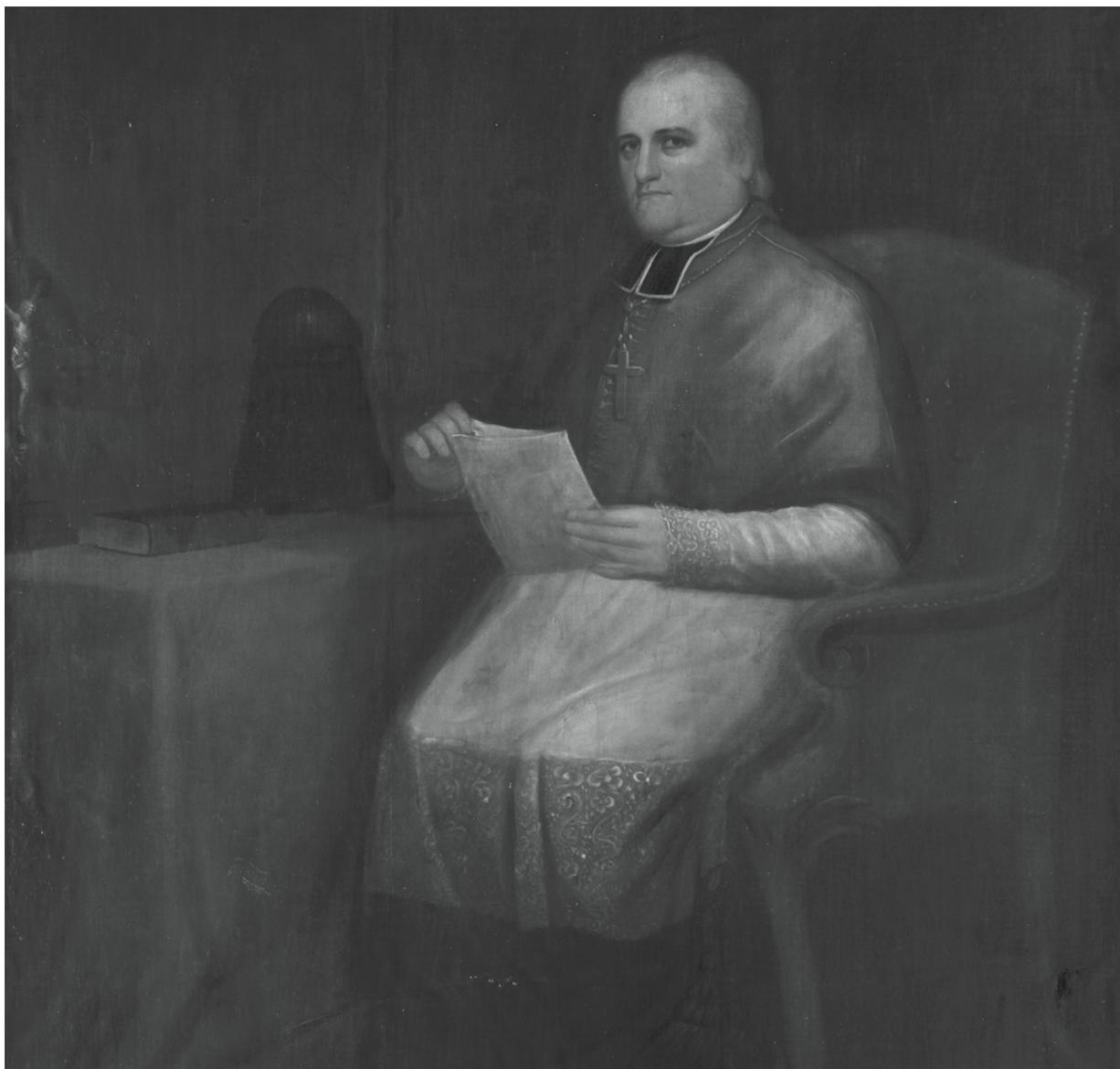
Naud, Marie-Hélène. *Un trésor bien gardé. Les femmes et la mystique*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 108 p.

Pierrebouge, Fabrice. *Missions de l'ombre. Les opérations spéciales de la GRC du SCRS et des Forces armées*. Montréal, Les Éditions La Presse, 2022, 306 p.

Prégent, Édith, Sébastien Daviau, Jean-Luc Brazeau. *Vaudreuil-Dorion, la fusion de nos histoires*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 207 p. (Coll. 100 ans noir sur blanc, 66)

Racine, Denis. *Immigrants et soldats d'origine belge au Québec de 1650 à 1901*. Québec, Les Éditions Gid, 2022, 305 p.

White, Patrick. *Henry Daniel Thielcke. La vie d'un peintre royal méconnu*. Québec, PUL, 2022, 159 p.



John James, Monseigneur Joseph-Octave Plessis, 1824-1825 Huile sur toile, 229 x 157,2 cm (Coll. du Musée national des beaux-arts du Québec Achat (1976.153)) (Photographe : MNBAQ, Idra Labrie).

LE PORTRAIT OFFICIEL : M^{GR} JOSEPH-OCTAVE PLESSIS (PREMIÈRE PARTIE)

Absents au Canada au XVIII^e siècle, et plutôt rares au XIX^e, les portraits officiels, mettant en scène des personnes qui occupent de hautes fonctions administratives, présentent de fortes similitudes quant à leur format exceptionnel et à leur construction relativement

complexe. Les codes de représentation auxquels ils obéissent découlent directement du portrait royal et aristocratique, tels les célèbres portraits, en costume de sacre, de Louis XIV signé par Hyacinthe Rigaud, en 1701, ou de Napoléon 1^{er} par Jacques-Louis-David,

François Gérard ou Jean-Auguste-Dominique Ingres, en 1805-1806. Le personnage, pleine grandeur, habillé de son costume de fonction, figure dans un décor élaboré qui met en évidence des attributs, plans ou inscriptions rappelant un de ses accomplissements remarquables. Dans ces œuvres au caractère digne, mais froid et empesé, la personnalité du sujet a tendance à disparaître au profit de sa position sociale. En raison de leur coût élevé, ces tableaux d'apparat sont généralement payés par la communauté, puis offerts en hommage au portraituré lors de cérémonies solennelles. Les portraits officiels sont destinés à être mis en valeur dans un lieu public, sur la scène même des actions du sujet.

C'est le cas du premier portrait officiel exécuté au Bas-Canada, celui de M^{gr} Joseph-Octave Plessis peint par John James en 1824-1825. Le tableau a été acheté par le MNBAQ à la fabrique Saint-Roch de Québec en 1976. Joseph-Octave Plessis (1763-1825) a été curé de la paroisse Notre-Dame de Québec (1792-1805), coadjuteur-adjoint (1801-1805), onzième évêque du diocèse de Québec (1806-1819), fondateur de la desserte de Saint-Roch de Québec (1811), premier archevêque du même diocèse (1819-1825), et membre du Conseil législatif (1817-1825). M^{gr} Plessis fut un fervent amateur d'art. En plus d'être lui-même un collectionneur modeste, il fut l'un des instigateurs de l'importation des quelque 180 tableaux français du fameux fonds Desjardins en 1817 et en 1820. En encourageant la décoration des bâtiments religieux, l'évêque stimula aussi le marché des peintres locaux. Outre le tableau de James, on lui connaît trois autres portraits réalisés de son vivant, une toile attribuée à Louis-Dulongpré (vers 1805), une aquarelle de Gerritt Schipper (vers 1810) ainsi qu'une miniature en médaille sur une tabatière (vers 1825).

Comme il est relaté dans les archives paroissiales de Saint-Roch, le 7 décembre 1824, « *En reconnaissance, des bienfaits que Mgr Plessis a répandus sur les citoyens du faubourg St Roch [...] nous citoyens du dit faubourg proposons [...] d'acheter son tableau qui le représente dans toute sa grandeur* ». Le 25 janvier 1825, à l'occasion du 24^e anniversaire de la consécration de l'évêque de Québec et à la suite d'un office présidé par le prélat lui-même, « *Les citoyens de Saint-Roch, comme le rapportent La*

Gazette de Québec du 31 janvier et *Le Canadien* du 2 février suivant, *s'étant procuré un portrait de sa Grandeur, peint à l'huile par M. James, ont profité de l'occasion que leur fournissait ce jour pour féliciter sa Grandeur et lui présenter le portrait en question, en sorte qu'à l'issue de l'office ils se sont transportés au Séminaire et ont présenté l'adresse suivante : À sa Grandeur l'Illustrissime et Réverendissime Joseph-Octave Plessis, Évêque du Diocèse de Québec [...] Désireux de [...] transmettre à leur postérité le souvenir de l'auteur de tant de bienfaits, nous nous sommes procuré un portrait de votre Grandeur, peint à l'huile par Mr. James, artiste célèbre, que nous présentons à votre Grandeur; et en vous priant de l'accepter, nous vous demandons humblement la permission de le déposer à Saint-Roch [...] À laquelle adresse il a plu à sa Grandeur de faire la réponse suivante : Messieurs, Ni cette adresse, ni le tableau qu'elle annonce ne pouvaient me venir d'un quartier qui me fut plus agréable que celui du Faubourg Saint-Roch. [...] Conformément à votre désir, le portrait que vous présentez sera conservé soigneusement dans un des appartements de la maison attenante à l'Église* ». Cette décision devait certainement conforter M^{gr} Plessis, puisque, dans une correspondance du 14 février, l'évêque lui-même parle de ce « grand portrait que je ne sais où mettre ». Louis-Joseph Papineau, dans une lettre à son épouse le 26 janvier tout comme le *Canadian Spectator* du 2 février suivant feront également mention de la présentation du tableau à l'évêque.

Joseph-Octave Plessis, dont l'état de santé se dégradera considérablement au cours de 1825, décèdera à la fin de cette année, le 4 décembre précisément.

Mario Béland, msrc
Historien de l'art



Renée Martel vers 1968. (Fonds La Presse BAnQ, Montréal.)

RENÉE MARTEL (1947-2021) : UNE ÉTERNELLE JEUNESSE

de Burt Bacharach et des paroles originelles de Hal David). Une adaptation française avait été écrite par Claude François et Liliane Konyn, mais le texte de la version de Renée Martel était assez différent dans la dernière moitié du texte. Ci-dessous, je souligne les moments d'infléchissement dans l'intonation de Renée Martel :

« Quand un bateau passe » :

« Quand un bateau passe, quand un train siffle

Quand un avion s'envole dans le ciel

Moi j'imagine tous ces départs... »

En outre, l'arrangement de « Quand un bateau passe » contient en plein milieu de la chanson un supplément mélodique qui ne faisait pas partie de l'original, au moment où des voix en canon font des « là là là » qui semblent se superposer.

On aurait tort de réduire Renée Martel à une simple traductrice de chansons anglo-américaines; elle savait au contraire les bonifier, les parachever, et plusieurs de ses versions surpassaient les créations originelles en anglais, non seulement par les paroles et sa voix, mais aussi par ses arrangements, par exemple dans le solo de trompette de « J'aurai bien mon tour de chance ». Aussi, elle ajouta une coda (« Un ciel plus beau, des jours heureux, un soleil plus lumineux ») à la fin de « Viens changer ma vie », librement adaptée du succès « Colour My World » de Petula Clark. Sa chanson « Cowgirl dorée » marquait la transition — ou plutôt le retour — vers le style country, qui s'amorçait déjà avec « Si on pouvait recommencer », « Le bateau du bonheur » (1971) et « Un amour qui ne veut pas mourir » (1972).

Un album occupe une place particulière dans sa discographie : *Réflexions* (1974), qui constitue

La chanteuse Renée Martel est décédée le samedi 18 décembre 2021, d'une maladie respiratoire non reliée à la COVID-19. Aussitôt, les nombreux hommages à son sujet rappelaient qu'on la surnommait « la reine du country ». Ce n'est pas faux. Et pourtant, Renée Martel doit aussi sa célébrité au fait qu'elle a aussi été une magnifique chanteuse pop, qui a fait les palmarès entre 1968 et 1974. Son cycle de succès s'amorça en 1967 avec « Liverpool », qui n'était pas son premier disque. La liste de ses chansons immortelles serait trop longue à énumérer. On retiendra, initialement en 45 tours : « J'aurai mon tour de chance », « Je vais à Londres », « Johnny Angel », « Viens changer ma vie », « À demain ma darling », « Une chanson sentimentale pour une fille sentimentale ».

Vocalement, Renée Martel avait ce don de pouvoir moduler subtilement une note, presque imperceptiblement, pour lui donner une impression de fragilité, avec un brin de tristesse. C'était son secret. Elle savait en user en le dosant sciemment, mais sans en abuser, par exemple à la fin du refrain de « Liverpool », quand elle chante le mot « remorqueur ». Cette manière si personnelle d'infléchir une note, de faire tanguer une syllabe, pour un bref instant, se confirme tout particulièrement en réécoutant son phrasé dans « Quand un bateau passe », adaptée de « Trains and Boats and Planes » (sur une musique



1972, disque Spectrum « Un amour qui ne veut pas mourir ». (Coll. privée.)



Renée Martel vers 1968. (Fonds La Presse BANQ, Montréal.)



Timbre émis par Postes Canada en 2014 (Scott 2767-a) honorant Renée Martel de son vivant. (Coll. privée.)



Biographie de Renée Martel signée Danielle Lorrain parue chez Québec-Amérique en 2014.

une bifurcation, avec des chansons originales (et non plus des adaptations de chansons anglaises).

En 1993, Renée Martel a réenregistré ses premiers succès, et je crois que ce fut une erreur, car les nouvelles versions perdaient cette sonorité et cette fraîcheur propres aux années 1960. Mais il faut admettre qu'au début des années 1990, au moment de l'apparition du CD et de la disparition — drastique, mais provisoire — du vinyle, ses premiers enregistrements étaient devenus introuvables depuis longtemps. Par ailleurs, et en dépit du talent indéniable de toutes les chanteuses qui lui rendent hommage en reprenant ses chansons, le CD « *C'est mon Histoire : hommage à Renée Martel* », paru en 2015, reconferme — malgré tout — que c'est vraiment la voix inimitable de Renée Martel qui était magique, beaucoup plus que son répertoire. Fort heureusement, ni le temps ni la maladie n'ont entravé sa voix inégalable.

En 2015, *Cap-aux-Diamants* lui avait rendu hommage lors de la parution de son livre et du coffret quintuple en CD (intitulé *5 albums incontournables*). Outre l'excellente biographie rédigée par Danielle Laurin (*Le Roman de Renée Martel*), le portrait le plus instructif sur Renée Martel

peut être consulté sur le site « Québec Info Musique », qui fournit les titres originaux de ses grandes chansons, souvent adaptées à partir de compositions anglo-saxonnes. On y trouve aussi quelques extraits vidéo. Car il fallait voir Renée Martel : charme, candeur, élégance, et une voix caressante que l'on ne se lasse pas de réentendre.

Yves Laberge

Pour en savoir plus :

Sur CD, rechercher ses premiers enregistrements sur étiquette Mérite (*Renée Martel Volume 1*, Disques Mérite : 22-2421), DSP ou Spectrum.

Danielle Laurin. *Le Roman de Renée Martel*. Montréal, Éditions Québec Amérique, 2014.

Site de Québec Info Musique, <http://www.qim.com/artistes/biographie.asp?artistid=326>

[Consulté le 10 mai 2022].

Site de Renée Martel : <https://productionsmartinleclerc.com/archives/renee-martel/>

[Consulté le 10 mai 2022].

Yves Laberge, « Renée Martel : le temps des hommages et des rétrospectives », *Cap-aux-Diamants*, Médias de l'histoire, N° 121, printemps 2015.

DÉCÈS DE SERGE PALLASCIO (1947-2022)



Serge Pallascio. (1947-2022). (<https://wilbrodrobert.com/fr/avis-de-deces/pallascio-serge.2058?page=1>).

Monsieur Serge Pallascio, dont les lecteurs de *Cap-aux-Diamants* ont pu lire les textes durant plusieurs années, est décédé le 16 février dernier.

Professeur de cinéma au Département de communications du Cégep Limoilou durant 35 ans, Serge Pallascio s'est fait connaître du grand public à travers sa participation à différents médias. Il a notamment été animateur et chroniqueur à Radio-Canada pendant une dizaine d'années. Il a aussi collaboré au magazine de cinéma *Le Clap* durant plus de 25 ans. L'éditeur de cette revue, Marcel Aubé, le qualifiait de « magicien de l'interview ».

De 2008 à 2020, Serge Pallascio a signé une quarantaine de rubriques qui ont contribué à la notoriété de *Cap-aux-Diamants*. Que ce soit dans ses comptes-rendus d'expositions au Musée de la civilisation et au Musée national des beaux-arts du Québec, ou encore dans ses entrevues, il a permis aux lecteurs de la revue de découvrir la culture québécoise sous un œil différent. On se souviendra notamment de sa rencontre avec l'illustre écrivain Alberto Manguel à l'occasion de l'exposition *La bibliothèque, la nuit* présentée au Musée de la civilisation en 2016.

HOMMAGE À MICHEL LESSARD (1942-2022)



Michel Lessard. (1942-2022). (Archives privées.)

L'annonce du décès de l'historien de l'art et vulgarisateur Michel Lessard n'a laissé personne indifférent dans le milieu du patrimoine culturel. Il n'est pas exagéré de dire que le Québec vient de perdre l'une des figures marquantes de la génération d'historiens qui, dans le sillage de la Révolution tranquille, sont partis à la quête des sources de l'identité québécoise. Comme le rappelait son éditeur de longue date, la maison Les Éditions de l'Homme, « l'architecture, le patrimoine et la culture d'ici ont trouvé en lui leur plus ardent défenseur ».

Né à Sorel en 1942, Michel Lessard passe son enfance à Lauzon où sa famille avait déménagé en 1943. Il a fait ensuite son cours classique à Lévis, où il finira par s'établir dans un vaste bungalow avec vue imprenable sur la ville de Québec. Il a fait carrière dans l'enseignement, d'abord dans une École normale de Sainte-Foy, puis comme professeur à l'Université du Québec à Montréal à compter de 1978, mais il se définissait lui-même d'abord comme un communicateur culturel. Il a ainsi participé à une soixantaine de documents cinématographiques pour Radio-Canada et l'Office national du film. Il s'est distingué notamment comme concepteur-scénariste de la série « Un pays, un

goût, une manière », dont les 26 épisodes ont été diffusés à compter de 1976.

Peu d'auteurs québécois ont rejoint un aussi large public que Michel Lessard. Tous ses ouvrages ont été des succès populaires. Son livre *L'Encyclopédie des antiquités du Québec*, publié en 1971 et réédité en 2007 sous le titre *La nouvelle encyclopédie des antiquités du Québec*, s'est vendu à plus de 100 000 copies. *L'Encyclopédie de la maison québécoise*, parue en 1972, a également été un succès de librairie. Ces ouvrages de référence ne sont pas étrangers à la prise de conscience par la population de la valeur patrimoniale des maisons anciennes et des autres bâtiments historiques du Québec ainsi que du mobilier primitif et des objets de la vie quotidienne des générations précédentes.

Il avait aussi une passion pour la photographie ancienne, sujet de sa thèse de doctorat à l'Université Laval. Il a diffusé les fruits de cette recherche dans la grande exposition consacrée à la famille de photographes Livernois de Québec présentée au Musée des beaux-arts de Québec en 1987. Le catalogue de cette exposition est lui aussi devenu un ouvrage de référence. Encore une fois, Michel Lessard aura su attirer l'attention sur un élément du patrimoine québécois, qui avait été quelque peu négligé jusque-là par les archivistes et les historiens.

Michel Lessard était un ami de *Cap-aux-Diamants*. Au fil des ans, il a signé de nombreux articles et il a agi comme éditeur invité pour quelques numéros. Ces contributions régulières s'inscrivaient parfaitement dans son parcours intellectuel qui visait à la formation d'une relève en étude du patrimoine, mais également à sensibiliser la population québécoise à la sauvegarde de son riche patrimoine culturel, comme élément de son identité.

Le prolifique historien a reçu plusieurs distinctions durant sa longue carrière, dont le prix Gérard-Morisset en 1996, qui est la plus haute distinction attribuée à une personne pour sa contribution à la sauvegarde et au rayonnement du patrimoine québécois. Il a également été décoré de la médaille de l'Assemblée nationale et, une semaine avant sa mort, de la médaille du lieutenant-gouverneur du Québec pour mérite exceptionnel.

CLASSEMENT DU SITE PATRIMONIAL DE L'ANCIENNE-CITÉ-DE-MAISONNEUVE



(<https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=232824&type=bien>).

Le site patrimonial de l'Ancienne-Cité-de-Maisonneuve, qui est situé dans l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, a été classé le 3 mars 2022 en vertu de la *Loi sur le patrimoine culturel*. Annexée à la Ville de Montréal en 1918, la ville de Maisonneuve fondée en 1883 s'était hissée au 5^e rang des villes industrielles canadiennes en 1910.

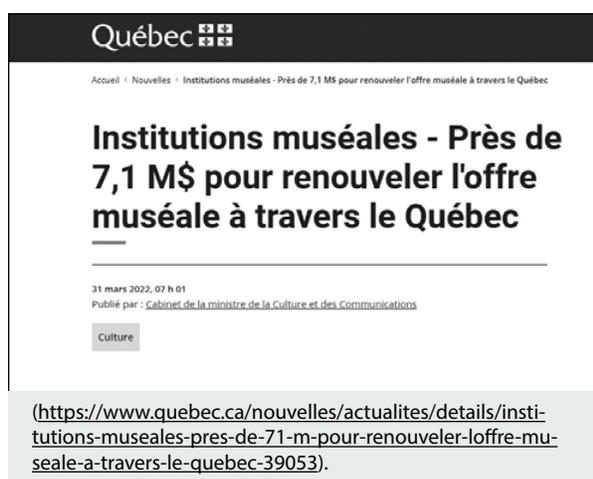
Les immeubles de style Beaux-Arts et autres éléments compris dans ce site patrimonial sont issus du plan d'aménagement élaboré par l'ingénieur municipal Marius Dufresne. Ce plan s'inspire du mouvement américain d'embellissement des villes nommé City Beautiful, qui se développe au tournant du XX^e siècle. Il associe à la fois l'harmonie architecturale et l'aménagement paysager avec une répartition fonctionnelle de l'espace. Le site patrimonial classé comprend :

- l'ancien hôtel de ville, devenu la bibliothèque Maisonneuve;
- l'ancien marché public, devenu le Centre communautaire, culturel, social et éducatif de Maisonneuve;
- la caserne de pompiers, devenue le Centre Nutrilait;
- l'édifice du bain et du gymnase publics, devenu le Bain Morgan;

- le boulevard Morgan, devenu l'avenue Morgan;
- le parc Morgan;
- les deux sculptures-fontaines réalisées par Alfred Laliberté.

Le site patrimonial est délimité par la rue Ontario Est, la rue Notre-Dame Est, le boulevard Pie-IX et l'avenue Morgan.

SUBVENTIONS AUX MUSÉES QUÉBÉCOIS



La ministre de la Culture et des Communications, Madame Nathalie Roy, a annoncé le 31 mars dernier l'octroi d'une somme de 7 099 796 \$ à 25 institutions muséales situées partout au Québec pour leur permettre de renouveler des expositions permanentes et itinérantes. Cet appel de projets avait été ouvert du 31 mai au 12 octobre 2021.

Cette somme, précise-t-on dans le communiqué du ministère « contribuera ainsi à la consolidation et au développement de la culture et des communications. Elle sert aussi à appuyer les musées dans l'accomplissement de leur mission qui vise notamment à faire connaître, à promouvoir et à conserver la culture québécoise dans toutes ses manifestations. »

Jacques Saint-Pierre

Erratum Numéro 148 — Hiver 2022

Restigouche ou Ristigouche?

L'article du numéro d'hiver dont le titre original était « Plus qu'une histoire de pêche : la crise du saumon de Restigouche en 1981 » a été erronément renommé « Plus qu'une histoire de pêche : la crise du saumon de Ristigouche en 1981 ». La différence entre les termes « Restigouche » et « Ristigouche » prête, il faut le dire, facilement à confusion.

La réserve mi'gmaq de Listuguj porte le nom de Restigouche jusqu'en 1993 — le changement est officialisé en mars 1994. Le nom actuel est d'ailleurs une variante graphique du nom précédent. La réserve se situe à l'embouchure de la rivière Ristigouche, rivière qui sert de frontière entre le Québec et le Nouveau-Brunswick. Le Québec, suivant la tradition des auteurs et des cartographes francophones, lui préfère la graphie Ristigouche, alors que le Nouveau-Brunswick opte plutôt pour la graphie Restigouche, plus souvent utilisée par les auteurs anglophones. Ainsi, pour parler du territoire avant 1993, il est préférable d'utiliser « Ristigouche » pour parler de la rivière et « Restigouche » pour la réserve. Aujourd'hui, le nom officiel Listuguj est évidemment celui à utiliser.

Lucie Arbour

N.D.L.R. : Nous nous excusons auprès de l'auteure pour cette confusion.



Louis-Joseph Papineau. (Photo anonyme d'une huile sur toile d'Antoine Plamondon datant de 1836 (s.d.).) (Musée des Beaux-Arts du Canada.)

LE PROJET D'UNION DU BAS-CANADA ET DU HAUT-CANADA EN 1822

L'*Union Act*, voté en juillet 1840 par le Parlement britannique, est bien connu. En imposant l'union des colonies du Bas-Canada et du Haut-Canada au sein de la province du Canada, le gouvernement de Londres cherche à asservir à l'impérialisme anglais les revendications démocratiques de la population canadienne-française vivant en Amérique du Nord. Certes, cette constitution doit être associée aux événements de 1837-1838, mais elle a aussi des racines historiques plus anciennes. Dès les débuts du XIX^e siècle, l'idée de réunir les deux colonies est évoquée par la bourgeoisie anglaise du Bas-Canada, mais la mise en œuvre du projet est reportée en 1812, à l'approche du

conflit armé entre l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique.

Le 22 juillet 1822, il y a deux cents ans cette année, le projet d'union des Canadas franchit une étape supplémentaire. C'est à ce moment qu'un projet de loi visant à unir les législatures du Bas et du Haut-Canada est présenté à la Chambre des communes de Londres. Préparé en secret, ce *bill* est l'initiative d'un groupe de marchands anglophones ayant à leur tête Edward Ellice, un habile financier responsable de la fusion, en 1821, de la Compagnie du Nord-Ouest avec la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces marchands ont également l'appui de



« John Neilson (vers 1830) ». (Photo : Jules-Ernest Livernois, Québec (s.d.)) (BAnQ-Québec.)

George Ramsay, 9^e comte de Dalhousie, gouverneur de l'Amérique du Nord britannique, qui voit dans l'union des Canadas un moyen de subordonner la Chambre d'assemblée du Bas-Canada aux prérogatives royales dans l'établissement de la liste civile de la colonie. Bref, les unionistes veulent éliminer deux des irritants majeurs à leurs intérêts en menottant le contrôle de la législature bas-canadienne par la députation d'origine canadienne, très majoritairement de langue française, et en modifiant la méthode de perception des droits de douane qui se faisait au détriment du Bas-Canada et dont son administration souffrait.

Cependant, le débat sur le projet d'union ne se déroule pas comme l'aurait souhaité Ellice et ses alliés. James Mackintosh, l'influent membre du Parti whig et député du Knaresborough, prononce alors un plaidoyer habile et résolu pour faire observer que le Parlement londonien devrait consulter le peuple canadien qui a été laissé dans l'ignorance du débat notamment sur la question de l'union des Canadas. Les articles de la loi concernant cette question sont ensuite soustraits de ceux concernant la question tarifaire. Finalement, un projet de loi distinct sur l'union est prévu pour la session suivante et seul le *Canada Trade Act* est adopté en 1822.

Certes, les unionistes avaient bien fait signer quelques pétitions par des Britanniques habitant la colonie et favorables à leur option constitutionnelle. Mais le nombre de signatures qu'ils

recueillent est sans commune mesure avec les dizaines de milliers de noms qui s'accumulent dans les pétitions organisées par les opposants à l'union. En effet, en septembre 1822, dès que la nouvelle arrive à Québec voulant que Londres envisage l'union des Canadas, la résistance s'organise. Par les écrits de Jacques Viger, secrétaire du comité de la ville de Montréal contre le *bill d'Union*, nous connaissons les actions prises contre l'union. Début octobre, une grande assemblée publique se tient au Champs-de-Mars à Montréal pour dénoncer le projet. Dans toutes les paroisses, des pétitions sont signées pour manifester l'ampleur de l'opposition à l'union. Même M^{gr} Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec, use de ses relations pour faire avorter le projet.

Louis-Joseph Papineau, orateur de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada, et John Neils, un des députés les plus influents de ce Parlement, se rendent à Londres au début de 1823 pour s'assurer que les Communes britanniques reçoivent bien les pétitions anti-unionistes signées par 69 404 personnes, dont 8 762 du Haut-Canada. Papineau relate ces événements en écrivant qu'il devait accomplir une tâche très délicate et de grande portée pour assurer le maintien de la constitution de 1791 vue comme la gardienne des droits de la population. Il faut dire qu'en proscrivant l'usage du français dans la législature, le projet d'union de 1822 menaçait le Bas-Canada d'anglicisation. De plus, la volonté d'astreindre la nomination des cures au pouvoir de la couronne britannique heurtait de plein fouet la pratique du catholicisme dans la vallée laurentienne.

Devant autant d'opposition, et grâce à l'habile diplomatie des deux délégués Papineau et Neilson, le projet de loi sur l'union des Canadas fut mis aux oubliettes. En juin 1823, John Neilson était de retour à Québec et pouvait affirmer que le Parlement anglais avait été informé des pétitions des opposants à l'union. Enfin, en novembre 1823, Louis-Joseph Papineau était de retour à Montréal. Il avait assisté aux séances du Parlement de Londres et il fut rassuré qu'à l'avenir, on ne parlerait pas d'union sans que les Canadiens en fussent informés par le gouverneur des deux Canadas.

François Droüin

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(431, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Exposition permanente

Par les fenêtres de l'école... Coups d'œil sur notre histoire

Jusqu'au 7 août 2022

Du coq à l'âne. L'apport animalier dans la vie traditionnelle

Jusqu'au 22 décembre 2022

Eurêka – Petites et grandes inventions de l'ère industrielle

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

Exposition permanente

À l'abordage! Pirates ou corsaires?

Ici a été fondée Montréal

Les bâtisseurs de Montréal

Jusqu'au 10 octobre 2022

Vikings-Dragons des mers du Nord

Jusqu'au 5 septembre 2022

FRÉDÉRIC BACK, passionné pour la planète

MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Expositions permanentes

Le temps des Québécois

C'est notre histoire

Observer. L'expo qui déroute!

Jusqu'au 11 septembre 2022

Pompéi. Cité immortelle

Jusqu'au 2 octobre 2022

Générosité. Droit au cœur

Jusqu'au 13 février 2023

Vast Body. Mouvements infinis

Jusqu'au 26 mars 2023

Ô merde

MUSÉE McCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Exposition permanente

Voix autochtones d'aujourd'hui : savoir, trauma, résilience

Jusqu'au 24 avril 2022

Parachute : mode subversive des années 80

Jusqu'au 18 septembre 2022

JJ Livine. Photographies queers

Jusqu'au 22 août 2022

Piqutiapiit, exposition de Niap

Artiste en résidence

Jusqu'au 16 avril 2023

Alexander Henderson, Art et nature

MAISON ALPHONSE-DESJARDINS

(6, rue du Mont-Marie, Lévis, Québec, G6V 1V9)

Exposition permanente

L'empreinte d'un couple

MEM – CENTRE DES MÉMOIRES MONTRÉALAISES

Ouvrira ses portes en 2022 dans l'ancien local du Centre d'histoire de Montréal.

Pour de plus amples informations : <https://memmtl.ca>

Expositions permanentes

Portraits montréalais

Fenêtres sur l'immigration

Dialogues avec la communauté sino-montréalaise

MUSÉE POP

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 11 février 2029

Attache ta tuque! Une virée décoiffante dans la culture québécoise

Jusqu'au 24 septembre 2023

L'ADN des superhéros une expo-aventure jeunesse

Jusqu'au 17 septembre 2030

En d'dans! La prison comme solution?

Jusqu'au 5 septembre 2022

Place au cirque

Jusqu'au 26 mars 2023

Épingler le Québec

Jusqu'au 5 septembre 2022

L'art du crime, Drames et méfaits en Mauricie de 1822 à 1886

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Exposition permanente.

350 ans de pratiques artistiques au Québec

Jusqu'au 16 octobre 2022

Stanley Février : Les vies possible/Menm vye tintin.

Les presqu'îles

Jusqu'au 12 février 2023

Manasie Akpaliapik. Univers inuit. La collection Raymond Brousseau

Jusqu'au 2 mai 2022

Jordi Bonet (À l'occasion du 50^e anniversaire du Grand Théâtre de Québec)

Jusqu'au 8 janvier 2023

Comment ça va?

Jusqu'au 11 septembre 2022

Doyon-Rivest, Pavlova : Œuvre éphémère

Jusqu'au 12 février 2023

Guérir : l'expérience du sanatorium

ÉDIFICE DESJARDINS

(59, avenue Bégin, Lévis, Québec, G6V 4C4)

Exposition permanente

POP-SAC-À-VIE... sur les traces d'un mouvement

Exposition temporaire

Innover pour coopérer

MUSÉE NATIONAL DE LA PHOTOGRAPHIE

(400, rue Hériot, Drummondville)

Plusieurs collections à contempler.

MUSÉE CANADIEN DE L'HISTOIRE

(100, rue Laurier, Gatineau)

Expositions permanentes

La salle de l'histoire canadienne

La collection de timbres du Canada

La Grande Galerie

Expositions en ligne

La collection Harbinson. Une passion pour les meubles et les arts décoratifs canadiens

Les tenues vestimentaires à l'époque de la Confédération (1840-1890)

Jusqu'au 5 septembre 2022

Libertés sacrifiées – La loi sur les mesures de guerre.

Jusqu'au 28 août 2022

Raviver – Tradition, modernité et transformation de cultures autochtones.

MUSÉE DE LA MÉMOIRE VIVANTE

(710, avenue De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli)

Expositions permanentes

Philippe Aubert de Gaspé. L'héritage remarquable d'un « ancien Canadien »

Regards sur la collection : la taille directe sur bois

Jusqu'à mai 2022

Cueillettes d'hier et d'aujourd'hui, 2.0!

Jusqu'à juin 2023

Pourquoi écrivent-elles tant?

Jusqu'à octobre 2022

C'est en forgeant que l'on devient forgeron

À partir du 25 juin 2022

Écolo, la récupération au fil du temps

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 16 octobre 2022

Nicolas Patry : L'heure mauve

Jusqu'au 10 juillet 2022

Adam Pendleton : Ce qu'on a fait ensemble.

Jusqu'au 2 juillet 2023

Vues de l'intérieur : portraits de l'espace habité

Jusqu'au 28 août 2022

Stanley Février, Musée d'art actuel, Département des invisibles

MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Expositions permanentes

Le grand large – Exposition

La confluence des mondes

Jusqu'à l'automne 2023

Cher Léo

EXPORAIL, LE MUSÉE FERROVIAIRE CANADIEN

(110, rue Saint-Pierre, Saint-Constant)

Expositions permanentes

Arrête, regarde, écoute : train en vue?

Le rail, moteur du village global

Vestiges de notre mémoire – Les archives de l'ACHF

MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

Expositions permanentes

Céramique de Beauce

La Beauce : mythes et réalité

MUSÉE DES CULTURES DU MONDE

(900, boul. Louis-Fréchette, Nicolet)

Exposition permanente

L'exposition qui soulève des questions

Jusqu'au 12 mars 2023

Au cœur du musée

ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE

2050, rue Atateken, Montréal

Exposition permanente

À cœur de jour! Grandeurs et misères d'un quartier populaire

Nourrir le quartier

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette

Exposition permanente

Les îles réunies

Collections, le temps suspendu

Jusqu'au 5 septembre 2022

Kevin Schmidt, Intercom

Jusqu'au 5 septembre 2022

Béatrice Balcou, Tenir le silence

Jusqu'au 11 septembre 2022

Vicky Sabourin, Le lys de ta peau

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, Place Vimy Ottawa, Ontario)

Jusqu'au 5 septembre 2022

Vies transformées

Récits de la Seconde Guerre mondiale

Une communauté à la guerre

Le service militaire des Canadiennes et Canadiens noirs de Niagara

CENTRE D'INTERPRÉTATION HISTORIQUE DE SAINTE-FOY

(2825, chemin Sainte-Foy, Québec)

Jusqu'au 27 novembre 2022

Le grand tour de Québec

Yves Beauregard

PARTAGEZ NOS TRÉSORS!

À la suite de la réorganisation de ses espaces,
CAP-AUX-DIAMANTS est heureuse de partager
les grands cruds de ses réserves.

Nous vous offrons la chance de vous procurer les numéros
antérieurs au prix exceptionnel de 5 \$ + taxes
et manutention.

ATTENTION

Les numéros de l'année en cours sont au prix courant de 9,50 \$

QUANTITÉS LIMITÉES

Rien de plus simple,
téléphonez-nous : 418 656-5040

OFFRE D'ABONNEMENT

ABONNEMENT

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Téléphone (rés.) () _____
Téléphone bureau () _____
Courriel _____

TARIFS (taxes incluses)

Réguliers	Institutionnels
<input type="checkbox"/> 1 an : 35,00 \$ (4 numéros)	<input type="checkbox"/> 1 an : 45,00 \$ (4 numéros)
<input type="checkbox"/> 2 ans : 65,00 \$ (8 numéros)	<input type="checkbox"/> 2 ans : 80,00 \$ (8 numéros)
Étudiant	
<input type="checkbox"/> 1 an : 25,00 \$ (4 numéros)	
De soutien	
<input type="checkbox"/> 2 ans : 100,00 \$ (8 numéros) (reçu pour la fin d'impôt de 50,00\$)	

Mode de paiement Visa MasterCard Chèque
N° de carte _____ Exp. _____
Signature _____

CAP-AUX-DIAMANTS, C.P. 26, Haute-Ville, Québec (Québec) G1R 4M8
(418) 656-5040 • revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca



MOT DE LA RÉDACTION
FIGURES DE PROUE
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
IN CHANTRE DE LA MODERNITÉ, AU
MARI TRANOÛLLE, LIBRAIRE DE L'É
N GRAND MAÎTRE DE LA TRADITION
EX PREMIÈRES LOGES DE L'HISTOIRE
ÉRARD THIBAUT, LE ROI DU CARNA
ÉCOLE DES FILLES, LES URSULINES
80 ANS DE SOINS HOSPITALIERS, L'É
ÉLAGER LE CORPS ET SAUVER L'ÂME
S AUGUSTINES DE QUÉBEC
MAGIEN DE LA RUE SAINT-JEAN, CYRILLE DOUQUET
RISAN DES CASSES POPULAIRES, ALPHONSE DESJARDINS
DIEN DU DRAPLEU DE CARILLON,
SIS DE GONCALVE BAILLAIRGE

45 AU MARCHÉ DE QUÉBEC
ACENDA DES EXPOSITIONS
LE CARNET DES SOCIÉTÉS
75
77
78
Page couverture
49
55





Société généalogique canadienne-française

Depuis 1943, la SGCF offre

Une bibliothèque branchée, des milliers de monographies, des répertoires, des actes notariés transcrits, des fonds d'archives... et plus encore!

- ♦ *du soutien aux chercheurs*
- ♦ *des conférences mensuelles*
- ♦ *des formations enrichissantes*
- ♦ *la revue Les Mémoires*

ENEZ NOUS VOIR!

DEVENEZ MEMBRE!

3440, rue Davidson, Montréal (Québec), H1W 2Z5
Téléphone : 514-527-1010 - Courriel : info@sgcf.com
www.sgcf.com



Société de généalogie de Québec
fondée en 1961

1055, Avenue du Séminaire, local 3112, Québec

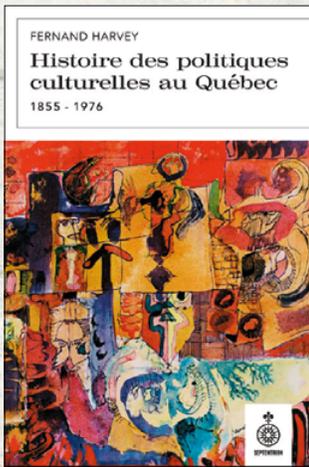
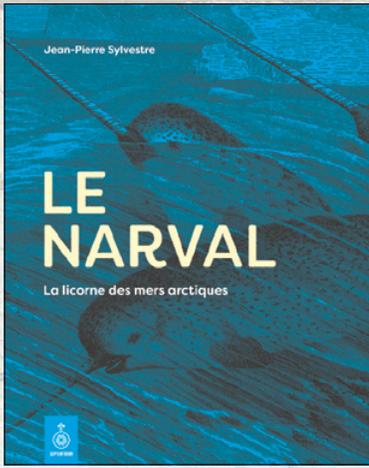
Tél. : 418 651-9127

Portail : www.sgq.qc.ca

Retracez l'origine de vos familles et l'histoire de vos ancêtres

- 🔑 Accès illimité aux grandes banques de données
- 🔑 Centre de documentation
- 🔑 Revue **L'Ancêtre** en format papier et ePub
- 🔑 Conférences et formation
- 🔑 Recherche et entraide
- 🔑 Transcription de documents anciens
- 🔑 Héraldique et confection de vos armoiries
- 🔑 Confection de parchemins homologués





SEPTENTRION

TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

www.septentrion.qc.ca

